

Devenir auteur de son histoire

Analyse de la *Recherche* de Proust à la lumière de la théorie de la médiation

Mémoire réalisé par
Antoine Danhier

Promoteur
Pierre Piret

Année académique 2016 - 2017
Master 120 en romanes, finalité approfondie

« L'impression est pour l'écrivain ce qu'est l'expérimentation pour le savant, avec la différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après. »

Marcel Proust – *Le Temps retrouvé*

Remerciements

- A M. Piret,**
mon promoteur pour sa patience, son ouverture, son soutien et sa disponibilité
- A M. Giot,**
Mme Sinte et
Mme Meurant pour m’ avoir fait découvrir la théorie de la médiation
- A Benoît Feltz** pour m’ avoir offert, au début de mes études, ses trois tomes de la
Recherche en Edition de la Pléiade
- A mes parents** pour le temps qu’ ils m’ ont consacré et leur intérêt pour mon travail
- A mon frère Martin** pour la réalisation technique de quatre des schémas
- A Fanni** pour son soutien et ses encouragements

Introduction

Au cours de mon parcours universitaire, j'ai eu l'occasion de découvrir un certain nombre d'approches différentes de la littérature, de la linguistique, et plus largement des sciences humaines, qui ont jalonné l'âpre et captivant chemin de ma formation, suscitant en moi des réactions variées : de l'intérêt au dédain en passant par l'étonnement, la passion, le dégoût, la déception, voire l'indifférence. Mais de toutes ces approches rencontrées, c'est sans conteste celle de la théorie de la médiation qui a laissé en moi les marques les plus profondes et les plus durables. La théorie de la médiation, ou anthropologie clinique, est une théorie très ambitieuse dont l'objectif est de proposer une approche scientifique de l'homme en tant que phénomène de culture, passant par une « dépositivation » de ce phénomène (en posant un double-fond dans l'homme) et par une déconstruction en quatre plans de la raison humaine, et qui trouve son lieu de vérification dans la clinique expérimentale. Elle a été fondée par le linguiste Jean Gagnepain, en collaboration avec le neurologue Olivier Sabouraud, et développée depuis une cinquantaine d'années par un nombre de chercheurs relativement restreint, surtout concentrés dans l'université de Rennes II (centre névralgique de la théorie), à Paris IV et en Belgique (UCL et UNamur).

Peu connue du grand public, et méconnue de nombre de chercheurs, c'est une théorie difficile d'accès, ce à quoi ne sont pas étrangères l'abondance et la complexité de son système conceptuel, créant rapidement la sensation d'un jargon auquel il faut prendre le temps de s'initier afin de pouvoir comprendre ses enjeux. De surcroît, l'abord de la théorie est encore compliqué par le ton et la posture énonciative un peu avant-gardistes de son concepteur, qui la place d'emblée dans un paradigme épistémologique à part, en rupture avec le savoir traditionnel, et qui tient volontiers un discours très polémique et critique vis-à-vis de l'université et des disciplines « traditionnelles », ce qui peut décourager ou fâcher de nombreux lecteurs avant qu'il n'ait pu pénétrer plus en profondeur dans la théorie.

Ma rencontre avec cette anthropologie clinique est due au hasard : étudiant à Namur, j'ai eu la chance d'avoir des cours de linguistique avec Jean Giot (maintenant retraité) et Laurence Meurant, derniers représentants namurois de la théorie. Rebuté au premier abord, j'ai rapidement eu le sentiment que quelque chose d'important s'y jouait, qu'elle proposait quelque chose de différent des autres approches et qui m'interpelait. Il faut dire que j'étais

alors dans une période de grand relativisme désabusé, voire de scepticisme, notamment par rapport aux savoirs, ce qui constitue sans doute l'état d'esprit idéal pour approcher la théorie de la médiation. C'est ainsi que j'ai réalisé mon travail de fin de cycle en linguistique en adoptant comme base épistémologique la glossologie médiationniste, et sa transposition déictique par l'écriture sur le plan technique¹.

Dans le cadre du présent mémoire, je souhaite désormais dépasser ce niveau très local et montrer que la théorie de la médiation, ne serait-ce que grâce aux distinctions qu'elle opère, à sa richesse conceptuelle et à sa grande cohérence interne, peut s'avérer opératoire et renouveler le regard critique dans un domaine où on ne l'attendrait pas particulièrement : celui de l'analyse littéraire. C'est dans cette perspective que je propose d'étudier un grand chef-d'œuvre de la littérature qui a déjà été l'objet d'une très abondante production critique et qui par ailleurs m'a toujours beaucoup plu par sa sincérité et la précision de ses analyses : *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust, premier tome de *A la recherche du temps perdu*. C'est une véritable quête d'identité qui se donne à voir dans ce roman, une recherche d'emprise sur sa propre vie, passant par la remémoration et l'écriture. Je suis convaincu que l'anthropologie médiationniste est capable d'éclairer cette démarche et ce qui la fonde par la compréhension scientifique qu'elle permet de ce qui constitue l'être de l'homme (plan III, dit sociologique). L'enjeu de ce mémoire est donc double : il s'agit d'une part de mettre en œuvre une réflexion méthodologique sur la possibilité et la manière d'exploiter en analyse littéraire la théorie de la médiation, qui n'a pas été conçue spécifiquement dans ce but, et d'autre part d'analyser *Du côté de chez Swann* (en se focalisant surtout sur la partie initiale, *Combray*) d'une manière originale et cohérente. Aucun de ces enjeux ne doit selon moi primer sur l'autre : d'abord parce que méthodologie et mise en pratique sont les deux versants nécessaires et inséparables de toute entreprise analytique, ensuite parce qu'en esthétique littéraire, aucune méthode trop générale n'est possible ni acceptable : il s'agit de respecter la spécificité de l'objet étudié, et donc de concevoir une méthode à sa mesure.

La première partie de ce travail sera consacrée à un exposé global des principes fondateurs et des grands concepts de la théorie de la médiation, de manière à en permettre une compréhension au niveau le plus général à qui ne les maîtriserait pas : c'est un prérequis pour pouvoir envisager par la suite des concepts à un niveau plus local. Cet exposé sera aussi l'occasion d'une courte discussion au sujet des grands présupposés méthodologiques et épistémologiques sur lesquels se fonde la théorie. Ensuite, un second chapitre posera les bases

¹ *Analyse du système graphique du grec attique du V^e siècle ACN. Le système consonantique*, travail présenté sous la direction de Aurélie Sinté, assistante de Jean Giot.

d'une méthodologie générale permettant de s'inspirer de l'anthropologie clinique dans le cadre d'une analyse esthétique de Proust, et ébauchera le cadre conceptuel dans lequel s'inscrira cette analyse. A partir de cette base esquissée, les trois derniers chapitres seront dédiés à l'analyse de la quête identitaire de Marcel dans le roman, c'est-à-dire, en termes médiationnistes, aux péripéties de son affirmation comme personne. Ce franchissement y sera symbolisé par le passage de l'enfance à l'âge adulte. Dans le premier de ces chapitres, comme point de départ pour l'analyse, je détaillerai le cadre social dans lequel s'inscrit l'enfant Marcel et dont il s'imprègne sans pouvoir encore le relativiser depuis une position d'altérité. Ce sera l'occasion de mettre en évidence avec quelle précision Proust met en scène le social dans tout son dynamisme interne, à travers l'écriture d'un seul personnage, Marcel. Le second chapitre portant sur l'analyse de l'œuvre constituera une mise en lumière de la difficulté de Marcel à s'instituer comme personne, passage symbolisé par l'adolescence, mais de portée beaucoup plus large que ce qu'on y associe habituellement. Je montrerai en quoi l'échec de la castration a des répercussions sur son être social, et plus particulièrement sur son rapport à autrui, répercussions qui se donnent à voir dans l'ensemble de la *Recherche* bien qu'elles trouvent leur origine dans la partie *Combray*. Enfin, le dernier chapitre portera sur le dispositif mis en place par Marcel afin de résoudre cette difficulté et d'affirmer son autonomie et sa singularité de personne. Il s'appuie pour ce faire sur les mécanismes corporels, antérieurs à toute conceptualisation, que sont la sensation et l'impression. Ces révélateurs de l'être doivent être interprétés, formulés en mots et cristallisés dans l'écriture : c'est en effet en devenant auteur que Marcel se réalise pleinement comme acteur de son histoire.

Chapitre I : La théorie de la médiation

Avant d'entrer dans l'analyse littéraire proprement dite, il est utile de présenter brièvement la théorie de la médiation, sur laquelle elle s'appuiera. En effet, pour appréhender avec justesse ce que cette théorie peut apporter à ce domaine d'étude, il importe d'en connaître les grands enjeux, les fondements épistémologiques, la structure interne et les concepts principaux. Cette approche très globale est importante, dans la mesure où ce que la théorie de la médiation propose n'est au fond rien d'autre qu'une synthèse des savoirs sur l'homme, dont l'articulation rigoureuse présente déjà un intérêt considérable pour l'analyse.

1.1. Ce que la théorie de la médiation n'est pas

En guise d'introduction, pour éviter d'emblée les malentendus et légitimer le modèle théorique sur lequel j'ai choisi de m'appuyer, il me paraît bon de tordre le cou à certains préjugés qui me semblent assez répandus chez les personnes qui connaissent l'existence de la théorie de la médiation sans avoir toutefois eu l'occasion de se documenter à son sujet. Voici donc ce qu'elle n'est pas, en dépit des croyances.

Une théorie du langage

Même si son fondateur principal, Jean Gagnepain, était linguiste de formation, et a entrepris au départ d'étudier le langage au moyen d'une clinique expérimentale, en collaboration avec le neurologue Olivier Sabouraud, il n'est en aucun cas possible de réduire la théorie de la médiation à une théorie linguistique. En effet, dépassant le cadre du seul langage, l'objet de l'anthropologie clinique est la raison humaine, entendue comme l'ensemble des capacités spécifiques à l'humain, dites « culturelles », par opposition aux capacités « naturelles », partagées avec les animaux, voire avec le vivant en général. Or, en rupture avec une tradition logocentrique (qui ramène toute raison, en définitive, au *logos*, c'est-à-dire au langage, à la pensée logique) héritée de l'antiquité grecque et que Gagnepain met en évidence, l'approche clinique a imposé d'effectuer des dissociations dans le modèle qui ont conduit à une déconstruction de la raison humaine (nous) en quatre plans distincts,

non hiérarchisés et autonomes en leur principe, bien qu'en permanente interaction dans le phénomène².

Ainsi, à côté de la raison strictement langagière, la raison grammatico-rhétorique du « signe » (*logos*), Gagnepain a mis en évidence l'existence d'une raison technico-industrielle de l' « outil » (*tropos*), d'une raison ethnico-politique de la personne (*nomos*), et d'une raison éthico-morale de la « norme » (*dikè*)³. Dès lors, selon lui, le langage ne peut plus constituer en lui-même un objet scientifique : il doit être déconstruit. C'est pour cette raison qu'il refuse d'appeler « linguistique » la science affectée à l'étude du signe (plan I) et qu'il préfère parler de glossologie, le langage pouvant être pris comme « contenu » par chacun des autres plans, formant alors les concepts d' « écriture » (plan II), de « langue » (plan III) et de « discours » (plan IV).

Une théorie qui rejette les hiérarchies

Certes, les quatre plans, construits suivant un principe d'analogie, ne sont pas hiérarchisés les uns par rapport aux autres. Là où, dans une approche logocentrique, le maniement d'un outil, par exemple, est ramené à une pensée qui le précède et le conditionne, dans la théorie de la médiation, il est considéré comme totalement indépendant de la pensée (qui est définie comme strictement langagière), même si celle-ci peut bien sûr s'en emparer, le prendre comme contenu. A un niveau plus local, au sein de chaque plan, les concepts de « bifacialité » et de « biaxialité » sont également fondés sur une absence de hiérarchies (et une réciprocité) entre les faces et les axes, contrairement à d'autres approches, comme celle de Lacan pour qui le signifiant prime sur le signifié, ou celle de Chomsky, qui donne la primauté à la générativité, à l'axe quantitatif.

Cependant, la théorie de la médiation se construit sur une grande hiérarchie, celle des capacités naturelles et culturelles, d'une complexité croissante et qui donnent chaque fois accès à des fonctions supérieures. Ces capacités (et notamment la dialectique qui caractérise

² « La théorie de la médiation, au sens où nous l'entendons, n'est donc pas — malgré ce que certains ont cru, sans doute parce qu'elle en est issue — théorie du langage mais de la rationalité, c'est-à-dire de l'ensemble des processus grâce auxquels l'homme implicitement analyse sa représentation, son activité, son être et son vouloir, à travers un réseau de signes, d'outils, de personnes et de normes qui ne se manifestent que réinvestis. » (GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, t. 1 *Du signe, de l'outil*, Paris, Livre & communication, (1982) 1990, p. 18)

³ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, Matecoulon-Monpeyroux, Institut Jean Gagnepain, (1994) 2010, p.44. Il s'agit du compte rendu de leçons données en 1993 par Gagnepain à des étudiants en master en psychologie à l'UCL, qui constituent l'ouvrage de référence recommandé par l'Institut Jean Gagnepain pour s'initier à la théorie. Dans le but de promouvoir la diffusion de la théorie, l'institut le met gracieusement en accès libre pour le téléchargement à l'adresse suivante : <http://www.institut-jean-gagnepain.fr/téléchargement/>, ainsi que, depuis peu, les trois tomes du traité de référence de Jean Gagnepain, synthétisant toute la théorie de la médiation : *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*.

le culturel) ne sont pas à concevoir sur le mode d'une successivité (une division chronologique en stades, où chaque stade remplace le précédent) ; elles sont contemporaines et fondamentalement problématiques, dans le sens où elles ne sont jamais acquises une fois pour toutes.

A travers le rejet des hiérarchies entre les plans, les faces et les axes, qui trouve son explication dans l'approche clinique, la théorie de la médiation dénonce souvent l'ethnocentrisme occidental, cette tendance à placer sa façon de penser, faire, être ou vouloir au sommet d'une hiérarchie, comme l'accomplissement d'une longue évolution. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, le statut supérieur souvent octroyé à notre système alphabétique (phonographique) comprenant des voyelles, par rapport à un système n'en comprenant pas ou, plus encore, par rapport à un système « sémiographique⁴ » (comme le chinois), est critiqué, les deux faces du signe saisies par l'écriture n'étant pas hiérarchisées.

Une théorie qui fait fi des disciplines

Un reproche qui est souvent fait à ceux qui inscrivent leurs travaux de recherches dans le paradigme de la théorie de la médiation, c'est de ne pas respecter les disciplines, d'étudier des domaines dépassant largement le cadre de leur spécialité, avec le risque de ne pas maîtriser le sujet.

Dans l'entretien avec Jean Gagnepain organisé par Jean-Luc Lamotte et qui figure en annexe de son *Introduction à la théorie de la médiation*, Gagnepain, expliquant sa conception de l'épistémologie, se justifie contre ce reproche. S'y donne également à voir sa position polémique par rapport à l'université.

Jean Gagnepain : Je ne vous apprendrai pas grand-chose en vous disant qu'il y a une politique conservatrice du savoir : c'est ce que j'appelle, à la suite d'Althusser, l'*idéologie*. Or l'idéologie est ce qui caractérise la plupart des épistémologues « traditionnels », dans la mesure où le savoir ne leur paraît sérieux que s'il est antérieur (« endormi », comme disait Bachelard). Pour moi, au contraire, l'épistémologie correspond à une politique du savoir non pas conservatrice, mais progressiste. Il s'agit d'élaborer un savoir ouvert, un savoir suggestif, un savoir qui, parce qu'il raisonne sur lui-même et s'adapte au temps, se trouve être en pleine prise sur l'histoire. Cela implique de ne pas restreindre ce savoir aux disciplines connues, mais d'en faire essentiellement une indisciplin(e) (vous me direz que cela correspond à mon tempérament !). L'épistémologie, selon moi, c'est l'indisciplin(e) par excellence au niveau du savoir, c'est-à-dire ce qui remet en cause, en permanence, la délimitation des disciplines. [...] La véritable révolution de l'universitaire, parce qu'il est dans le monde du savoir, c'est de contribuer, épistémologiquement, à transformer ce savoir, c'est-à-dire à agir sur lui en pratiquant cette indisciplin(e) qui oblige à sa redistribution générale. On dit souvent de moi que je me mêle du travail des autres. Mais je ne vois pas ce qui spécifie leur travail, parce que je ne reconnais absolument pas les frontières qu'ils se donnent, dans la mesure où ce que j'essaie d'apporter, c'est un nouveau mode de pensée qui n'a rien à voir avec cette idéologie

⁴ Dans la mesure où ce type de système graphique note bien du signifié et non du concept, la théorie de la médiation préfère ce terme à celui d'écriture idéographique.

profondément conservatrice à laquelle nous condamnons le système universitaire, autrement dit qui s'inscrit en rupture par rapport à elle⁵.

Ce que Gagnepain appelle « indiscipline », par provocation et par goût du jeu de mot, ce n'est donc pas une « non-discipline », mais une posture qui, reconnaissant le caractère nécessairement arbitraire du découpage actuel du champ d'étude en disciplines, le remet en question⁶. De là, la théorie de la médiation propose son propre découpage et ses propres spécialisations, liés à sa structure interne, c'est-à-dire aux plans et à l'opposition du naturel et du culturel. L'idée est que ce découpage est provisoire et ouvert au changement, qu'il ne doit pas se figer, sous peine de devenir ce que Gagnepain condamne, à savoir de l'idéologie.

Une théorie nihiliste ou dogmatique

Enfin, une dernière réticence fréquente à l'égard de la théorie de la médiation concerne son rapport aux autres auteurs, aux autres théories, au savoir partagé (notamment universitaire). En prenant à la lettre le ton souvent polémique et volontiers outrancier de Gagnepain, sa position peut paraître intolérante, voire nihiliste. On peut même juger la théorie dogmatique et fermée sur elle-même, à l'écart des autres savoirs.

Dans le même entretien, organisé par J.-L. Lamotte, Gagnepain se justifie de ce reproche :

J.G. : [...] ce que je propose est une autre conception de la recherche, conception qui suppose, bien entendu, un « *parti pris* ». Or prendre parti, dans la conception traditionnelle de la scientificité, passe pour de l'intolérance – ou de l'ignorance d'autrui –, parce qu'on se figure que traiter scientifiquement et « objectivement » de quelque chose, c'est le projeter comme un universel et faire l'inventaire des théories qui en parlent, comme si l'objet était préalable aux façons de l'aborder. Or vous comprenez qu'à partir du moment où vous admettez qu'il n'y a pas d'universaux (qu'ils ne sont jamais que le produit de notre effort de communication, mais ne préexistent pas à cet effort), il est bien évident qu'alors il ne peut pas y avoir d'objet avant même les différentes manières d'en parler ! En conséquence, s'adonner aux sciences humaines suppose que vous choisissiez votre camp. [...]

[...] dans la mesure où toute recherche ne peut se faire que dans l'optique d'un système choisi, vous ne pouvez pas, si vous voulez être cohérent, ne pas être solidaire de la totalité du système, et cela peut friser l'intolérance à l'égard de ceux qui préfèrent d'autres systèmes, parce que l'on ne peut pas dire alors : « Mettons-y un peu du nôtre et on va faire du compromis ». Vous voyez, du même coup, que notre démarche, en tant qu'elle se veut scientifique, exclut l'éclectisme au bénéfice non seulement d'un parti pris, mais aussi d'une systématique, et c'est ce parti pris et cette systématique qui garantit [sic] le caractère *heuristique* de notre théorie, pour autant qu'elle vous condamne, par réduction du champ de vos investigations, à l'approfondissement et à la découverte de problématiques nouvelles. Cela ne suppose aucune vérité dogmatique du système, mais que vous savez [sic] l'exploiter et lui faire tout exprimer⁷.

⁵ LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation. L'anthropologie de Jean Gagnepain*, Bruxelles, De Boeck, 2001, coll. « Raisonances », p. 144.

⁶ Pour l'analyser par anticipation en termes médiationnistes (car c'est bien cela qui sous-tend la prise de position de Gagnepain), il s'agit de la problématique de l'appropriation et de la négociation dialectique (plan III, cf. chapitre 2.3.) du savoir (plan I), où est en jeu l'opposition des visées progressistes (« épistémologie ») et conservatrices (« idéologie ») du réinvestissement politique.

⁷ *Ibid.*, pp. 149-150.

Selon Gagnepain, pour être cohérent, il s'agit donc d'ordonner sa créativité de chercheur à un système conceptuel clairement choisi, sans en être pour autant l'esclave, puisqu'il n'est jamais qu'une convention sociale. Cela rejoint d'ailleurs sa conception de la culture, du rapport à entretenir avec les autres auteurs :

J.G. : [...] je dirai que la conception de la culture que je propose suppose que nous vivons de l'autre (qui nous a le plus souvent précédé), mais que nous ne le respectons point, car le respect signe la mort de l'esprit. [...] [L]e respect du maître [est] un respect qui condamne à ne servir à rien [...]. [S]i Marx, Freud ou Saussure existaient aujourd'hui, ils ne penseraient pas dans les termes dans lesquels ils l'ont fait : ils ne diraient plus ce qu'ils ont dit. Vous voyez que ce respect des maîtres est, en réalité, très ambigu. En fait, se cultiver, c'est se nourrir de l'autre, c'est pratiquer sinon l'anthropophagie intellectuelle, du moins la convivialité⁸.

C'est dans cette perspective que la théorie de la médiation a trouvé sa source d'inspiration principale dans les travaux de Saussure (concept de « bifacialité », élaboration du plan I), de Marx (concept de dialectique, dans la suite de Hegel, élaboration du plan III) et de Freud (concept d'inconscient, renommé « implicite », élaboration du plan IV), mais également de nombreux autres auteurs, parmi lesquels figurent Nietzsche et Lacan. Les concepts qui intéressent Gagnepain sont introduits dans le système conceptuel, en étant notamment adaptés à la dialectique et à la déconstruction en quatre plans.

1.2. Les concepts fondamentaux

L'exposé qui précède a permis, tout en répondant à certaines idées reçues, d'introduire l'objet de la théorie, ses méthodes et ses concepts principaux, qui sont ceux de dialectique (« dépositivation »), de plans (déconstruction), de « bifacialité » et de « biaxialité ». Etant donné leur importance au niveau structural dans le système conceptuel, quelle que soit la partie de la théorie à laquelle on se réfère, ces concepts sont mobilisés. Il est donc indispensable d'en donner une définition claire et précise.

Je joins en annexe un tableau récapitulatif de ces concepts (cf. Tableau 2).

1.2.1. La dialectique

L'enjeu de la théorie de la médiation, nous l'avons vu, est de comprendre scientifiquement la raison humaine, c'est-à-dire les faits culturels, les capacités propres à l'homme, ce qui le fait homme. Cependant, la première grande hypothèse formulée dans cette théorie, celle-là même qui lui confère son nom, est que l'on ne peut pas comprendre l'homme en se limitant à décrire, à son sujet, les données immédiatement saisissables dans le

⁸ *Ibid.*, p. 151.

phénomène, parce que les faits humains sont médiatisés par un processus abstrait qui les caractérise.

Pour Gagnepain, c'est précisément cette abstraction qui est au principe de la rationalité :

[C]e qui constitue la rationalité, c'est son principe d'abstraction : notre différence avec l'animalité, c'est qu'à chaque plan nous en décollons. Si j'insiste si souvent sur le vide, le zéro, le rien, c'est qu'à la différence de l'animal qui est plein parce que la nature, comme chacun sait, a horreur du vide, nous émergeons, quant à nous, à une culture qui a horreur du plein. Nous avons inventé le zéro, c'est-à-dire l'abstraction⁹.

L'homme émerge donc à un principe d'abstraction, à une structure qui est déjà présente en lui de manière innée et qui se réinvestit dans la chose qu'elle nie. Ainsi, les faits humains subissent une médiation suivant un processus dialectique. Il s'agit d'une dialectique à trois pôles, inspirée de celles de Hegel et de Marx, mais qui à leur différence n'est pas à concevoir comme la succession chronologique de trois phases, mais comme une tension permanente et toujours problématique, ce qui signifie que jamais l'homme ne « se vide » entièrement (autolyse, c'est-à-dire dissolution, abstraction pure, séparation totale de la chose), ni ne « se remplit » totalement dans le réinvestissement (fusion avec la chose), sauf en cas de pathologie.

Les trois pôles de la dialectique sont respectivement un pôle naturel, qui demeure pour nous inaccessible, auquel s'oppose un second pôle appelé « instance », qui l'analyse et le néantise, et qui est contredit lui-même par un troisième pôle nommé « performance » qui consiste dans le réinvestissement de l'instance dans la chose, dans la tentative, vaine désormais, d'y coller à nouveau.

C'est ce biais qui explique que tout positivisme soit impossible pour l'homme, a fortiori dans le cadre d'une science le prenant pour objet :

Et du fait que la négativité, inscrite en nous par la culture, n'a d'existence en somme que parce qu'à son tour elle se nie, ce n'est pas l'homme en soi qui peut être l'objet de nos sciences humaines mais l'homme en tant précisément qu'il se conteste, qu'un double mouvement simultanément l'aliène et l'approprie dont l'arrêt, en revanche, lui est sans nul doute fatal. L'instance, autrement dit, par elle-même néantisante d'une analyse qui est dans le monde et de bien des façons à l'origine du discret n'est en aucun cas séparable de la performance qui positivement l'y réinvestit et, ajoutant nos lois à ses lois, nous permet de le transformer¹⁰.

Le pôle naturel de la dialectique n'est pas la chose en soi, mais constitue déjà un biais par rapport à celle-ci, qui repose sur une capacité naturelle, donc non spécifique à l'homme uniquement, mais commune à l'ensemble du monde animal. Gagnepain s'inspire de la théorie de la *gestalt* et définit cette capacité animale comme capacité de « gestaltisation », c'est-à-dire

⁹ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., p. 236.

¹⁰ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 1, op.cit., p. 7.

de mise en forme, de mise en frontières du monde, qu'il oppose, à la suite de Wundt, à la structure, avec cette différence que la structure se comprend ici comme capacité de distanciation par rapport à la gestalt, qui devient insuffisante pour l'homme.

Et parce que la culture n'est pas l'empyrée et que l'ange chez l'homme ne cesse d'être bête, il serait artificiel de prétendre en abstraire la dialectique d'une nature qui en est bel et bien le premier moment. C'est là que l'humain s'articule, que le seuil ou non se franchit d'une Gestalt ou totalité positive éventuellement traitable par sériation à la structure qui, définie sur la seule base d'oppositions et de contrastes, n'a d'autre statut que formel. On ne saurait par conséquent tenir pour accessoire la collaboration d'un partenaire sans qui, le passé l'a montré, nous serions condamnés à la dichotomie¹¹.

Et cette capacité de gestaltisation elle-même semble emboîter le pas à un registre primordial qualifié de « végétal », désignant un rapport au monde « antérieur¹² » à cette mise en forme, registre que J.-L. Brackelaire désigne par le concept de « sentir », emprunté à E. Straus et inspiré de la notion de « contact » développée par Szondi et approfondie par J. Schotte. D'après Brackelaire, ce registre est à « situer structurellement en deçà de la réfraction naturelle et culturelle des phénomènes humains¹³ ». Ce dépassement des « fonctions primaires » du « sentir » par les « fonctions gestaltiques » n'est pas dialectique, contrairement à celui de ces dernières par les « facultés rationnelles¹⁴ ». Les trois niveaux possèdent par contre leur complexité interne.

Pour compléter cet exposé, notons encore que la médiation dialectique par l'instance est, selon Gagnepain, « implicite ». Ce concept d'implicite sera très utile à l'analyse littéraire de Proust, et mérite que l'on s'y arrête. Il s'agit en fait de la reprise dans le système médiationniste du concept freudien d'inconscient. Il est diffracté sur les quatre plans (c.f. partie 1.2.3.) et renommé « implicite » à cause du logocentrisme que suppose le terme d'« inconscient », bien que l'inconscient freudien corresponde plutôt à l'implicite sur le plan IV (du vouloir).

Ce concept témoigne du double fond qui est en l'homme :

Qu'on ne s'y trompe point ! Qui dit immanence ne dit pas réflexivité. Janus est l'emblème et le paradoxe, la loi du monde à double fond qui s'esquisse et, nous ôtant enfin la quiète illusion d'être dans la coulisse et de tirer seuls les ficelles, nous découvre à nous-mêmes un visage que nous ne nous connaissions pas. Visage privé de chair, à coup sûr, dont les traits n'ont d'autre définition que celle de leurs rapports mutuels, face d'ombre dont l'exploration commence à peine à nous livrer les linéaments d'un "psychisme" qui, pour ne point laisser d'être aussi ce

¹¹ *Ibid.*, p. 13.

¹² Dans un sens non-chronologique, puisque, ni la gestaltisation animale, ni la rationalité humaine ne sont jamais acquises entièrement et une fois pour toutes. Brackelaire laisse par ailleurs entendre que ce serait également le cas du « sentir ».

¹³ BRACKELAIRE, Jean-Luc, « Le corps en personne... à la frontière naturelle de la sociologie », in *Anthropologie* (n°3 : *En corps le langage*), Louvain-la-Neuve, Peeters, 1991, p. 157.

¹⁴ Je reprends ici les dénominations utilisées par J.-M. Le Bot {LE BOT, Jean-Michel, « Renouveler le regard sur les mondes animaux. De Jacob von Uexküll à Jean Gagnepain » in *Tétralogique* (n°21 : *Existe-t-il un seuil de l'humain ?*) [en ligne], 2016, <http://www.ressources.univ-rennes2.fr/ciaphs/tetralogiques/spip.php?article36> (consulté le 3 août 2016), pp. 195-218.}. Cet article récent approfondit l'étude de ces fonctions « primaires ».

que nous le faisons, n'en apparaît pas moins désormais comme intrinsèquement ambigu. L'ailleurs ainsi créé est phénoménologiquement notre œuvre, mais non pas seulement à notre "insu". Il résulte bien plus généralement de la distance et de la relation de ces deux univers de nature auquel nous appartenons et de culture que nous engendrons dont la synthèse sur tous les plans nous constitue. Car si l'homme est, par lui, étranger en partie à son propre savoir, il l'est dans une égale proportion à son pouvoir, à son vouloir, à ce que nous aimerions enfin appeler son paraître¹⁵.

1.2.2. La déconstruction en quatre plans

Je ne vais pas pouvoir expliciter, dans le cadre de ce mémoire, le long et sinueux chemin qui a conduit à l'élaboration du concept de « plan », et à la déconstruction de la rationalité humaine en quatre plans, de crainte de m'éloigner inutilement de mon sujet¹⁶. Je me contenterai donc d'en résumer le résultat.

Selon Gagnepain, le découpage en plans n'est pas lié à la raison humaine elle-même, qui demeure une en son principe, celui-ci étant la médiation dialectique. Ce « tétramorphisme » (formation en quatre parties) de la capacité rationnelle trouve son origine au niveau naturel, dans le clivage en quatre modalités qui est déjà celui des fonctions « primaires » et « gestaltiques » et qui, acculturé, se reproduit dans la structure et dans le réinvestissement.

Notons que les plans (et les faces et les axes) sont construits selon un principe d'analogie (cf. 1.2.3.), et que le vocabulaire de la théorie est d'ailleurs conçu pour le mettre en évidence, d'où le fréquent parallélisme de construction morphologique entre les termes analogues.

Le plan glossologique (plan I)

Le premier plan, dit « glossologique » et dont le principe analytique est symbolisé par le signe linguistique, constitue le plan de la représentation, de la connaissance du monde (dans le principe même qui la rend possible, hors de toute mémorisation).

Au niveau naturel, la fonction primaire est la sensation, la sensorialité, permise organiquement et « corticalement » (au niveau cérébral) par ce que Gagnepain reprend sous le nom d'« esthésie » (la vue, l'ouïe, l'odorat, etc., mais décomposés et en deçà de toute gestaltisation). Cette sensation peut être « gestaltisée » : c'est la fonction gnosique, c'est-à-dire la perception, qui permet de détacher la forme sur le fond. Gagnepain désigne sous le

¹⁵ *Ibid.*, pp. 6-7.

¹⁶ Le lecteur avide d'approfondir le sujet pourra en trouver un résumé dans la première des *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation* (GAGNEPAIN, Jean, op. cit.), ou dans le premier tome du *Vouloir dire* (GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, t. 1, op. cit., pp. 11-17). En ce qui concerne la méthode clinique qui a permis cette déconstruction, elle sera discutée en 1.3.1.

terme d'« objet » le monde gestaltisé sur le plan I, c'est-à-dire non pas le monde positif (la chose en soi), mais le monde en tant qu'il est perçu. L'animal (et donc l'homme aussi, dans la mesure où l'animal résiste toujours en lui) a en outre, selon Gagnepain, la capacité de traiter cette information gnosique en mettant des objets en série. Un objet 1 (appelé « indice », par exemple une image, un son, voire un mot) renvoie à un objet 2 (son « sens », une autre image, par exemple) qui devient alors potentiellement l'indice d'un objet 3, sans limite définie. La liaison de l'indice et du sens constitue le « symbole » qui permet ce que Gagnepain nomme l'« imaginaire » « au sens sartrien du terme¹⁷ », qui n'est autre que l'équivalent animal de la pensée humaine :

Élément de la représentation, [l'objet] est rarement celui de la connaissance, si du moins nous entendons par là ce traitement naturel de l'information que, pour ma part, je nomme *imaginaire* et qui consiste, avons-nous dit, en une sériation progressive et de soi indéfinie d'objets où l'un se fait tour à tour *indice* d'un autre qui devient *sens*, sans que le contenu d'aucun d'eux soit en cause, mais seulement la position dans la suite¹⁸.

La raison langagière naît de l'acculturation (toujours problématique) de la perception (et surtout, comme nous le verrons au point 1.2.4., du symbole). Cette acculturation est dialectique : l'homme dépasse la gnosie par la « phasie », capacité de verbaliser la représentation grâce à une analyse dite « grammaticale », et qui se fonde, dans l'instance, sur le concept d'« impropriété », qui est la caractéristique même du langage au niveau « instantiel » : les mots, par définition (et à l'inverse du symbole), ne collent jamais à la chose à dire. Par cette impropriété, ou cet « inconscient » au sens strict, l'homme lutte implicitement contre le percept. Le réinvestissement dit « rhétorique » du langage dans la chose à dire, sur le pôle « performantiel » de la dialectique, tente de corriger cette ambiguïté constitutive de la grammaire, sans jamais retrouver le réel de la situation. Cela donne naissance au concept, c'est-à-dire à la pensée humaine en tant qu'elle est conception du monde¹⁹. La causalité trouve donc son principe dans le langage :

Parce que nous parlons (« causons ») le monde, nous ne pouvons le concevoir que causé. Je ne sais pas s'il y a un déterminisme dans le monde, mais sans déterminisme nous sommes incapables de le comprendre²⁰.

Le plan ergologique (plan II)

Le plan « ergologique », dont le principe analytique est symbolisé par l'outil, est le plan du faire, de la conduite et, pour l'homme, de l'art au sens latin d'activité outillée.

La fonction primaire est ici l'action, permise par la motricité, et c'est cette fois

¹⁷ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., p. 60.

¹⁸ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 1, op.cit., p. 7.

¹⁹ Le réinvestissement s'effectue sur chaque plan selon trois visées (cf. point 2.1.1.). La situation qu'il tente de rejoindre s'appréhende en fonction de paramètres variés que Gagnepain résume à quatre (cf. point 2.3.3.2.).

²⁰ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., p. 44.

l'« opération » ou conduite, et non plus la perception, qui « gestaltise en geste ou praxie une cinésie²¹ », et le rapport au monde qu'elle constitue s'appelle « trajet ». Comme dans le cas de la symbolisation, un traitement naturel de l'opération est possible, constitué par le lien sériel des trajets, enchaînement indéfini de moyens et de fins : Gagnepain le désigne par le terme d'« instrument » (par opposition à l'« outil » qui est le principe d'une analyse propre à l'homme), et c'est ce qui fonde l'instinct (analogue à l'imaginaire).

L'acculturation de l'opération (et de l'instrumentation) est rendue possible par une dialectique appelée cette fois « technico-industrielle », où l'instance technique va contredire implicitement la praxie, l'efficacité du geste, par une « technie », capacité humaine d'inventer non plus l'impropriété, mais le « loisir », qui est le nom donné par Gagnepain à l'abstraction sur le plan II, paradoxe de l'outil²² qui ne colle pas à la chose à faire : en effet, ce qui fait l'outil, contrairement à l'instrument, ce n'est pas ce qu'on en fait concrètement, mais c'est, abstraitement, un mode d'emploi. L'analyse technique, inefficace par définition, est réinvestie dans la chose, ce qui permet à l'homme d'« être d'autant plus efficace qu'il ne fait rien²³ » : c'est l'« industrie » (efficacité productive). Là, où l'animal n'est efficace que proportionnellement à sa puissance naturelle, l'homme est capable, par l'appareillage du geste, de voyager dans l'espace, de réaliser des choses que ne lui permet pas son espèce. C'est ce que Gagnepain appelle la sécurité de l'outil, analogue à la causalité au plan I.

Le plan sociologique (plan III)

Le plan sociologique, dont le principe analytique est la « personne », est le plan de l'être, de la condition et, pour l'homme, de la société.

Le premier niveau de la condition humaine est constitué par la fonction d'individuation, commune à tout le vivant : l'individu (au sens latin de *in-dividuus*, « indivisible ») est l'entité vivante en tant qu'on ne peut pas en séparer les constituants sans la tuer. La gestaltisation, appelée sur ce plan « somasie » ou « incorporation », relève de ce que Gagnepain nomme le corps, qui établit des frontières dans le monde de l'individualité : « le corps est à l'environnement ce que la figure est au fond²⁴ ». Le monde, en tant que l'on est avec lui, résultat de cette gestaltisation somatique, est appelé sujet. Le traitement naturel de l'existence est la « spéciation », lien sériel indéfini de sujets, où un « spécimen », exemplaire de l'espèce qui assure sa propre maintenance, se reproduit par ailleurs en vue de la

²¹ *Ibid.*, p. 136.

²² Notons que le signe, l'outil, la personne et la norme (tous comme l'objet, le trajet, le sujet et le projet) sont des principes d'analyse abstraits, et ne doivent surtout pas être positivés.

²³ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, *op.cit.*, p. 97.

²⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, p. 149.

prolongation de cette espèce dans des sujets d'un même « type ».

Cette existence animale et ce devenir de l'espèce sont contredits sur le pôle de l'instance par une analyse dite « ethnique » qui consiste cette fois à lutter implicitement « par cette espèce d'absence ou de mort du sujet dans la personne contre le *Dasein* trop prégnant qui l'insère dans son environnement²⁵ ». Cette abstraction, cette mise à l'écart de la vie et du monde constitue ce que Gagnepain nomme l'« ego », principe d'altérité, analogue à l'impropriété et au loisir, qui permet l'élaboration d'un soi dans ce vide intérieur. Le réinvestissement dans la performance de ce principe d'altérité permet à l'homme, détaché désormais du monde et de l'autre, de retrouver l'espèce, l'« anthropien » qu'il ne cesse pas d'être, de fonder des communautés d'un autre ordre, sociales, qui dépassent la grégarité animale, le troupeau. Le principe analogue à la causalité et à la sécurité est sur ce plan la légalité, liée au devoir et à la responsabilité sociale, notions que j'approfondirai plus loin.

Le plan axiologique (plan IV)

Le dernier plan – dernier à avoir été élaboré chronologiquement parlant car, rappelons-le, les plans ne sont pas hiérarchisés entre eux –, dont le principe d'analyse est symbolisé par la « norme », est le plan du vouloir, du comportement, et pour l'homme, du droit et de la liberté.

Au niveau naturel, la fonction primaire est l'émotion, considérée, conformément au sens étymologique du terme, comme une « mise en branle²⁶ », à bien distinguer de l'activité (plan II), qui réside dans la mobilité, et non dans cette impulsion. Elle s'ancre dans des affects (par exemple la douleur). La mise en forme de cette émotion, en parallèle avec les gestaltisations des autres plans que sont la gnosie, la praxie et la somasie, est appelée ici « boulie » et ressortit pour Gagnepain à la pulsion qui organise les affects en motivation. Aux objet, trajet et sujet correspond le « projet » sur le plan IV, pour désigner la chose en tant qu'elle est voulue. Tout comme sur les autres plans, un traitement naturel des projets est possible : c'est la valorisation, qui réside dans la liaison sérielle du « prix » et du « bien ».

[C]e qu'est l'imaginaire au symbole, l'instinct à l'instrument, la genèse à l'espèce, le désir, à nos yeux, l'est très exactement à la valeur dont l'écart du prix et du bien représente la différence, ou plutôt même la non-indifférence, étymologiquement, en un mot, l'intérêt. Notre prix, à coup sûr, n'a rien de monétaire ; notre bien, de métaphysique ! L'un désigne le projet pour ainsi dire sacrifié à un autre qui n'est bien, si l'on veut, qu'en tant qu'il est occasionnellement préféré, l'ensemble constituant incontestablement un avantage [...]²⁷.

²⁵ GAGNEPAIN, Jean, *Ibid.*, p. 162. La notion de « dasein », inspirée de Heidegger et que l'on peut traduire par « être-au-monde », désigne ici ce rapport naturel à l'existence, ce devenir animal qui s'écoule et auquel l'être adhère sans pouvoir s'en abstraire, si ce n'est, pour l'homme uniquement, par le biais de l'analyse ethnique.

²⁶ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op.cit.*, p. 128.

²⁷ *Ibid.* p. 183

Pulsion et valorisation sont contredites sur l'instance par l'analyse « éthique », dont le principe est une forme d'abstinence implicite (proche ici de l'inconscient freudien), de non-consommation, que Gagnepain nomme « nolonté » (du latin *nolle*, « ne pas vouloir »). La grande originalité de la théorie de la médiation, sur ce plan, est de dissocier l'interdit de sa codification sociale (le code étant la reprise par la personne et la légalisation, sur le plan III, de cet interdit). Pour Gagnepain, le principe de l'interdit n'est pas à chercher dans l'autre, dans une quelconque autorité extérieure, mais en soi-même : cela relève de cette capacité à laquelle émerge l'homme de réfréner son désir sur l'instance, par un contrôle de soi-même, une « autocastration », pour se satisfaire quand même dans le réinvestissement dit « moral », la morale allant bien dans le sens du plaisir, mais d'un plaisir canalisé, médiat et légitime. C'est cette légitimation dialectique du désir qui, d'après la théorie de la médiation, ouvre à l'homme l'accès au droit et à une liberté inaccessible à l'animal, cette dernière étant dès lors distincte du concept d'autonomie, qui relève de la personne (plan III) :

La liberté, on peut l'avoir même en prison. On peut vous enlever la possibilité de manifester cette liberté, cela ne vous l'enlève pas pour autant en tant que telle. S'imaginer qu'on peut l'obtenir dans la rue en manifestant contre telle ou telle instance, c'est revendiquer autre chose que la liberté (qu'aucun pouvoir ne peut donner), plutôt l'autonomie, l'indépendance. La liberté — lisez Saint Paul — vous l'avez ou vous ne l'avez pas en vous-même ! Et cette liberté est même la seule « Valeur » avec grand V, non plus au sens animal (la valeur inhérente à la capacité que nous avons par le lien sériel du prix et du bien de cultiver l'intérêt, la plus-value), mais au sens du Bien avec un grand B, celui qui nous rend libres, religion ou pas. Si vous êtes religieux, alors cette liberté, vous en rendez grâce ; la liberté devient la Grâce. En fait, la liberté, c'est cela le Bien²⁸.

1.2.4. La bifacialité

Un autre concept important pour comprendre la raison humaine, dans la théorie de la médiation, est le concept de bifacialité. Il est à l'origine inspiré du concept de « signe » de F. de Saussure, mais est nuancé et adapté à la dialectique et aux plans. Pour Saussure, le signe possède deux faces, qui sont le signifiant (image acoustique) et le signifié (concept), et il commence avec le caractère fini du lien entre ces deux faces, conçues comme immanentes. Gagnepain reprend ces idées à son compte en les déplaçant. Plutôt que d'immanence, il préfère parler de réciprocité entre les faces, thématifiée dans l'instance grammaticale comme « marque » dans le signifiant où se trouve « dénoté » le signifié et « pertinence » du signifiant dans le signifié :

Ni le son ni le sens ne se définissant sur la base de leur contenu, il faut bien que chacun des deux trouve dans l'autre son critère. Le tout est présent chaque fois, mais chaque fois d'une autre manière et la dénotation est dans notre système en tant que gage du signifié le parfait symétrique de la pertinence par laquelle s'authentifie le signifiant. Outre qu'il devient aisé par là d'expliquer la saisie alternée de la marque tantôt comme vecteur du sème, tantôt comme la

²⁸ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., p. 172.

chaîne de ses constituants, on y verra surtout l'argument qui permet d'échapper aussi bien à l'isomorphisme qu'à la double articulation²⁹.

Cette bifacialité, dans la théorie de la médiation, trouve son origine dans la clôture par l'humain de la liaison sérielle qui, sur le pôle naturel de la dialectique, permet respectivement, pour chacun des plans, la symbolisation, l'instrumentation, la spéciation et la valorisation. Sur le plan de la représentation, par exemple, le traitement sériel des objets (O), liant de manière indéfinie un indice à un sens, lui-même indice d'un autre sens ($O^1 \rightarrow O^2 \rightarrow O^3 \rightarrow O^n$), est arrêté par une analyse réciproque du son (ou des gestes, dans le cas d'une langue des signes) et du sens en signifiant et signifié, qui ont dès lors une définition purement structurale, constitutive de la signification, et qui en tant que tels forment respectivement la phonologie et la sémiologie, les deux faces de la structure sur le plan I. Ce n'est que dans la performance (dans la parole, par exemple) que la structure phonologique est réinvestie dans du son et la structure sémiologique dans ce qui, conceptuellement, devient du sens, avec lesquels signifiant et signifié demeurent dialectiquement en rapport.

La bifacialité étant liée à l'acculturation dialectique des fonctions naturelles, elle est une en son principe, et se trouve donc déconstruite, reproduite analogiquement sur chacun des plans. Sur le plan de l'outil, dès lors, l'analyse réciproque des moyens et des fins les érige, sur le pôle technique de la dialectique, en « fabriquant » et « fabriqué », rendant possible une « fabrication » et objet d'une mécanologie et d'une téléologie. Et il en va de même sur le plan de la personne, où l'« institution » (de *instituere* : se donner de l'être) est constituée par un « instituant » et un « institué », et sur le plan de la norme, où la « réglementation » repose sur l'analyse réciproque d'un « réglementant » et d'un « réglementé ».

1.2.5. La biaxialité

Si l'analyse structurale est bifaciale, elle est également « biaxiale », sur chaque plan et sur chaque face. Ce concept de biaxialité, est également inspiré de Saussure, qui distingue un axe vertical des choix, *in absentia*, appelé axe paradigmatique, et un axe horizontal des combinaisons, *in praesentia*, nommé axe syntagmatique. Gagnepain s'en inspire mais, en raison des expériences cliniques réalisées, il préfère parler d'une part de taxinomie (classement), axe de la différence, lié à une analyse qualitative distinguant le même du différent, et d'autre part de générativité (engendrement d'une combinatoire), axe de la segmentation et du dénombrement, associé quant à lui à une analyse quantitative séparant l'unique du supplémentaire.

²⁹ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 1, *op.cit.*, p. 14.

[I]l est vrai que taxinomie et générativité ne sont point étapes de la linguistique mais capacités normalement indissociables du langage. Des deux axes dont, pour simplifier, nous parlons, l'un n'est pas —ou n'est plus— la combinatoire de facteurs définis préalablement sur l'autre. Il s'agit des coordonnées d'une seule et même analyse créatrice à la fois de différence et de segmentation dont la non-coïncidence en retour fonde par projection aussi bien l'inclusion logique que l'intégration. N'évoquer, au surplus, comme on le fait souvent à leur propos, que les processus explicites de sélection et de prédication, c'est télescoper indûment les deux pôles de cette dialectique simultanée de l'identique et de l'un qui n'est, en aucune façon, l'apanage du langage, mais dont culturellement l'importance risque fort de remettre en cause l'antagonisme, issu de l'arpage et abusivement entretenu depuis lors, du nombre et de la qualité³⁰.

Les deux axes sont indépendants, l'un par rapport à l'autre, mais il y a par contre une « interaxialité », ce que Gagnepain définit comme une « projectivité » d'un axe sur l'autre. Au niveau de l'analyse grammaticale, par exemple, la projection de l'axe taxinomique sur l'axe génératif donne lieu à la morphologie, tandis que celle de l'axe génératif sur l'axe taxinomique donne lieu à la syntaxe.

1.3. Considérations épistémologiques

Pour compléter cette présentation globale de la théorie, je voudrais revenir brièvement sur les méthodes et présupposés principaux qui ont permis son élaboration et qui lui assurent sa richesse conceptuelle, son caractère heuristique et sa validité scientifique, qui selon moi rendent possible par l'ouverture qu'ils offrent l'utilisation de la théorie de la médiation dans des domaines très divers, dont celui de l'analyse littéraire.

1.3.1. La clinique expérimentale

Le grand postulat de la théorie de la médiation, sur lequel se fonde toute sa démarche, est qu'il est possible d'analyser scientifiquement les faits humains à partir d'une clinique non pas thérapeutique, mais expérimentale. De même que la médecine profite des avancées de la biologie et plus globalement des « sciences de la nature » (développées à partir de la Renaissance), de même, selon Gagnepain, une clinique thérapeutique de l'humain devrait idéalement se fonder sur une « science de la culture », ce que propose d'être la théorie de la médiation, qui cherche son critère de scientificité dans l'expérimentation et la validation permise par la clinique.

Ce postulat repose sur au moins trois grandes hypothèses :

1) La première est que, d'une part, les capacités de l'homme ne sont jamais *totalem*ent acquises, ni *une fois pour toutes* (l'animal, voire le végétal, résistent toujours en l'humain) et

³⁰ *Ibid.*, p. 12.

que, d'autre part, elles peuvent lui faire défaut en cas de pathologie (soit qu'elles ne soient jamais acquises, soit qu'elles se perdent ou dysfonctionnent), ce que la clinique de l'humain semble suggérer.

2) Il en découle qu'il n'y a pas de dualisme entre un « corps » et une « âme : pour Gagnepain, les capacités propres à l'homme sont « corticalement » conditionnées, c'est-à-dire que c'est le cerveau humain qui les rend possibles, et elles y sont en théorie localisables. A la suite de Thomas d'Aquin, il parle de « corps spirituel » et d'« esprit corporel ».

En corollaire, il rompt avec la vieille distinction du *neuron* et de la *psuchè*³¹, c'est-à-dire de ce qui fonde la différence entre une neurologie et une psychanalyse : d'une part, le « nerf », du côté du corps, et d'autre part, l'« âme », le reste, ce qu'on est incapable de situer corporellement. D'un côté, selon Gagnepain et J.-L. Lamotte, les neurosciences, dans la tradition du positivisme, cherchent (avec raison, d'après la perspective médiationniste) un conditionnement cortical, en se donnant les moyens techniques et technologiques de parvenir à le localiser, mais elles définissent mal leur objet (par exemple la « pensée »), conceptuellement parlant : ce n'est que la projection simplifiée et réductrice des sciences de la nature et de leurs méthodes sur l'objet qu'est l'homme. Or, cet objet est très particulier, parce que culturel, c'est-à-dire dialectique, donc non positivable. Dès lors, elles n'ont que l'apparence de la scientificité. De l'autre côté, à l'inverse, la psychanalyse définit ses données avec justesse, en posant dans l'homme ce double fond qu'est l'« inconscient » mais, contrairement à ce qu'espérait Freud (qui souhaitait que les progrès technologiques permettent de localiser corticalement ce qui fonde sa théorie), ils n'ont pas de laboratoire leur permettant de valider expérimentalement ce modèle conceptuel. La théorie de la médiation considère le *neuron* et la *psuchè* comme deux aspects, naturels et culturels, d'une même réalité humaine, fondant l'« anthropobiologie » de Gagnepain, pour qui tout en l'homme est psychosomatique.

3) La troisième hypothèse est que l'homme ne perd jamais la raison, c'est-à-dire la raison dans sa totalité. Il ne perd ses capacités (naturelles ou culturelles) qu'en partie, localement. Les autres capacités sont certes affectées par la perte (à cause de leur constante interaction dans la performance), mais elles continuent de fonctionner, et l'on voit même se mettre en place des mécanismes de compensation permettant de tenter de contourner la perte en s'appuyant sur les capacités restées saines (ainsi, Gagnepain donne l'exemple d'un aphasique sémiologique de Broca qui, ayant perdu la générativité, la capacité de segmenter et

³¹ LAMOTTE, Jean-Luc, *Propos sur l'homme. L'anthropologie de Jean Gagnepain*, Rennes, Editions du Promontoire, 2010, pp. 19-24.

d'ajouter des unités, a tendance à se reposer sur ce qui lui reste, le choix, et à ne dire qu'un mot, mais sélectionné très précisément, quitte à créer une distinction entre synonymes).

Compte tenu de ces hypothèses, il est possible d'analyser la structure interne de ces capacités en effectuant des dissociations à partir de l'observation des pathologies et d'expérimentations auprès des patients : chaque capacité qui dysfonctionne indépendamment d'une autre conduit à produire une dissociation dans le modèle. C'est ainsi que Gagnepain a été amené à postuler l'existence de la dialectique, des faces et des axes, ainsi que celle de la déconstruction en quatre plans des capacités humaines.

1.3.2. Le principe d'analogie

Un deuxième principe méthodologique, peut-être le plus discutable de la théorie de la médiation, mais qui s'est révélé avoir également une très grande portée heuristique, est le principe d'analogie entre les plans, déjà mentionné. Gagnepain ne cache pas qu'il s'agit d'un postulat, mais justifie ainsi son choix :

Cela étant, ce principe d'analogie est un postulat, c'est une évidence : c'est le seul que je pose, à savoir que l'ensemble de la culture constitue un « ordre », au sens pascalien, c'est-à-dire que, quelle que soit la modalité rationnelle sous laquelle on envisage l'humain, il doit y avoir des processus sous-jacents parfaitement identiques, qui sont des processus d'analyse [...]³².

Ainsi, la rationalité est conçue comme une en son principe, que n'affecte pas le changement de « modalité rationnelle », c'est-à-dire de plan. Pour Gagnepain, l'utilisation de l'analogie est légitime, dans la mesure où elle est le principe « sous-jacent à l'exploitation mathématique d'un modèle³³ », qui permet de respecter et maintenir la cohérence interne du système. Ce n'est pas une commodité, dans la mesure où ce principe a amené, lors de la constitution de chaque plan, à revenir sur les plans déjà définis pour les corriger en fonction des expérimentations liées au nouveau plan. En somme, c'est la combinaison de la méthode clinique et du principe d'analogie qui a permis de concevoir le modèle. Si les concepts principaux sont issus directement des dissociations cliniques, le principe d'analogie a permis d'émettre des hypothèses sur la complexité interne des plans, validées dans un second temps par la clinique, qui demeure l'unique critère de scientificité de cette « anthropologie clinique ».

³² GAGNEPAIN, Jean, cité dans « Entretien avec Jean Gagnepain », in LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation, op.cit.*, p. 146.

³³ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation, op.cit.*, p. 42.

1.3.3. L'interaction des plans : principe et processus vs contenu

Certes, selon la théorie de la médiation, la raison humaine peut être déconstruite analytiquement en quatre modalités rationnelles. Cependant, dans la performance, la raison langagière n'est pas radicalement séparée de celles de l'outil, de la personne et de la norme : les plans interagissent entre eux, que ce soit au niveau naturel ou culturel. Dans le cadre de ce mémoire, il est important de bien définir comment s'effectue ce rapport entre les plans, afin de pouvoir correctement les dissocier dans l'analyse littéraire.

Gagnepain parle souvent d'« intersection » des plans. Il définit par exemple l'écriture comme une double « artificialisation », où un contenu déjà culturel (le langage) est pris en charge par une autre modalité rationnelle (l'outil) :

[P]arler de l'écriture ou de la lecture, c'est parler de la technique dans un cas particulier où l'appareillage porte sur un contenu qui est déjà culturel, le langage. L'intersection des plans est constante, seule la clinique contraint à les dissocier parce qu'ils sont, pathologiquement, dissociables, mais chez la personne « normale », aucun plan n'est dissocié, ne fonctionne isolément ; les plans fonctionnent en intersection.

Le terme d'intersection semble mal choisi, et ne reflète pas cette idée d'« appareillage du langage » : mathématiquement parlant, l'intersection de deux plans implique qu'ils se recoupent sur une droite, donc qu'ils se divisent mutuellement. Les plans ayant chacun leur propre autonomie, il vaut mieux considérer qu'un plan transpose en son ordre propre les formes d'un autre plan, chacun respectant sa propre cohérence interne.

Pour désigner cela, beaucoup d'auteurs ont recours à une opposition entre « principe » ou « processus » d'une part et « contenu » d'autre part. Encore faut-il s'entendre sur ces notions, très souvent utilisées mais rarement définies clairement dans les travaux médiationnistes.

Le principe est ce qui toujours fonde et rend possible (une capacité, par exemple). Quant au processus, selon moi, il est ce qui actualise cette possibilité donnée par le principe, et il s'oppose à la permanence de ce dernier non par un caractère temporel, mais par un dynamisme (*procedo* signifie en latin « je m'avance ») qui trouve son origine dans la permanente réaffirmation (ou non) des capacités naturelles aussi bien que culturelles (et dès lors dialectiques), c'est-à-dire, en termes médiationnistes, dans le caractère fondamentalement problématique de leur acquisition. En cela, la personne, par exemple, est à la fois principe rationnel et processus. Le contenu est ce qui varie dans la performance, en fonction de la conjoncture. C'est ce qu'on dit (ou sait), fait, est ou veut effectivement, positivement, et que l'on peut éventuellement observer.

L'écriture, pour reprendre l'exemple de Gagnepain, trouve son principe dans l'outillage qu'elle permet du langage qu'elle prend comme contenu, et qui possède lui-même son propre contenu (le message) qu'elle « montre » : c'est ce qu'on appelle l'industrie « déictique » (du grec *deiknumi*, « je montre »). Ce contenu est ici culturel, mais il pourrait aussi bien être naturel : les panneaux de signalisation, par exemple, « montrent » industriellement du symbole naturel. Et de même, un principe naturel peut s'emparer d'un contenu culturel : le langage parlé, dans le cadre de la phonation, passe par du geste praxique dont il constitue le contenu. Les principes, naturels ou culturels, n'ont d'ailleurs d'existence qu'à condition d'être pris comme contenu dans le réinvestissement : le langage, pour réellement exister doit être parlé ou écrit, passer par une langue (socialisation du langage sur le plan III) et par un discours (légitimation du langage sur le plan IV).

On voit que le rapport entre les faces dépasse la simple intersection, qui ne laisserait pas aux plans leur cohérence interne et qui les placerait sur un même pied, alors qu'il y a toujours une subordination, un plan qui prend l'autre comme contenu. La légalisation (plan III) du légitime (plan IV), par exemple, c'est-à-dire la loi du pouvoir législatif, au sens courant, que Gagnepain nomme le « code », ne coïncide jamais avec la légitimation du légal, qui devrait toujours être le geste d'un bon législateur.

1.3.4. Une théorie scientifique des sciences humaines

Par ces méthodes, la théorie de la médiation rompt définitivement avec une conception qui a pris un grand essor à la Renaissance avec l'humanisme, et qui tente d'analyser les faits humains en termes d'universaux, ce qui a conduit par exemple à la « Déclaration universelle des Droits de l'Homme », comme à bien d'autres ethnocentrismes et impérialismes occidentaux que Gagnepain dénonce. La théorie de la médiation, par la clinique, fait l'hypothèse que le seul « universel » pouvant être posé (et encore, négativement) est celui de l'abstraction dialectique qui caractérise la raison humaine, et dont le réinvestissement est à l'origine de l'extrême diversité observable dans le phénomène, diversité qu'il ne faut surtout pas universaliser dans une perspective politique ou scientifique. Elle montre d'ailleurs, nous le verrons, que cette tendance à l'universalisation s'ancre, sur le plan de la personne, sur la tentative de l'homme de combler « performantiellement » le fossé qu'il a lui-même arbitrairement creusé dans l'instance entre lui et l'autre, tentative marquée par un caractère fondamentalement conventionnel. Pour poursuivre mon exemple, il y a dès lors autant de « droits » que de sociétés humaines, voire de personnes, étant donné que la légitimation du désir passe par des codes qui, socialement, ne cessent de devoir se renégocier

dialectiquement. Vouloir universaliser le droit revient à nier la singularité des personnes, à ne les considérer que comme des sujets, chose très fréquente dans nos sociétés occidentales actuelles, et à l'origine de nombreux conflits (notamment des « purifications ethniques » quand, à force de fusion dans l'universel, on en vient à ne plus pouvoir admettre la différence de l'autre) ou, dans le cas du code, de problèmes comme celui des *morals machines* (dont le programme informatique, sur base d'une morale voulue universelle mais qui demeure fondée sur de l'arbitraire, permet par exemple à certains drones de prendre spontanément la décision de tuer) ; autant de problèmes qui, somme toute, sont moins moraux que politiques.

Ces quelques exemples choisis au hasard laissent entrevoir le caractère opératoire de l'anthropologie clinique pour traiter de l'actualité, qui tient en partie à la volonté de Gagnepain d'être en phase avec son temps, mais également aux dissociations que la théorie opère et à la mise en système des concepts liés à l'humain (en tant qu'être de nature et de culture). Je prétends qu'il en va de même pour l'analyse littéraire, dans la mesure où la littérature est humaine : elle est produite par l'homme et contient dans son « message » son regard sur un monde qu'il fait sien, un monde qu'il se donne simultanément à penser, faire, être et vouloir.

Chapitre II : De la théorie de la médiation à l'analyse littéraire

Maintenant que les grands principes et enjeux de la théorie de la médiation ont été brièvement exposés et commentés, je vais proposer une réflexion méthodologique portant sur la possibilité de son exploitation dans le domaine de l'analyse littéraire. Dans un premier temps, partant de la théorie, j'analyserai la conception médiationniste de la littérature et de la critique littéraire. Ensuite, afin de coller au mieux à la spécificité de l'œuvre littéraire, dans un geste symétrique allant cette fois de cette œuvre (*Du côté de chez Swann*) à la théorie, j'interrogerai la pertinence d'une étude basée sur l'anthropologie clinique et je tenterai de mettre en place une méthode opératoire pour étudier cet objet. Pour terminer, je développerai plus en détail les grands concepts qui viendront fonder mon analyse, et qui relèvent du plan sociologique (plan III).

2.1. La littérature dans la théorie de la médiation

Dans ses *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*³⁴, Gagnepain explicite sa conception de la littérature et sa vision de la critique littéraire. Pour la comprendre, il est important de préciser au préalable ce que sont les visées du réinvestissement.

2.1.1. Les visées du réinvestissement

Dans la théorie de la médiation, quel que soit le plan concerné, le réinvestissement de l'instance dans une performance se concrétise toujours selon trois visées non hiérarchisées, étroitement mêlées dans la pratique et susceptibles d'agir simultanément. Selon Ph. Bruneau et P.-Y. Balut³⁵, deux de ces visées sont « pratiques », et la troisième est « esthétique ». Elles

³⁴ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op. cit.

³⁵ BALUT, Pierre-Yves et BRUNEAU, Philippe, *Artistique et archéologie*, Paris, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, pp.76-77 (§ 53). Ce livre prétend refonder l'archéologie à partir de l'apport de la théorie de la médiation ; c'est un des domaines où la théorie a connu le plus de succès (grâce à ces deux auteurs-phares), de manière relativement précoce, et dans lequel les recherches sont encore actives aujourd'hui.

sont chaque fois, selon les plans, « les variétés d'un même principe, respectivement de causalité, de sécurité, de légalité et de légitimité³⁶ ».

Sans entrer dans les détails, les deux visées pratiques sont antagonistes : R. Pleitinx les définit comme formaliste et réaliste :

L'existence de ces deux visées performantielles tient essentiellement au caractère dialectique de notre rationalité. Rappelez-vous en effet que prise entre une instance et des circonstances, la performance doit dépasser la contradiction entre l'abstraction des formes et la « concrétude » des choses³⁷.

La définition qu'il donne des trois visées est d'une grande clarté :

Or pour ce faire, la performance peut s'y prendre de trois manières différentes. Trois visées sont possibles : soit rendre les formes adéquates aux choses ; soit rendre les choses adéquates aux formes ; soit enfin rendre le fait en train de se faire adéquat à lui-même. J'ai proposé de nommer ces trois manières d'orienter la performance : réalisme, formalisme et esthétisme. Le réalisme consiste à rendre les formes adéquates aux choses que l'on se donne, le formalisme consiste à rendre les choses adéquates aux formes que l'on se donne, et enfin l'esthétisme consiste à rendre le résultat de la performance adéquat à lui-même³⁸.

Dans le cas du réinvestissement rhétorique de la structure langagière (plan I) dans la conjoncture à dire, par exemple, Gagnepain distingue les visées scientifique, mythique et poétique. Selon lui³⁹, la première, réaliste au sens de Pleitinx, consiste à agir sur le langage (forme) pour adapter les mots dont on dispose aux choses à dire (ou plutôt à ce que l'on croit en saisir) ; cela implique donc une transformation rhétorique du langage, passant par la formalisation de la terminologie commune : un métalangage. La seconde, formaliste, agit au contraire sur les choses à dire pour les adapter aux mots en hypostasiant, substantifiant ces derniers au moyen d'une métaphysique⁴⁰. Pour Gagnepain, sans être l'apanage des anciens,

[c]'est le cas de presque toute la pensée antique : en grec, par exemple, on parlait des nymphes, filles des eaux, pour désigner les petits nuages qui flottaient sur les étangs près de Némée ; ne pouvant pas les expliquer, on les a personnifiés. C'est ce que nous appelons le mythe et qui est, au même titre que la science, un produit du langage. La rhétorique mythique, parce qu'elle ne peut justifier l'emploi qu'elle effectue des mots, fabrique une réalité pour justifier l'emploi qu'elle en fait. [...] [I]l y a là un jeu sur les mots qui fait penser tout autant que la rhétorique scientifique ; là où l'une ne peut aller, l'autre intervient⁴¹.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ PLEITINX, Renaud, *Morphogénèse et cosmogonie*, Bruxelles, conférences de la faculté LOCI, 2012, p.12. Cette conférence propose un résumé de la thèse de doctorat de Pleitinx, défendue en 2012 également, et dont le titre, évocateur, est : *Les visées adossées : sous l'angle d'une théorie médiationniste de l'architecture, explication de l'alternative entre réalisme et formalisme, illustrée par la divergence entre les architectures modernes et postmodernes.*

³⁸ *Ibid.*, p.13.

³⁹ GAGNEPAIN, Jean, *op.cit.*, pp.85-88.

⁴⁰ On notera la possibilité d'une confusion entre les terminologies de Pleitinx et de Gagnepain. Le premier parle de réalisme pour désigner l'adéquation aux choses et de formalisme pour désigner l'adéquation à la forme, là où le second parle de formalisation dans le cas de la visée scientifique et d'hypostase dans le cas de la visée mythique. Ceci n'est bien sûr pas une erreur, et le suffixe des mots doit permettre de comprendre ce qui est visé et ce sur quoi on agit. Ainsi, on peut dire qu'on vise le réalisme par une formalisation, et le formalisme par une substantification,

⁴¹ *Ibid.* p.86.

Quant à la troisième visée, la visée poétique, qui est dite esthétique ou « endocentrique » (par opposition aux autres, dites exocentriques), elle consiste à « adapter le message à lui-même, c'est-à-dire prendre un premier message comme base du message ultérieur⁴² » : « le locuteur se réfère sur sa propre ingéniosité, c'est-à-dire qu'il ne la renvoie pas transcendantale à un extérieur supposé lui en avoir donné la capacité⁴³ », ce que Gagnepain symbolise par la rime :

[...] faire rimer équivaut à dire phonologiquement quelque chose du même, à introduire dans le second vers quelque chose qui reproduit le premier ; c'est d'ailleurs pour cette raison qu'il ne peut y avoir de premier vers, puisque le premier ne devient vers qu'à partir du second qui le reproduit⁴⁴.

Le fonctionnement est le même sur les trois autres plans, suivant le principe d'analogie. Sans pouvoir ici me perdre en longues explications, je joins néanmoins en annexe un tableau de synthèse des visées (cf. Tableau 1) sur les quatre plans, dont certaines seront rencontrées dans le cadre de l'analyse.

2.1.2. La conception de la littérature

Dans *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, Gagnepain explicite la place qu'il donne à la littérature dans son modèle⁴⁵.

En synthétisant ses idées, il est possible de dire que dans une conception très restreinte, en considérant la littérature comme esthétique du langage, elle correspond à la visée poétique du réinvestissement rhétorique du langage, vue précédemment. Mais pour Gagnepain, la littérature ne se réduit pas à cela. Le langage, nous l'avons vu, peut être pris comme contenu par chacun des autres plans et donner l'écriture (plan II), la langue (plan III) et le discours (plan IV). La littérature correspond alors également aux réinvestissements des écriture, langue et discours qui la constituent nécessairement selon une visée esthétique, sur leur plan respectif.

Concrètement, il y a dans l'écriture une visée plastique. Gagnepain définit cette notion comme suit :

Artistiquement, il existe une visée plastique en tout point analogue à la visée poétique. J'entends ici plastique au sens du latin *figura*, qui signifie *modelage*. Dans ce cas, l'outillage n'est plus ustensile ni fétiche, mais figure : le geste renvoie à un autre geste avec lequel il crée un certain type de récurrence, c'est-à-dire que la figure ne se juge plus en fonction de son ustensilité ni même de sa valeur magique, mais devient sa propre mesure, comme univers esthétiquement et activement constitué⁴⁶.

⁴² *Ibid.* p.87.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.* p.88.

⁴⁵ GAGNEPAIN, Jean, *op.cit.*, pp.192-194.

⁴⁶ *Ibid.* p.105.

La visée plastique de l'écriture s'appelle calligraphie (dans un sens plus large que le sens habituel). Selon la définition de Gagnepain, elle fait donc partie intégrante de la littérature et, même si c'est une dimension moins importante dans notre littérature actuelle, cela n'était pas le cas au Moyen Age et cela ne l'est toujours pas, selon lui, dans la civilisation chinoise.

La langue est quant à elle soumise à une visée chorale. Voici comment Gagnepain définit cette visée :

Ici, l'usage se prend lui-même pour fin — exactement comme dans le poème, le message se prend lui-même pour modèle (plan I) ou que l'ouvrage se prend lui-même pour modèle dans l'œuvre plastique (plan II). Ici, au plan social, il s'agit des cérémonies, dans lesquelles toute société célèbre son être ensemble. C'est ce que j'appelle : la visée chorale ; ce qui est visé, ce n'est plus ni la préservation de la coutume ni le remaniement de la constitution, mais la cérémonie. N'importe quel type d'institution a ses cérémonies, depuis les défilés militaires — où les gens marchent au pas pour marcher au même pas — jusqu'aux kermesses⁴⁷.

La visée chorale de la langue constitue l'anthologie, à entendre au sens de citation : « ce sont les plus beaux textes, ceux que l'on reprend, que l'on cite et que l'on récite. Ces textes font partie doxiquement des idées reçues, des textes reçus, des textes que l'on respecte [...] »⁴⁸.

Enfin, le discours est soumis à une visée esthétique dite héroïque :

Et puis, il y a aussi l'esthétique morale ; c'est la morale à laquelle personne ne pense, la morale héroïque, celle du beau geste, de l'acte gratuit, de la privation pour la privation. Ce n'est pas plus moral au sens religieux du terme qu'au sens sportif. L'exploit fait partie de la visée héroïque⁴⁹.

Appliquée au discours, la visée esthétique donne selon Gagnepain la « littérature risquée », qu'il définit comme suit :

La littérature, c'est ici précisément le fait de cultiver le risque, non pas de transgresser ni d'être inhibé, comme en pathologie, mais de friser la transgression jusqu'au vertige. La littérature, par la force des choses, cultive l'histoire grivoise parce que, c'est là précisément le risque. Il s'agit de « dire sans dire » et de prendre le risque maximum. Comment peut-on arriver à dire, à suggérer, sans l'avoir vraiment dit ? Voilà la question de la littérature. Elle est toujours au bord du gros mot, toujours au bord du lapsus. La littérature, c'est fondamentalement l'histoire grivoise et il n'y a pas de littérature qui ne soit cochonne. [...] Vous avez dans la littérature le passage à la limite du mot d'esprit. Dans son travail sur le *Witz*, Freud donne une définition de la littérature à laquelle je souscris entièrement. Nous rejoignons aussi ce que Nietzsche disait à propos du gai savoir. La littérature, c'est essentiellement le gai savoir et vous voyez que la théorie de la médiation ne dit pas autre chose. [...] Il y a une jouissance vertigineuse, un peu vicieuse, mais malgré tout humaine dans la mesure où nous frisons la transgression en la dominant de telle façon que nous n'y succombons point⁵⁰.

La littérature, pour Gagnepain, est donc caractérisée par une même visée esthétique et déconstruite en quatre plans par la théorie de la médiation. Elle est marquée à la fois par une

⁴⁷ *Ibid.* p.138.

⁴⁸ *Ibid.* p.193.

⁴⁹ *Ibid.* p.169.

⁵⁰ *Ibid.* pp.193-194.

visée poétique, une recherche de la belle écriture, une dimension citationnelle et une culture de la suggestion à la limite de la transgression.

Toutefois, il est bon de rappeler comme Balut et Bruneau que pour la théorie de la médiation, les visées du réinvestissement opèrent souvent simultanément. La visée esthétique n'est donc pas à situer nécessairement sur une tour d'ivoire hors de toute utilité pratique :

La visée esthétique, « endocentrique », celle en laquelle la performance trouve en soi-même sa raison, s'articule très précisément sur des visées pratiques elles-mêmes antithétiques. Il faut préciser que visées pratiques et visée esthétique ne sont pas mutuellement exclusives. Certes, telle d'entre elles peut tendre à s'effacer : nous dirons plus loin qu'à nos yeux, le phénomène européen moderne de l'Art – celui des artistes et non plus des artisans - *opère* l'oblitération des finalités pratiques et l'exclusivité accordée à la finalité esthétique de l'ouvrage. Mais couramment, la visée esthétique se conjoint, dans la même performance, à une visée pratique : rien n'empêche de mettre la physique en poème comme fit Lucrèce, ou la météorologie populaire dans la prosodie des dictons ; et si les boutons d'un veston n'ont pratiquement d'autre fin que d'en assurer la fermeture, rien n'empêche non plus que, tous semblables et cousus d'un fil de même couleur, ils introduisent esthétiquement dans le boutonnage une récurrence plastique qui, pratiquement, n'est pas plus nécessaire que gênante⁵¹.

Par ailleurs, signalons que Gagnepain va au-delà de sa conception de la littérature. Pour lui, dans la société actuelle, le moyen d'information a changé et l'écriture (au sens restreint, car la théorie de la médiation l'élargit) est désormais dépassée, au profit d'autres moyens, comme la télévision, jouant surtout sur l'image :

[...] [I]l apparaît de plus en plus à quel point il devient démodé de parler désormais de littérature. Non que l'exploit, précisément, de ce point de vue n'ait plus cours mais nous avons changé d'époque et de moyens d'artificialiser la pensée. Sans compter que le cinéma peut à la limite, ou presque, se passer de mots, il faut bien admettre que le traitement de textes tend de nos jours à faire de la secrétaire l'auteur au moins partiel de l'ouvrage, jouant en quelque sorte à l'écriture le même tour que l'écriture elle-même, jadis, à l'éloquence, dût-on maintenir encore l'alphabet ! Tout semble prouver qu'aujourd'hui — et sans doute les panneaux, affiches, encarts utilisés par la publicité n'y sont-ils pas pour rien — l'esprit s'est plus ou moins réfugié dans les titres dont la double lecture, surtout depuis quelques années, systématiquement exploitée tant pour les livres que pour les films et les échoppes devrait, à notre avis, constituer pour la future axiologique le critère par excellence de ce qu'il conviendrait de nommer peut-être la « littérature rapide » de notre temps. Chacun trouvera dans son expérience les exemples auxquels nous ne pouvions nous référer sans nous citer nous-même ou faire involontairement à autrui une réclame inopportune. J'entends bien que le phénomène n'est en aucune façon réductible à cette parabase ; mais il n'était pas inutile de reconnaître, sous de tels avatars du discours, la permanence d'un modèle qui, pour affecter explicitement le signe, n'en relève pas moins implicitement de la norme, c'est-à-dire, en ce qui concerne cet aspect de la « littérature », non point paradoxalement du langage lui-même, mais axiologiquement du droit⁵².

Même s'il y a une part de vérité dans cette allégation, je pense que la réalité est plus nuancée, et Gagnepain en avait certainement conscience, comme il le suggère en confessant que le phénomène ne se réduit pas à sa parabase : il s'agit surtout dans son chef de prendre d'une manière un peu provocatrice le contrepied d'une conception dominante pour induire

⁵¹ BALUT, Pierre-Yves et BRUNEAU, Philippe, *op.cit.*, pp. 77-78.

⁵² GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, pp. 277-278.

une réflexion. De même que, contrairement à ce que laissait entendre Victor Hugo⁵³, le livre (imprimé) n'a jamais tué l'édifice (l'architecture), de même, les médias ne tueront probablement jamais le livre imprimé ou l'écriture, même si la concurrence est certaine et mérite d'être prise en compte.

2.1.3. Le rôle de la critique littéraire selon Gagnepain

D'une manière non moins provocatrice dans la forme, Gagnepain livre sa conception de la critique littéraire. Il regrette que trop de critiques se préoccupent d'analyse grammaticale, quand ce n'est pas selon lui ce qui fait d'un locuteur un littéraire. Pour lui, l'analyse littéraire relève de l'axiologie et doit s'aider de la psychanalyse :

Krinein en grec veut dire juger, c'est bien du plan IV qu'il s'agit. Le critique littéraire, comme l'analyste, comme l'herméneute, comme l'exégète, n'essaye pas de démêler le texte ni la ligne ni même nécessairement le plan, mais il cherche à définir le propos de l'auteur. Par conséquent l'enquête doit porter non pas sur ce qui est dit, mais sur cette part de non-dit qui permet une analyse critique du discours pour nous livrer l'intention profonde de l'auteur. [...] C'est au critique littéraire lui-même de se donner analytiquement les moyens de percer dans le discours de l'auteur ce qui ne veut pas se dire et qui détermine l'intention profonde du dire. À mon avis chaque critique littéraire devrait passer par la psychanalyse. Je crois que la psychanalyse, outre sa fonction thérapeutique, a une fonction énorme dans ce champ de l'éducation des critiques littéraires, ils apprendraient enfin à se débarrasser de l'analyse bêtement grammaticale et ils pourraient chercher dans un texte l'intention de son auteur⁵⁴.

2.1.4. La critique littéraire médiationniste : l'axiolinguistique

La critique littéraire, comme l'exégèse, a donc à voir avec un champ particulier de la théorie de la médiation : celui qui étudie le discours, c'est-à-dire le vouloir dire, le langage pris comme contenu par le plan axiologique – d'où le nom d'« axiolinguistique » donné à ce domaine d'étude.

J. Laisis en propose une définition dans son *Cours d'introduction à la sociolinguistique et à l'axiolinguistique* :

De quoi parle-t-on dans cette perspective axio-linguistique ? Du *dire* encore. Du *dire* concret de quelqu'un, du vôtre aussi bien que du mien. Mais du *dire* en tant qu'il peut être considéré cette fois, comme étant **l'un des lieux possibles de manifestation d'un vouloir**, donc d'une **recherche de plaisir**, laquelle ne peut être **licitement satisfaite** que si elle **satisfait** aussi à **un contrôle qui, en la critiquant** – donc en y **refoulant** ce qu'il lui faut désormais tenir pour **illicite** – **la rend légitime**⁵⁵.

⁵³ Le lecteur aura reconnu l'allusion à *Notre-Dame de Paris*, livre V, chapitre II : « Ceci tuera cela ». Remarquons au passage que la littérature est bel et bien ce qu'on aime à citer de manière anthologique.

⁵⁴ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit.. p.192.

⁵⁵ LAISIS, Jacques, « Introduction à la sociolinguistique et à l'axiolinguistique » (cours donné en 1996 à l'université de Rennes 2), in *Ecole de Rennes* [en ligne], 2016, http://www.rennes-mediation.fr/bmedia/wp-content/files/Laisis_Introduction_la_sociol.pdf (consulté le 9 juillet 2016), p. 42.

Ce contrôle qui rend légitime, c'est le cens (de la censure) ; cette critique qu'il exerce produit de l'agréable (ce qu'on agrée), mais ne peut le faire qu'en refoulant des plaisirs comme illicites, donc désagréables. De là, bien et mal s'instaurent relativement l'un à l'autre, le mal étant selon Laisis un plaisir qu'on pourrait éprouver, voire qu'on a déjà éprouvé, mais que l'on a désapprouvé. Il s'agira pour l'axiologique d'évaluer dans le dire ce qui est une affaire d'affectivité « où se détermine l'*acceptable* ou l'*inacceptable* dans *ce* dont on parle (l'exprimé) aussi bien que dans la façon d'en parler (l'expression)⁵⁶ ». Le langage est donc ici le lieu de manifestation du phénomène étudié, mais nullement son lieu d'explication, qui relève bien du plan IV (c'est la distinction entre contenu et principe, vue dans le premier chapitre).

La restriction critique effectuée par cette censure oblige au détour et constitue une analyse :

C'est une analyse, dans la mesure où c'est un tri, le tri que je fais entre ce que je me permets et ce que je ne me permets pas, **un tri dans le plaisir qui est aussi un tri des plaisirs**, le tri par lequel j'introduis le principe de **la mesure dans le plaisir**. Cela me rend capable de **discernement** et donc de **décision**, laquelle suppose toujours un **choix**, plus ou moins hésitant⁵⁷.

Selon Laisis, Freud a affirmé comme principe d'analyse, d'une part, que comme dans le rêve, c'est le cens (par l'obligation qu'il donne de satisfaire le désir d'une manière détournée) qui donne sens à tout comportement (a fortiori, dans notre cas, tout comportement littéraire) et en permet donc une analyse scientifique ; d'autre part, que tout comportement contient ce qui permet de comprendre ce sens : à la fois l'énigme et sa solution.

C'est ce détour (qui résulte de l'affrontement entre une propension au plaisir et une propension tout aussi forte à la censure de ce même plaisir) qui rend interprétable le comportement : le dissimulé se montre dans sa dissimulation même, et c'est dans le détour de son désaveu que s'avoue l'inavouable. On en dit toujours un petit peu trop, suffisamment en tous cas pour qu'on puisse subodorer qu'on en dit vraiment trop peu⁵⁸.

Il s'agit donc toujours de rapporter le dit au non-dit sous-jacent, et le manifeste à ce qui est seulement latent. En particulier, d'après Laisis, le discours littéraire, comme tout autre, oscille entre l'osé (affabulation) et le retenu (euphémisation) dans le dire, et est ce qui *annonce* autre chose que ce que le dit *énonce*, en dissimulant par omission ou par substitution. Il peut aussi bien porter sur la manière de dire que sur ce qui est dit.

Le discours littéraire portant sur l'expression est constitué par les contraintes que l'écrivain se donne à lui-même en vue d'approcher une satisfaction qu'il ne se permet qu'à la

⁵⁶ *Ibid.* p.45.

⁵⁷ *Ibid.* p.47.

⁵⁸ *Ibid.* p.48.

condition d'un refus de la facilité, satisfaction toujours provisoire et contenant déjà en germe une insatisfaction qui le poussera à écrire toujours à nouveau.

Le discours qui porte sur ce qui est exprimé consiste à sortir du confort des grands poncifs littéraires, quitte à frôler le mauvais goût et causer un scandale :

Il n'est [...] de **littérature** que **toujours osée**. Là réside sûrement le plaisir que nous y prenons, nous aussi. La littérature tient de l'esprit sa capacité à dire sans dire, mais à ne parler que de *ça*. De *ça*, et de la relation (désirante et retenue) à *ça* [...]⁵⁹.

2.2. Etude de *A la recherche du temps perdu* de Proust

Pour comprendre comment et à quelles conditions une étude littéraire, plus précisément celle de la *Recherche* de Proust, peut s'inspirer de l'anthropologie médiationniste d'une manière à la fois légitime (en respectant les spécificités de son objet d'étude) et efficace (en aboutissant à des résultats d'analyse originaux), il importe d'une part de bien définir cet objet, et d'autre part de clarifier les grands principes méthodologiques qui présideront à l'analyse.

2.2.1. Un objet d'étude incomplet

La première chose à prendre en compte dans l'étude que je propose du chef-d'œuvre de Proust, c'est le fait qu'il s'agit d'un objet d'étude apparemment partiel et incomplet, dans la mesure où je focalise l'analyse sur une partie bien précise de l'œuvre : la partie *Combray*, issue de *Du côté de chez Swann*, premier tome de la *Recherche*, qui en compte sept dans sa version définitive. Il est dès lors permis de se demander s'il est vraiment pertinent de centrer l'étude sur ce qui apparaît comme une partie d'œuvre, en l'occurrence le début. Assurément, l'étudier « en soi » et totalement séparée du reste n'aurait aucun sens : il est important de garder toujours à l'esprit que cette partie s'intègre d'une manière très cohérente dans une œuvre de plus grande envergure et participe, à ce niveau, de ses enjeux macrostructuraux.

L'œuvre de Proust ne devait originellement pas compter autant de livres, mais l'auteur n'a cessé de remettre l'ouvrage sur le métier, comme en témoigne la note de Pierre Clarac, au début de l'édition de la Pléiade :

Quand il reçoit ses épreuves, il songe moins à les corriger qu'à enrichir le texte déjà « composé », à y « réinfuser » ce qu'il appelle une « surnourriture ». L'expression de *roman fleuve* ne saurait convenir à son œuvre ; elle ne s'est pas développée dans une seule direction. En 1913, elle était entièrement ébauchée et ne devait comprendre alors que trois volumes. Mais la sève était trop riche, et l'arbre, jusqu'à la mort de Proust, n'a cessé de se ramifier. Les « ajoutages » couvraient les marges des épreuves, puis débordaient sur des pages blanches qui, collées aux placards et les unes aux autres, finissaient par former des bandes interminables, les

⁵⁹ *Ibid.* p.60.

« paperoles » de Françoise. L'imprimeur avait naturellement de plus en plus de peine à se reconnaître dans ces griffonnages et dans ces renvois inextricables ; les fautes passaient d'épreuves en épreuves, chaque fois grossies de fautes nouvelles, - jusqu'au jour où l'éditeur, effrayé par cet accroissement sans fin, donnait lui-même, d'autorité, le bon à tirer⁶⁰.

Ces ramifications internes à l'œuvre, opérées lors de la correction des épreuves par l'auteur, n'alliaient pas seulement dans le sens d'un simple accroissement, mais également dans celui d'un renforcement de la cohérence interne et, probablement, d'une dissimulation (consciente ou non) des enjeux macrostructuraux dans la masse de ce monstre à sept têtes.

Cependant, *Du côté de chez Swann* est un roman à part entière, divisé en trois parties nommées. Le livre est conçu comme tel par l'auteur, doté d'un titre propre et publié comme un tout, ce qui suggère que Proust lui a donné sa propre cohérence interne au niveau microstructural également. Contrairement aux derniers tomes, l'œuvre a été publiée du vivant de l'auteur, et il n'est pas exclu que les ajouts de Proust aient visé aussi, sinon à les clarifier, à conforter le rôle des parties dans la constitution du tout.

Il apparaît donc possible, en tenant compte des enjeux de ce tout que forme la *Recherche*, de focaliser l'étude sur une de ses parties, afin de l'étudier d'une manière spécifique et plus détaillée, et de mettre en évidence sa propre cohérence. Par exemple, les trois parties dont se compose le premier tome (*Combray*, *Un amour de Swann*, et *Nom de pays : le nom*), ne paraissent se relier que d'être considérées dans l'ensemble discontinu mais unifié que forme la *Recherche*.

Dans ce mémoire, tout en favorisant un dialogue avec le reste de l'œuvre, je focaliserai l'analyse sur la première partie, *Combray*, qui présente la spécificité d'en être le tout début. Mon postulat est que cette partie annonce la suite, en proposant déjà des éléments déterminants pour l'interprétation de ce qui fonde cette recherche qui s'avère être une véritable quête d'identité ou, plus exactement, une tentative de s'affirmer pleinement comme personne.

2.2.2. Les difficultés d'une approche axiolinguistique

Gagnepain, nous l'avons vu, préconise le recours à l'axiolinguistique et à la psychanalyse pour réaliser une analyse littéraire. C'est donc ainsi que devrait se concevoir un travail inscrit dans le paradigme de la théorie de la médiation, et adoptant ses méthodes et ses enjeux. Mais cette façon de procéder idéale, très convaincante en théorie, semble difficile à

⁶⁰ CLARAC, Pierre, « Notes sur le texte de cette édition », in PROUST, Marcel, *A la recherche du temps perdu*, t.1., Paris, Gallimard, 1954, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », pp. XXIV-XXV.

mettre en pratique d'une manière opératoire pour étudier cette œuvre dans le cadre d'un mémoire.

La première difficulté non négligeable, liée à l'acte même de l'analyse, réside dans les compétences que nécessite une étude axiolinguistique bien menée : cela présuppose des connaissances très approfondies en psychanalyse, une parfaite maîtrise de l'axiolinguistique même et de sa mise en pratique dans l'analyse littéraire, et une compréhension déjà très fine du modèle médiationniste dans sa globalité. Je n'ai pas la prétention de détenir une telle maîtrise, et une analyse d'une telle finesse me semble requérir en temps, place et ressources bien plus que ce dont je dispose dans le cadre d'un simple mémoire.

D'autres problèmes pourraient apparaître en lien cette fois avec l'objet étudié. Notamment le fait, mentionné plus haut, que j'ai focalisé l'objet d'étude sur une partie bien précise de la *Recherche* : en effet, même si l'on est en droit de supposer que chaque tome, chaque partie possède sa propre cohérence, l'intention d'auteur, au sens où la médiation la définit, qui n'implique pas nécessairement qu'il en soit conscient, semble tout de même plutôt à rechercher au niveau le plus global, ou pourrait à la rigueur servir à interroger le pourquoi des réécritures successives lors des épreuves, mais risque de ne pas apprendre quelque chose de spécifique à ce niveau local, même en dialogue avec le reste de l'œuvre.

Par ailleurs, l'étude de l'« intention profonde du dire », à supposer qu'elle existe bien et présente un intérêt, ne m'apparaît pas être la seule façon d'analyser une œuvre, surtout une œuvre d'une telle richesse que celle de Proust. Ce n'est pas non plus ce qui, dans la théorie de la médiation, me semble le plus intéressant pour la comprendre : ce serait passer à côté d'une série de concepts riches de sens, capables d'affiner le regard posé sur l'œuvre d'une manière à mon avis féconde. Bref, d'autres façons de travailler semblent envisageables, qui pourraient passer pour plus opératoires dans ce cas précis. C'est pourquoi je n'adopterai pas la méthode médiationniste d'analyse axiolinguistique dans ce mémoire, même si je pourrai y avoir recours occasionnellement.

2.2.3. Un regard thématique sur l'œuvre

Plutôt qu'une analyse axiolinguistique, une approche thématique de l'œuvre me semble en l'occurrence plus riche. En effet, certains concepts développés au sein de la théorie de la médiation sur le plan de la personne (plan III), très rigoureusement définis et intégrés dans un système global, semblent faire écho aux grands enjeux de la *Recherche*.

Ainsi, cette « recherche du temps perdu », cette tentative de retrouver le passé de la manière la plus vivante possible, en dépassant ce à quoi donne accès la « mémoire de

l'intelligence » par une sorte de « mémoire du corps » qui repose sur la rencontre fortuite d'une sensation familière, gagne à être analysée à partir du concept médiationniste d'« incorporation ». Et ce qui motive cette démarche peut être appréhendé à partir de concepts comme celui d'imprégnation (pour définir le rapport de l'enfant Marcel à son entourage) et celui de castration (pour analyser le rapport de Marcel à ses parents et à autrui). La compréhension qu'ils permettent du phénomène n'est peut être pas radicalement nouvelle, mais les dissociations opérées par le modèle permettent d'aller plus loin dans leur mise en relation, en affinant l'analyse, et de mettre en évidence que ce qui fonde et motive cette recherche, n'est au final pas le geste artistique de l'écrivain (qui consacre pleinement l'aboutissement de la recherche) mais avant tout une quête de soi, d'identité, de singularité.

Comme je l'ai mentionné précédemment, je pense que cette quête de soi trouve son fondement et sa légitimité dans la partie « Combray ». D'une part, ses causes et ses enjeux s'y annoncent déjà de manière programmatique, ainsi que la méthode censée la rendre possible ; d'autre part, la narration de l'enfance de Marcel à Combray en pose le point de départ, avec son décor et ses personnages, qui constitue un milieu social de référence à partir desquels se déploie toute la *Recherche*. A cet égard, le concept d'« imprégnation » (lié à celui d'incorporation) et celui d'« origination » permettent de décrypter la spécificité et le rôle de ce début, et de l'inscrire dans la démarche globale de narration du moi.

L'importance de l'environnement social, d'une manière générale, dans l'écriture de Proust, est d'ailleurs à souligner, toujours en lien, selon moi, avec cette même quête d'identité. La théorie de la médiation permet d'envisager comment on se situe, comme corps ou sujet, dans un milieu, et comment on peut y prendre une position autonome comme personne, devenir un véritable *acteur* social. Ce milieu se révèle chez Proust dans toute sa richesse et sa complexité interne ; comme enfant, Marcel y baigne et s'en imprègne sans le remettre en question dans la partie *Combray* (ce qu'il fera plus loin), cet environnement le marque et le constitue.

Globalement, la théorie de la médiation intéresse donc pour ses concepts ou, plus précisément, pour l'articulation systémique qu'elle en propose et pour les dissociations qu'elle effectue, surtout par la déconstruction des plans et l'analyse dialectique et bifaciale, qui permettent de bien appréhender ce qui fonde les questions en jeu. Le principe qui semble fonder l'œuvre de Proust sera, selon moi, à rechercher sur le plan de la personne : la problématique de l'être y apparaît comme un enjeu central et digne d'étude.

2.2.4. Considérations méthodologiques

Il s'agira donc dans ce mémoire d'effectuer une analyse littéraire qui, sans se fonder sur le paradigme de la médiation ni adopter spécialement ses méthodes d'analyse, s'inspirera par contre directement de son apport conceptuel et des dissociations qu'elle permet.

Dans cette perspective se pose la question de l'articulation de la théorie à l'œuvre. En effet, pour respecter l'œuvre et la considérer dans sa spécificité, sans la déformer, il faut se garder de chercher à lui appliquer simplement la théorie ou de vouloir y retrouver à tout prix des concepts médiationnistes. Au contraire, il paraît préférable de s'astreindre à partir de l'œuvre et à chercher à mettre en évidence ce qui lui est propre, en utilisant plutôt la théorie comme un moyen d'affiner le regard, et de découvrir quelque chose d'implicitement déjà contenu dans l'œuvre, mais qui restait inaccessible faute de notions opératoires pour le concevoir. Bref, au lieu d'appliquer une grille d'analyse théorique préconçue sur l'œuvre, il s'agira plutôt d'en réaliser une étude esthétique en partant du geste même de l'écrivain, et en cherchant à l'interpréter grâce à une méthodologie conçue presque sur mesure.

2.3. Les trois niveaux de la condition humaine

Avant d'entrer dans l'étude proprement dite de l'œuvre, je vais développer les concepts médiationnistes qui viendront la fonder, et qui relèvent du modèle de la personne (plan III). Il me semble en effet préférable de les aborder en un bloc, selon un schéma logique, plutôt que dispersés dans le courant de l'analyse, d'une part dans le but de bien mettre en évidence l'aspect systémique qui, par sa cohérence, est un des principaux atouts de la théorie, et d'autre part pour la clarté de l'exposé et la facilité de lecture.

L'étude de la *Recherche* ne devra pas se limiter à prendre en considération le niveau culturel de l'être, qui est celui de la personne et de l'histoire. Elle devra tenir compte aussi des concepts déjà abordés d'individu et surtout de corps ou sujet, qui constituent les prémisses naturelles de la personne. L'idée de Gagnepain est que chacune de ces capacités fait accéder à un « règne » supérieur : distinguant ainsi le minéral, le végétal (on peut y entendre le vivant), l'animal et l'humain.

Globalement, et en simplifiant à l'extrême, J.-M. Le Bot définit ainsi ce qu'il appelle les trois niveaux de la condition humaine :

Il y a plusieurs niveaux dans ce qui fait la condition humaine :

1. l'individu biologique (le corps biologique comme « support » avec son anatomie et sa physiologie),
2. le sujet socialisable et socialisé, qui intériorise ou « incorpore » ce qui lui vient de son entourage social,

3. la personne autonome, capable de construire sa propre histoire, d'en être à la fois l'auteur et l'acteur⁶¹.

Je joins en annexe un tableau comparatif de ces notions d'individu, de corps et de personne (cf. Tableau 3).

Je vais tâcher, dans l'exposé qui suit, de nuancer et compléter les définitions de ces concepts afin d'en tirer le meilleur parti pour l'analyse. Nous verrons également la spécificité de l'enfant, ce qui fait que sans avoir encore émergé à la personne, il ne saurait se limiter au « petit » de l'animal.

2.3.1. L'individu

Le premier niveau de la condition humaine, auquel permet d'accéder la fonction primaire, semble être celui de la vie même, d'une unité vivante et dénombrable. Le rapport au monde auquel il permet d'émerger ne peut s'envisager que comme « pré-gestaltique ». Gagnepain le définit ainsi :

[La somasie] est absente chez le végétal qui, si on ne le taille, buissonne, mais, en revanche, parce qu'il vit, comme nous s'individue, en ce sens non point qu'il reste insegmentable — car on peut, après tout, cueillir les fleurs comme couper un ver ou nous enlever l'appendice — mais qu'à la différence du minéral éminemment parcellarisable, on ne peut, sans changer de règne, en séparer les constituants : on parle d'un arbre, d'un renard ou d'un homme ; mais il n'est que de l'eau, du fer ou du phosphore. On retrouve ici la distinction faite antérieurement de la sensation et de la perception, de la motricité et de l'opération⁶².

J.-M. Le Bot propose de l'individu une définition strictement biologique qui fait écho à celle de Gagnepain. Pour désigner le processus d'individuation, il cite la définition de P. Karli :

Il y a individuation – et donc individu – dès lors qu'il y a constitution d'une « unité vivante bien distincte, nettement délimitée dans l'espace par rapport à son milieu de vie, et qu'une enveloppe cutanée isole de ce milieu »⁶³.

⁶¹ LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social ». Introduction à une sociologie de la personne*, Paris, L'Harmattan, 2002, coll. « Logiques sociales », p. 62. Sociologue de formation, qui se dédie depuis sa thèse à la théorie de la médiation, il livre ici un ouvrage pédagogique remarquable tant par sa clarté et sa précision que par son honnêteté intellectuelle (il cite rigoureusement ses sources et propose une bibliographie bien fournie pour qui voudrait approfondir le sujet). Il est à noter également qu'il semble se positionner en rupture avec la posture parfois ouvertement révolutionnaire de la théorie de la médiation, qui est notamment celle de Gagnepain, et l'inscrire au contraire dans la continuité des productions portant sur le même sujet, qu'il cite abondamment, ici au niveau sociologique. Cela se voit également par sa volonté de publier dans des revues de sociologie non-médiationniste (ayant essuyé un refus, il publie un article dans *Débats* intitulé *La théorie de la médiation a-t-elle sa place dans une revue de sociologie ?*). Cette évolution de la posture énonciative peut s'expliquer par la volonté de décloisonner l'anthropologie médiationniste, après avoir affirmé parfois rudement sa nouveauté, dans le but d'améliorer sa réception au sein de l'université.

⁶² GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 24.

⁶³ LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social », op. cit.*, p. 63, citant KARLI, Pierre, *Le cerveau et sa liberté*, Paris, Editions Odile Jacob, 1995, p. 21.

Pour Le Bot, l'individu possède déjà une identité, qui est biologique (génétique, mais aussi moléculaire, morphologique et physiologique), et chez les animaux « supérieurs » on y distingue des fonctions (digestive, respiratoire, génitale). La fonction génitale a ceci de particulier qu'elle reproduit la totalité des autres, dans le cadre de la spéciation, fonction qui, pour Gagnepain, relève plutôt du sujet (plus exactement du lien sériel des sujets) : c'est sans doute une façon pour Le Bot d'affirmer que cette sériation des sujets s'ancre sur des capacités permises en amont par le niveau individuel.

J.-L. Brackelaire, tout en précisant lui aussi que l'étude de l'individu et du corps, à ce niveau naturel, relève de la biologie, insiste pourtant sur la nécessité de ne pas le positiver : de même que le corps et la personne, il serait un principe, lié au processus d'individuation. En tant que tel, il se refuse à l'identifier à l'organisme, ce qui n'est pas explicitement le cas chez Le Bot. Pour les concilier, une clarification du vocabulaire s'impose. En respectant ma définition du « principe » et du « processus », je propose d'appeler « principe d'individualité » ce que Brackelaire entend couramment par le terme d'« individu », que je définirais comme capacité de l'organisme de constituer cette unité biologique qui s'actualise par l'individuation. Dès lors, cela n'empêche plus, selon moi, d'appeler « un individu » (justement en tant qu'il est dénombrable) l'organisme concret qui accède à cette individualité, c'est à dire le « contenu » de ce processus.

Encore faut-il s'entendre sur la nature de cet accès à l'individu. Selon Le Bot, il se fait à la naissance par l'établissement de la respiration qui fait du petit un système biologique indépendant. Il serait donc le simple franchissement d'une étape. Pour Brackelaire, comme tous les processus décrits par la médiation, l'individuation est fondamentalement problématique, et jamais ne s'acquiert totalement et définitivement. Cette conception me paraît plus juste et plus compatible avec la définition de Gagnepain, dans la mesure où *in utero*, un bébé est déjà vivant, n'est pas réductible au minéral. L'accès à la respiration ne serait alors que l'acquisition de plus d'individualité, mais comme tout ce qui la constitue, cette respiration peut se perdre, et l'utilisation fréquente en médecine de « respirateurs artificiels » montre bien qu'on peut perdre *de son* autonomie biologique sans pour autant perdre la vie, ni même ses capacités de corps et de personne. Ce n'est en somme que l'arrêt total de l'individualité (c'est-à-dire la mort de l'individu) qui entraînerait la suspension nécessaire de la gestaltisation et de la dialectique, de même que, sur le plan I, l'interruption totale hypothétique de l'esthésie, de la sensation, rendrait très probablement impossible la gnosie et le langage, en coupant totalement cet accès à la « chose », tout indirect qu'il soit déjà à ce niveau.

En ce qui concerne le mode d'être pré-gestaltique qui est celui de l'individu : Brackelaire le définit comme « participation au monde ». C'est celui de l'asomatique pour qui la gestaltisation somatique est défectueuse (cela correspond à certains types d'autismes) :

[N]ous sommes cette entité biologique individuée qui ne se différencie pas, pas corporellement en tout cas, d'un milieu dans lequel elle baigne, pour ainsi dire, et qui la soutient, vaille que vaille, tandis qu'elle s'y tient. A ce niveau, donc, individu et monde prennent consistance ensemble.

C'est dans ce cadre que l'objet de l'asomatique se fond et s'évanouit plutôt que d'y prendre place et s'y établir. Et même ces notions de « fusion » et d'« évanouissement », comme a fortiori celle de « cadre », par ce qu'elles emportent d'une référence spatiale et temporelle, manquent à rendre compte de l'immédiateté d'un rapport d'ordre *végétal*, l'individu ne se rapportant pas à son milieu comme à une extériorité mais s'assemblant à lui symbiotiquement, hors de toute mise en présence. L'objet de l'asomatique, tout comme son trajet et son projet, collent dès lors véritablement à ce qu'il est. Ils sont *instantanés*. Voilà à quoi renvoient la « fixité », le « maintien de l'identité », le « refus du changement » par lesquels on le décrit. [...] Il ne changera pas sa perception, son intention, sa conduite. De notre point de vue, ceux-ci se figent toujours à nouveau, mais ce « toujours à nouveau » ne concerne en rien l'asomatique, pour qui ils sont positivement figés, entendons hors du temps⁶⁴.

2.3.2. Le corps-sujet

Le concept de corps sera très important dans l'analyse de l'œuvre de Proust, dans la mesure où c'est lui qui permet la mémoire en fondant une permanence du sujet au-delà du temps qui s'écoule. Je propose d'appliquer d'emblée les mêmes clarifications terminologiques que pour l'individu. Ainsi, si l'« incorporation » (ou la « somasie ») désigne le processus de gestaltisation « qui confère à l'individu organique, en lui donnant naturellement des frontières, l'autonomie d'un sujet⁶⁵ », elle est fondée par un « principe de corporéité ». Ce sont à la fois ce principe et ce processus que Brackelaire entend par le mot « corps ». Le « sujet », comme résultat (toujours problématique) de cette gestaltisation, peut désigner l'être positif en tant qu'il incorpore (comme chez Gagnepain ou Le Bot), mais aussi le mode d'être auquel il accède par ce processus.

2.3.2.1. La frontière du dehors et du dedans

Le corps, préalable naturel de la personne et qui, comme tel, constitue le premier moment de la dialectique ethno-politique, est constitué « gestaltiquement », selon Brackelaire, par la frontière qu'il pose entre un intérieur (soi) et un extérieur (le monde).

Se voit ainsi désigné le problème vital par excellence, celui de la *frontière* mutuellement définitoire de ce que l'on *est* et de ce que l'on *n'est pas*, ou encore de ce que l'on *a* et de ce que l'on *n'a pas*, celui de l'occupation du monde, qui fait, pour parler comme Merleau-Ponty, que nous avons un monde, de la même façon que nous sommes à lui⁶⁶.

⁶⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, pp. 155-156.

⁶⁵ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 24.

⁶⁶ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, p. 148

Le corps est donc un mode naturel d'*exister*, comme mise en présence (ou « présentification ») d'un monde qui lui est continuellement à la fois sien et autre. Ce mode d'être correspond au concept de « dasein » (« être au monde ») que Gagnepain emprunte à Heidegger. Ce qu'il faut bien comprendre ici, c'est que le corps ne coïncide pas avec l'organisme ou un « soi » qui serait contenu dans le monde et séparé de lui ; il n'a d'existence que dans ce rapport même au monde, l'un et l'autre n'étant « que les deux faces, interne et externe, d'un seul et même processus d'incorporation⁶⁷ ». Dès lors, chercher à comprendre le soma hors de ce rapport n'a pas de sens pour Gagnepain, cité par Brackelaire :

« Poser le soma, c'est poser l'environnement », dit Gagnepain en une formule où résonne davantage le combat de la biologie d'un Weizsaecker ou de la phénoménologie d'un Merleau-Ponty par exemple, que les préoccupations du systémisme ou de l'éthologie. « Trop souvent, poursuit-il, on pose l'environnement comme préexistant au corps qui s'y insère. Définir un corps, ce n'est pas seulement définir les propriétés de l'organisme qu'il devient, c'est définir en même temps le monde qui s'offre à nous. C'est traiter de la réciprocity des facteurs définis par une même frontière. Corps et environnement ne font qu'un »⁶⁸.

Comme cette délimitation instaurée par la somasie établit en même temps une mise en relation, il en découle que, sauf acculturation humaine, le sujet « colle » à son environnement, n'a que cet environnement.

[L]a vache et l'herbe font le pré. Il est donc parfaitement vain de penser que l'animal et nous vivions dans le même univers et, mieux encore, que les différentes espèces aient temps et lieu communs. Notre cohabitation est en grande partie illusoire. À chacun le monde n'offre à connaître que ce qu'il en peut sentir, à faire que ce qu'il peut réussir. Narcisse est vraiment dans la source, notre visage, dans le miroir ; mais, en revanche, l'abeille, le papillon n'ont jamais recueilli le pollen des roses dont le parfum nous grise. De là vient qu'on ne peut agir sur l'un sans agir sur l'autre et qu'une pseudo-libération du corps a toujours plus ou moins quelque relent d'écologie⁶⁹ !

2.3.2.2. La situation : rendre l'étranger familier

Le concept d'incorporation permet de mieux comprendre ce qui structure l'opposition d'un familier rassurant et d'un étranger inquiétant, que nous rencontrerons dans *Du côté de chez Swann*. En effet, la somasie, cette rencontre avec le monde, fonctionne en faisant de l'étranger du familier, ce qui passe par une mise en situation, comme le montre Brackelaire :

Avoir un corps, somatiser, c'est pouvoir se familiariser avec un lieu, un moment, une compagnie, qui deviennent ainsi partie de soi, et pouvoir reconnaître du même coup dans leur étrangeté un nouvel endroit, un nouveau moment, une personne inconnue. Plus exactement, c'est *organiser le monde en situations*, l'établir et donc s'établir à chaque fois dans toutes ses coordonnées, d'espace, de temps et de milieu. Quoi qu'il en soit simultanément de notre conduite, de notre conscience et de notre comportement, c'est être toujours à nouveau en situation, c'est-à-dire à la fois quelque part, *ici*, à un moment donné, *maintenant*, et « dans » ou

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 147., citant GAGNEPAIN, Jean, *L'histoire* (séminaire inédit transcrit par J.-C. Quentel), 1980-1981, p. 12 (première citation), pp. 12-13 (seconde citation).

⁶⁹ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 25

« avec » un certain entourage, *ainsi*. [...] Le soma ne s'insère pas dans une situation, il est lui-même la mise en situation, il situe autant qu'il se situe.⁷⁰

Le corps étant posé par Brackelaire comme origine de la situation, il est ce qui va amener à l'existence un objet, un trajet ou un projet (ou leur acculturation en pensée, travail et droit), en les inscrivant entre soi et l'environnement, c'est-à-dire en les faisant entrer dans son environnement propre ; de là, il est aussi ce qui va permettre de les reconnaître, de les faire siens, de mettre leur contenu en adéquation avec la situation. Ce processus est également ce qui va permettre au sujet de s'orienter, de changer, ou encore d'entrer en relation avec d'autres sujets, autant de capacités qui font défaut à l'asomatique, qui atteste cliniquement ce modèle du corps.

Cela permet d'aborder la notion très importante de « devenir vital » : si les coordonnées de la situation que sont le temps, l'espace et le milieu peuvent être conçues comme un écoulement continu, au sens du *panta rhei* (« tout coule ») d'Héraclite, et de sa célèbre formule « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », c'est paradoxalement parce que le corps fonde la permanence du sujet :

A plusieurs reprises dans ses séminaires, Gagnepain nous met en garde contre une conception exclusivement ou prioritairement temporelle de notre existence, c'est-à-dire de notre devenir vital. Celui-ci ne renvoie pas en effet à quelque chose qui passe, qui s'écoule, mais à ce mode d'être permanent qu'est le corps, dont la permanence même est définitoire et permet précisément qu'il y ait pour nous de l'écoulement, de la succession, de la transformation. En vérité, permanence et changement vont de pair, pour autant qu'on s'abstienne de les définir à partir de catégories que l'on se donne d'avance, au titre de réalités objectives, comme le corps et le temps. Le temps, l'espace et le milieu ne préexistent pas au corps ; ils définissent la situation à laquelle celui-ci nous donne accès. Et ce corps, nous l'avons vu, n'a rien d'une chose mais désigne le *schéma*, au sens grec de « manière d'être » et de « forme », à la fois différenciateur et articulateur de ce que je suis et de ce que je ne suis pas, de mon intériorité et de mon extériorité. Là est la permanence, dans la frontière et le rapport qu'elle instaure, dans cette délimitation, dont on ne dira pas qu'elle persiste, que je la garde toute ma vie, mais plutôt qu'elle me permet précisément de vivre, c'est-à-dire de rester le même en me transformant, de me prendre en charge, de subvenir à mes besoins vitaux, « au sein » de ce qui ne peut être que mon environnement⁷¹.

Ce qui définit la situation comme telle, ce n'est ni la matérialité du corps, ni celle de l'environnement, et ce n'est pas non plus ce qu'elle peut contenir de conscience, conduite ou comportement, qui relève des autres plans. Selon Brackelaire, on ne peut la définir que par son principe : le corps qui la pose et qui s'y pose lui-même, qui permet d'être en prise sur l'environnement. Dès lors, la perception d'un objet, par exemple, ne s'ancre dans la situation que d'être structurée corporellement. Et en son principe, comme entourage coextensif avec le sujet qu'elle implique et qui s'y implique en même temps, la situation est constituée de temps, d'espace et de milieu, qui permettent qu'il y ait de l'événement pour lui, que quelque chose

⁷⁰ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, pp. 150-151

⁷¹ *Ibid.*, p. 160

viennent la transformer, cette chose et le sujet étant toujours à nouveau naturellement situés *hic, nunc et sic* comme dirait Gagnepain, c'est-à-dire ici, maintenant, et d'une certaine manière.

2.3.2.3. Les coordonnées de la situation

Je vais maintenant m'arrêter brièvement sur chacune des coordonnées de l'environnement, qui constituent le rapport naturel au temps, à l'espace et au milieu, dont nous étudierons plus loin l'acculturation dialectique.

Le temps naturel

Pour Brackelaire, le temps du sujet se vit sur le mode d'une « continuation », état permanent de passage qui constitue un des aspects de l'existence, et se présente comme une successivité dynamique de l'avant et de l'après, le « maintenant » du sujet étant le point de transition de l'un à l'autre :

Le *temps naturel*, pour commencer par là, ne peut donc être compris comme du pur présent, succession de maintenant, ni ramené à du futur, devenir vital orienté, qui se devance lui-même, ni même, au contraire, au seul passé, sur lequel notre existence simplement s'aligne. Encore une fois, ce serait entériner l'idée d'un temps réel, d'un monde objectif, ce serait concevoir les choses à partir d'un point de vue extérieur à la situation, comme l'indique bien le fait que les trois possibilités soient envisageables au même titre l'une que l'autre. Pour le sujet, être (« dans ») le temps, c'est vivre une continuité, ou mieux, pour en souligner le caractère dynamique, une *continuation*. C'est se constituer en un point qui s'écoule, disposer naturellement son expérience selon l'*avant* et l'*après*, c'est-à-dire s'inscrire dans une successivité qui fait qu'il est à la fois maintenant et successivement, ou encore que ce qu'il est maintenant – et du même coup ce qui se passe maintenant – prolonge ce qui précédait et anticipe ce qui vient. Voilà l'aspect temporel que (et qui) définit le corps⁷².

L'espace naturel

A l'instar du temps, l'espace naturel correspond à une continuation, un passage permanent d'un lieu à l'autre. Le commentaire qu'en donne Brackelaire est plus éclairant encore sur la nature de ce rapport aux coordonnées de la situation :

L'*espace* [...] est un autre [aspect de l'existence]. Et il s'agit également dans son cas d'orientation, de passage, de continuation. Par le corps, nous sommes quelque part, nous nous localisons, nous occupons cet endroit, nous passons dans cet autre, nous nous déplaçons. La permanence qui définit le corps, qui n'est en rien strictement ni même spécifiquement temporelle, le constitue en repère. Il est repère permanent. La continuité de l'espace, c'est donc la nôtre. En tant que sujet, nous disposons notre expérience selon l'*ici* et le *là* : nous sommes ici, et cet ici est la limite d'un là, le point de départ vers lui, ou plutôt le point de passage. Corporellement, les dimensions de l'espace se tiennent, comme se tiennent celles du temps. Il ne faudrait même pas parler de dimensions. Pas plus qu'il ne nous donne accès au présent, au futur et au passé, c'est-à-dire à l'histoire, le corps ne nous livre les secrets de l'ici et de l'ailleurs, tout aussi constitutifs de l'histoire. Pour le sujet, l'ici et le là, comme l'avant et l'après, ne se définissent pas mutuellement, mais sont *coextensifs*, le là devenant l'ici d'un autre là, et non l'inverse. Autrement dit, ce qui est spatialement définitoire de notre être de nature, c'est le lieu où nous nous trouvons, notre lieu d'insertion, en tant que ce lieu diffère de tel autre qu'il prolonge. En d'autres termes encore, notre spatialité naturelle ne suppose pas une

⁷² *Ibid.*, p. 162

sortie de la situation, un point de fuite, l'ego, à partir duquel un lieu n'est ce qu'il est que de porter implicitement son ailleurs⁷³.

Le milieu naturel

Brackelaire définit le milieu comme l'entourage du sujet : ce avec quoi nous sommes, et en particulier celui ou ceux en présence de qui nous sommes. Si le milieu peut être présenté dans une définition biologique classique comme ensemble des phénomènes et des êtres avec lesquels un sujet est en rapport, c'est bien l'*avec*, c'est-à-dire ce rapport même, qui est ici en permanence constitutif du milieu comme du sujet dans son devenir vital. Le sujet est ce milieu, il le vit pleinement, corporellement. Celui-ci le situe, il se repère par rapport à lui : « on ne se repère pas seulement par le *où* et le *quand*, mais aussi par le *comment*⁷⁴ », c'est-à-dire par un *ainsi*, une manière, une certaine relation dans laquelle on est pris qui sert de point de référence, car comme dans le cas du temps et de l'espace naturels, le milieu est glissement permanent d'un échange à un autre. Ici, le vocabulaire permet plus difficilement de faire la distinction entre l'équivalent d'un ici ou maintenant et celui d'un là ou avant/après, mais il en va de même : passage de ce rapport-ci à ce rapport-là qui lui est coextensif et devient à son tour ce rapport-ci.

Ainsi, les trois coordonnées de la situation naturelle se vivent pour le sujet sur le mode d'un changement permanent (ou continu), comme d'une permanence dans le changement, celle du corps qui maintient l'identité du sujet (comme *maintenant*, *ici* et *ainsi*) contre vents et marées. Malgré ce terme général de « changement », il n'est donc pas spécifique au temps, mais constitue tout autant un « déplacement » ou un « échange » (interaction).

Brackelaire distingue cet échange (où le corps est la référence, lié au changement de la situation sur la coordonnée du milieu) de l'échange qui est un rapport de sujets, interaction définitoire de l'espèce et prise comme référence, où « le changement est pris globalement comme le pendant de la permanence du corps et son lien à l'échange est celui du corps à l'autre corps, cette interaction étant elle-même sujette à changement, sur toutes les coordonnées s'entend⁷⁵ ».

⁷³ *Ibid.*, p. 166

⁷⁴ *Ibid.*, p. 168

⁷⁵ *Ibid.*, p. 170

2.3.2.4. La projection

Une autre notion importante qui découle de cette mise en présence réciproque du corps et de l'environnement est celle de « projection », également très utile pour l'analyse de l'œuvre de Proust. Selon Brackelaire, « [l]a projection renverrait plus précisément à cette façon dont nous occupons le monde hors de nous, qui s'éclaire à ces mots de Maldiney sur le vivant, pour qui « habiter un espace, c'est être présent à lui et y être présent à soi... hors de soi-même ! »⁷⁶.

La projection n'est pas considérée ici comme la projection d'hypothèses sur le monde qui constitue le principe de causalité, lié au réinvestissement du langage dans le concept, ni à sa transposition analogique sur le plan III, comme projection de l'autre par la personne, permettant l'établissement du contrat social : à ce niveau, la projection est dialectique et permet que ce détour humain par une abstraction soit réinvesti dans la situation (elle-même corporelle, mais dans l'après-coup de l'instance).

Mais ce n'est pas le seul mécanisme de projection à l'œuvre dans la théorie de la médiation. Selon Brackelaire, il y a une projection en lien avec la corporéité, qui se distingue de la « participation » fusionnelle et symbiotique à un milieu informe, caractéristique de l'individu, et qui la reprend :

Il n'y aurait de projection que dans l'après-coup de l'accès à la corporéité. Allons même plus loin et voyons dans la projection précisément la reprise corporelle de cette participation, ou plus exactement la retrouvaille toujours renouvelée par ce qui est un corps, c'est-à-dire un dedans, de ce milieu où l'on baigne, qui n'en est alors plus un mais devient un dehors. C'est poser une *analogie* entre le rapport du sujet et de l'individu d'un côté et celui de la personne et du sujet de l'autre, cette projection étant alors l'analogue naturel de celle qui constitue le réinvestissement de la personne [...]. Comme la personne retrouve le sujet à travers un ego qui d'abord l'en détache, le sujet reprend à partir de son principe propre – l'incorporation – le mode d'être participatif dont il émerge. A cette différence près, et elle est de taille, que la reprise par le corps de l'univers du contact n'est bien sûr pas dialectique. Et l'on comprend qu'à ce niveau, incorporation et projection se tiennent, comme le soi et le non-soi ; elles renvoient aux deux « faces » coextensives de l'existence⁷⁷.

En l'occurrence, parler d'analogie de rapport me semble abusif, à cause de cette différence même de nature entre une reprise « gestaltique » et une reprise dialectique : ce principe, issu de l'hypothèse d'une unité rationnelle derrière la déconstruction, devrait être réservé exclusivement à la comparaison entre les plans. Il n'empêche que reprise il y a, et que celle du réinvestissement passe également par une forme d'incorporation et une projection, mais acculturée dans ce retour au corps dont nous détaillerons plus loin les enjeux, d'où le nom donné par Gagnepain de « rationalité incorporée » :

⁷⁶ *Ibid.*, p. 174, citant MALDINEY, Henri, « Esthétique et Contact » in *Le Contact*, Bruxelles, De Boeck, 1990, p. 197.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 178

Mais il ne s'agit plus ici ni d'incorporation ni de projection au sens naturel, car l'appropriation nous arrache et du corps et de l'environnement et nous les fait retrouver à partir de sa position de pure altérité, le sujet que nous sommes corporellement devenant, au même titre que les autres, le pôle d'un rapport à l'autre qui est un rapport culturel à soi, à ce que l'on est naturellement, et qui pose d'emblée tous les paramètres⁷⁸.

2.3.2.5. L'incorporation comme cumul : mémoire, habitude et contention

Les notions précédemment abordées permettent de mieux définir l'incorporation :

L'incorporation nous apparaît maintenant d'un point de vue nouveau : elle n'est pas seulement ce qui permet la mise en place d'un sujet et d'un monde extérieur mais est elle-même permise par son *insertion* dans un monde qui lui fait place. Elle se présente alors comme un processus naturel de *constitution* de soi au sein d'un environnement humain⁷⁹.

Au-delà d'une simple gestaltisation, donc, et à travers ce processus même en tant qu'il permet la permanence du sujet dans le changement, l'incorporation est tout à la fois insertion et constitution de soi. Brackelaire précise que « [l]e corps [...] ne trouve pas ses repères en lui-même ; il établit une permanence dans le cadre changeant de ses relations naturelles à l'autre⁸⁰ », dans l'interaction même que permet l'espèce. Le sujet ne fait pas qu'incorporer sa perception (par exemple), pour la faire exister, la rendre présente et familière : il doit aussi incorporer celle de l'autre. Concrètement, cela implique un processus d'intériorisation (mise au dedans) de ce qui se donne à vivre au dehors, un constant réaménagement de ce qu'il est à partir des événements, de ce qui se passe pour lui, afin de pouvoir continuer et progresser. C'est donc l'incorporation qui permet de devenir, sachant que « le devenir est cette existence même d'un corps engagé par son espèce dans une vie qui le lie à d'autres⁸¹ ».

En ce sens, l'incorporation est l'apprentissage, non comme une capitalisation de connaissances qui supposerait une appropriation par la personne, mais plutôt comme acquisition, cumul, progrès : l'incorporation est pour le sujet l'accumulation de ce qui constitue son environnement propre. Ce cumul ne se définit pas par son contenu (objet, trajet ou projet) mais « par l'inscription de ce contenu dans l'espace, le temps et le milieu, inscription qui le rend évocable, comparable, qui le situe. Et qui le situe dans notre coextensivité naturelle avec l'autre⁸² ». Car cet autre, comme le précise Brackelaire, s'il peut être pris lui-même comme objet, trajet ou projet, est en même temps lié au principe corporel, comme dehors du dedans dont il est la frontière.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 188

⁸⁰ *Ibid.*, p. 189

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*, p. 190

Ce cumul est, pour Gagnepain, ce qui fonde la mémoire, qui est déconstruite en « mémoire », « habitude » et « contention » selon les plans que l'incorporation prend comme contenu :

S'il est vrai, en effet, que tout s'incorpore, il convient de s'interroger, non sur le caractère naturel ou, virtuellement, culturel de l'incorporé, mais sur le mécanisme en soi de l'incorporation ; et c'est, à mon avis, s'acharner sur un fantôme que de mettre en coupes la Mémoire, comme le font les cognitivistes, en en multipliant ingénieusement les paramètres; car le plus clair de l'histoire, c'est que la Mémoire, scientifiquement du moins, n'existe pas. Elle résulte de la simple et antique illusion des psychologues de la conscience qui, confondant la reconnaissance avec la connaissance, le savoir, si l'on veut, avec les moyens de l'acquérir, auraient dû depuis longtemps conclure du *behaviorisme* des anglo-saxons qu'il n'en allait pas autrement de l'habitude grâce à laquelle, inconsciemment, se fixe notre activité, non plus — pour emprunter à nos classiques un terme repris par Janet — que de la contention par où, de son côté, la tendance aussi s'affermi⁸³.

Ainsi, la mémoire est constituée par l'incorporation de la représentation (plan I), c'est-à-dire de la gnosie (élaboration naturelle de l'information), mais aussi du langage. Elle se présente donc comme telle comme un cumul pouvant prendre comme contenu aussi bien l'objet, le symbole, et même le signe et le concept. L'habitude est analogiquement l'incorporation de l'activité (plan II), donc de la praxie (conduite du geste), et de l'outil. Quant à la contention, elle constitue l'incorporation du comportement, comme boulie ou légitimation du désir. Brackelaire, citant Gagnepain, en propose la définition suivante :

Il faut la prendre « au sens de Janet, c'est-à-dire [comme] une sorte de ténacité dans l'effort, de continuité comportementale ». Plus précisément, nous dirons qu'elle conserve, qu'elle maintient tout ce qui est du registre de la tension pulsionnelle, de notre rapport volontaire au monde, « donnant corps » non seulement à notre libido, entendons à nos projets et à leur sériation naturelle, qui en sacrifie toujours un à l'obtention d'un autre, mais aussi à une liberté qui résulte de notre capacité humaine, éthique, de frustrer implicitement notre désir, d'inscrire l'interdit en son cœur, pour nous autoriser alors à le satisfaire d'une façon autre que naturelle : légitime⁸⁴.

2.3.2.6. La grégarité

Il reste à aborder brièvement ce qui permet aux sujets d'interagir, ce qui est au principe de la « socialité » animale, que J.-L. Lamotte définit par le concept de grégarité, équivalent naturel de la société, la grégarité étant la possibilité pour les sujets de s'additionner afin de faire du groupe⁸⁵. Gagnepain désigne plutôt ces concepts par l'opposition qui existe en allemand entre *Gemeinschaft* (équivalent de la grégarité) et *Gesellschaft* (équivalent de la société) :

Entre la *Gemeinschaft* qui biologiquement nous solidarise et la *Gesellschaft* qui nous associe par contrat, il y a place dialectiquement pour cet intermédiaire qui nous institue partenaires et

⁸³ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, t. 3, *Guérir l'homme. Former l'homme. Sauver l'homme*, Paris, Livre & communication, (1982) 1990, p. 25.

⁸⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, p. 192, citant GAGNEPAIN, Jean, *Le premier homme*, (séminaire inédit transcrit par P. Juban), 1984-1985, p. 7.

⁸⁵ LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation*, *op. cit.*, pp. 10, 44, 160.

nous fait culturellement substituer à un univers naturel d'états un univers d'usages, disons le mot, de conventions⁸⁶.

J.-M. Le Bot définit cette forme de socialité propre au sujet par le concept de « socialisation »⁸⁷. Ce terme est ambigu, étant donné que le « social » sert plutôt dans la théorie de la médiation à désigner l'environnement humain résultant du réinvestissement de l'analyse ethnique. Il faut bien préciser qu'il s'agit d'une forme de socialisation naturelle, de grégairisation. Pour lui, elle correspond à l'intégration du sujet dans une « société » (dans un groupement animal, de type troupeau ou une société humaine, mais en tant que sujet) et à travers cet apprentissage implicite ou explicite qu'il effectue dans le cadre de l'éducation (sans encore se l'approprier et la relativiser, ce qui relèverait de la personne) d'une « culture » animale (c'est-à-dire des perceptions, conduites et comportements appris qui sont transmis), voire dans le cas d'une société humaine, de sa langue, de son style et de son code.

Cette capacité de s'additionner, cette intégration qui fonctionne par l'insertion et la constitution de soi vus au point précédent, et grâce aussi à la possibilité que le corps offre d'être en prise sur son milieu, trouve son explication dans la spéciation, ce lien sériel du spécimen et du type qui permet au sujet, par la reproduction, d'assurer le devenir de l'espèce. Car le corps est avant tout corps de l'espèce, et c'est dans cette espèce qu'il trouve, pour Brackelaire, sa raison d'être. Certes, en tant que corps, il doit pourvoir à ses besoins, s'assurer de rester en vie, mais, selon Brackelaire, « cette fonction de maintenance, constitutive du sujet, est subordonnée à la fonction de reproduction, définitoire [de l']espèce⁸⁸ ». C'est donc cette contribution à l'espèce qui va le placer dans une relation avec d'autres sujets, dans laquelle il s'insère sous l'aspect de la sexualité ou de la génitalité selon qu'il y apparaît comme spécimen ou type.

La sexualité désigne pour Gagnepain la relation complémentaire entre les sexes, c'est-à-dire leur différence, leur accouplement (et Le Bot insiste d'ailleurs sur le rôle socialisant de l'accouplement⁸⁹), mais aussi ce que l'articulation des sexes implique comme rapports entre les membres d'une espèce. La génitalité désigne la mise au monde de petits ou parturition, mais également la prise en charge des petits par les adultes (allaitement, protection, etc.).

Selon Brackelaire, ce sont cette sexualité et cette génitalité qui sont au principe des relations existant entre les sujets :

Ces deux modèles de relation, dans leur articulation même, définitoire de l'espèce, sont en quelque sorte premiers par rapport au sujet. Voilà ce qu'il importe de saisir : que celui-ci

⁸⁶ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 19.

⁸⁷ LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social »*, *op. cit.*, pp. 65-66.

⁸⁸ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, p. 197.

⁸⁹ LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social »*, *op. cit.*, p. 64.

trouve sa condition dans son lien au complémentaire et dans sa liaison à l'autre génération. Ces liens existent déjà, d'avance. [...] Si on prend alors les choses du côté du sujet, en se gardant bien de voir en lui la personne, on peut dire qu'il s'inscrit dans le processus de la spécification. Ce qui le définit, c'est de pouvoir se rapporter, sous des formes précisément spécifiques, à d'autres sujets, d'une part en tant qu'ils lui sont ou non sexuellement complémentaires et d'autre part en tant qu'ils appartiennent ou non à l'autre génération, c'est-à-dire, des deux côtés, en tant qu'il fait unité avec eux. Sous ces deux modes, l'*interaction* n'est pas quelconque : elle est le fait de ces entités corporelles d'ordre animal, qui profitent de leur savoir, de leur activité, de leur vouloir, qui les cumulent et acquièrent ainsi de l'expérience avec l'âge, bref, qui apprennent et s'adaptent. [...] C'est ce qui garantit l'établissement de liens entre congénères comme entre adultes et petits. Bien entendu, les interactions qui font la vie d'un sujet ne se ramènent pas à ceux-ci, mais elles y trouvent leur cadre⁹⁰.

2.3.3. La personne

La dialectique ethnico-politique de la personne est, sur le plan III, ce qui permet de fonder à la fois l'histoire et la société, acculturation respectivement du devenir vital et de la grégarité animale, deux concepts qui seront centraux dans l'analyse de *La Recherche*. Ces concepts méritent une présentation détaillée qui sera l'occasion d'approfondir, en filigrane, la notion, également très importante, de personne (nom générique très polysémique, puisqu'il désigne à la fois le principe rationnel qui fonde cette histoire et cette société, le processus qui sans cesse l'actualise, ou celui qui a accédé à la capacité dite « de personne » et à son mode d'exister, ou qu'on reconnaît socialement comme une personne).

2.3.3.1. L'histoire

Comme le fait remarquer Brackelaire, ce concept d'histoire ne correspond pas au domaine professionnel de l'historien, ni à ce qui en relève (une narration ou analyse des faits, par exemple) : en fait, du point de vue de la théorie de la médiation, toute personne, par définition, est historienne, dans la mesure où l'histoire ne peut être posée comme objet en dehors de ce qu'est cette personne. Il définit très clairement ce concept d'histoire :

Elle désigne ce mode proprement humain et toujours contemporain d'exister, qui ne nous fait pas échapper à la vie, à laquelle nous ne cessons jamais de participer en tant que membres de l'espèce humaine, mais qui nous détache sans cesse de cette existence naturelle, par la capacité que nous avons d'*analyser* notre condition, de nous situer, de nous donner l'origine, pour nous y replonger et nous la faire retrouver autrement, comme une existence véritablement sociale, parce que *médiatisée* par la personne, sans préjuger, précisons-le en passant, des contours de cette personne, aussi variables que la société ou mieux que la situation sociale, au sens le plus large du terme⁹¹.

Ainsi, grâce à ce détour par une abstraction, en l'occurrence une absence qui lui permet, par une « origination » de lui-même, de récapituler dans sa successivité même son devenir vital, sur les trois coordonnées de temps, espace et milieu, l'homme est capable de le

⁹⁰ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, pp. 197-198.

⁹¹ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, p. 142.

transformer en histoire. L'histoire n'est donc pas réductible à la seule chronologie : selon Brackelaire, par cette origination, l'homme se met hors du temps, de l'espace et du milieu, il s'en absente pour se poser en point de repère absolu, et l'histoire se nourrit de cette éternité, ubiquité, homogénéité sociale que nous lui insufflons, qui la fonde et qu'elle nie en même temps.

Cette analyse instantielle est implicite et constitue la négation dialectique de l'existence : l'homme s'essentialise pour parvenir à une existence abstraite, faite de pure négativité, en analysant ce qu'il est sur les trois coordonnées. La performance, poursuivant le mouvement dialectique, nie cette absence « en la réinvestissant dans la situation, dans la présence de l'existence, pour la recréer toujours à nouveau, du dedans, pour en faire, dira Gagnepain, une *insistence*⁹² », ce terme étant selon Gagnepain emprunté à Lacan⁹³.

L'analyse ethnique que la personne fait de la situation mérite qu'on s'y arrête, puisque c'est elle qui permet à l'homme d'accéder à un temps, un espace et un milieu culturel.

Le temps culturel

Le temps naturel du sujet s'écoule en l'entraînant dans un « maintenant » qui, en tant que tel, demeure permanent dans son changement même, dans son passage continu d'un « avant » à un « après » ; son acculturation par la personne consiste à se mettre hors du temps, à poser une éternité, d'où elle viendra ressaisir son devenir vital afin de l'assumer toujours de nouveau depuis une position propre et abstraite (l'ego, principe d'altérité que je définirai plus en profondeur au prochain point), qui va transformer ce maintenant en point de repère absolu (et non plus coextensif à l'avant et à l'après), c'est-à-dire en « toujours » « auquel l'avenir nous ramène et dont provient le passé⁹⁴ », ce qui permet de « donner à notre vie sans cesse la cohésion personnelle d'une histoire⁹⁵ ». Il faut bien comprendre que l'origine de ce temps culturel n'est pas le temps naturel, mais la capacité qu'a l'humain de s'en échapper, de s'« originer » « en accédant dans la contingence même du devenir à une espèce d'essence, d'éternité, qui n'est nullement la vie éternelle de l'ange, mais fait de ce devenir, nous l'avons vu, un *destin*⁹⁶ ».

C'est la personne qui, selon Brackelaire, permet cette origination temporelle, qui constitue très exactement une appropriation de ce temps par l'homme, où l'événement naturel devient fait historique et où le moment s'érige en date :

⁹² *ibid.*, p. 143.

⁹³ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, *op.cit.*, p. 135.

⁹⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, pp. 163-164.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 164.

⁹⁶ *Ibid.*

Par la personne, nous nous approprions en effet notre existence de sujet, nous nous donnons un cadre, un modèle sous-jacent qui en l'arrachant à l'aléa nous permet toujours à nouveau de la recréer, de l'ordonner, de faire de « purs » événements, dans lesquels nous sommes ou serions pris, des *faits historiques*, où nous jouons ce que nous sommes et serons. Culturellement, nous créons donc nos propres repères temporels, substituant à la successivité naturelle le temps mesuré par lequel nous nous définissons, qui procède de la confrontation structurale de nos divers moments. Sans cesse, nous *datons* dans le mouvement même où nous nous datons, et nous faisons ainsi d'un éphémère maintenant un toujours, d'un moment, irréversible, une date, un « moment choisi, qui devient le début d'une ère [...] parce qu'il est à l'origine des abscisses et des ordonnées à partir desquelles on compte le temps », et dont nous inscrirons par exemple techniquement le retour dans un calendrier⁹⁷.

L'espace culturel

Comme le temps, l'espace suppose, pour s'acculturer, un point de fuite (l'ego), depuis lequel il se récapitule : à partir de là, c'est l'« ici » et l'« ailleurs » (et non plus le « là » coextensif) qui spatialement nous définissent, et chaque lieu n'est ce qu'il est que de porter implicitement en lui-même un ailleurs dont il se distingue et qui le définit négativement.

Brackelaire insiste sur la nécessité de différencier l'« ici » et l'« ailleurs » de l'instance de ceux de la performance (il faudrait même idéalement dédoubler le vocabulaire, d'où son usage de guillemets pour désigner ceux de l'instance), ce qui vaut également pour les deux autres coordonnées :

Culturellement, l'ici et l'ailleurs deviennent définitoires de ce que nous sommes, quelles que soient les figures historiques qu'ils prennent. Performantiellement, il s'agit certes toujours de se localiser, d'être quelque part, en un lieu, ici, de l'occuper, d'y passer ou de passer dans un autre, ailleurs, bref de spatialiser les événements de notre existence, cette spatialisation contribuant à en faire précisément des événements. Mais cette performance n'est pas simplement naturelle ; elle est négation d'une instance qui la permet, qui la structure implicitement, et où l'« ici » et l'« ailleurs », libres de toute positivité, dégagés de leur spatialité elle-même, renvoient aux entités par lesquelles nous nous délimitons et sont donc définis par pure négativité, devenant l'autre l'un de l'autre⁹⁸.

C'est donc une absence préalable du lieu où elle est qui permet à la personne de s'y retrouver toujours à nouveau plutôt que d'y passer simplement, qui lui donne la possibilité d'en faire une part de sa singularité, de l'occuper socialement en l'habitant véritablement, en tant qu'acteur ou auteur autonome de son histoire et, précise Brackelaire, « selon le rôle, toujours à la fois identitaire et professionnel que nous adoptons⁹⁹ » (il fait allusion ici à la bifacialité que j'aborderai au prochain point) dans la situation que nous retrouvons performantiellement, implicitement mise en perspective par l'instance.

Le niveau instantiel décolle la performance de la positivité naturelle, que celle-ci tend à retrouver. C'est leur dialectique qui fait qu'« en sortant d'un lieu, nous entrons dans un autre, la frontière ainsi « franchie » étant constitutive des deux lieux parce qu'elle procède, en

⁹⁷ *Ibid.*, p. 165, citant GAGNEPAIN, Jean, *L'histoire* (séminaire inédit transcrit par J.-C. Quentel), 1980-1981, p. 18.

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 166-167.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 167.

la niant, de leur définition formelle réciproque¹⁰⁰ ». La fermeture des deux lieux est selon Brackelaire relative et révoquant, car fondée par un principe d'arbitrarité. Le lieu, à ce niveau, se fait site, analogue à la date : il existe toujours pour nous, même lorsque nous n'y sommes pas.

Le milieu culturel

Il en va de même pour le milieu que pour les deux autres coordonnées. D'après Brackelaire¹⁰¹, la personne permet de rompre la coïncidence du sujet avec son milieu naturel, de l'originer, de s'instituer soi-même en frontière du milieu de l'autre, afin de faire de son milieu un milieu social, propre et définitoire de soi-même, qui ne se réduit pas à un milieu de passage. L'instance permet de s'approprier le milieu, de se singulariser en créant de la classification en « états », c'est-à-dire de faire du milieu naturel un étalon social (ou une classe sociale), bref une « référence absolue, totale, à laquelle se mesure toute manière d'être et qui les porte en elle¹⁰² ».

2.3.3.2. La société

Comme nous l'avons vu, l'histoire se fonde instantiellement sur une singularisation qui repose sur une appropriation de la situation par la personne. C'est cette même institution dans la singularité, dans la mesure où elle met à distance d'une existence dans laquelle le sujet est lié à d'autres sujets par la spéciation, qui est également à l'origine de la société, cette institution ethnique étant politiquement réinvestie dans de la convention, dans un mouvement tendant cette fois à l'universel (mais toujours problématique, toujours contredit par le singulier). On voit donc qu'à la contingence de la condition du sujet se substitue performantiellement (donc par instance interposée) une nécessité d'un autre type, proprement humaine, que Gagnepain désigne sous le nom de « légalité ». Cette légalité introduite contractuellement se fonde instantiellement sur un principe d'« arbitrarité » et est analogue, sur les autres plans, à la causalité (déterminisme introduit conceptuellement) ainsi qu'à la sécurité et à la légitimité, qui ensemble constituent les quatre modalités d'une même nécessité humaine, dite sur ce plan « statistique » :

Contractuellement, nous participons à des habitudes ou des décisions que la singularité de la personne nous oblige légalement à fonder. C'est par la dialectique qui fonde la personne, dialectique du singulier et de l'universel, que l'homme analyse son appartenance à l'espèce. En tant que personne, l'homme ne cesse de courir après la singularité, tout en créant ainsi le problème dialectique de la communication, qui consiste à sauter les fossés qu'il a lui-même

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 169.

¹⁰² *Ibid.*

creusés. Du même coup, c'est parce qu'il tend au singulier qu'il tend à l'universel. Ainsi, à l'opposition naturelle de l'individuel et du collectif, la théorie de la médiation substitue la contradiction dialectique du singulier et de l'universel, qui condamne nos communautés à l'arbitrarité totale. L'espèce n'est pas arbitraire, mais nécessité biologique. Les communautés humaines, par contre, parce qu'elles sont le fruit de notre analyse, ne cessent précisément de témoigner à la fois de nos singularités et de nos efforts désespérés pour être universels¹⁰³.

Ainsi, ce qui est instantiellement à l'origine du lien social, selon Brackelaire¹⁰⁴, Le Bot¹⁰⁵, et Lamotte¹⁰⁶, c'est le conflit qu'introduit la personne. Celui-ci résulte de la capacité qu'a l'homme de se singulariser par une analyse structurale de sa condition, et dès lors de relativiser, au nom de son caractère arbitraire et conventionnel, la loi (c'est-à-dire, dans un sens très abstrait, cette nécessité humaine et non physique, sur le plan III) de la société dans laquelle il se situe et qu'il incorpore, c'est-à-dire qu'il apprend en tant que sujet. C'est ce qui fonde l'autonomie d'une personne qui possède désormais une « vie privée », d'où la frontière qu'elle pose entre l'« intime » et le « public » et que permettent notamment de concrétiser techniquement, entre autres fonctions, le vêtement et l'habitat.

Mais l'être humain ne saurait se complaire, en s'arrêtant à l'instance, dans une autonomie qui est encore à ce niveau purement différentielle (pure essence, pure altérité sans contenu). Il s'agit pour lui, en permanence, de retrouver l'espèce, l'anthropien (quoique d'une toute autre manière, désormais sociale), c'est-à-dire de réinvestir cette analyse dans la conjoncture, de combler ce vide créé entre soi et l'autre au moyen de la communication, de la concession, de la convention (du latin *conuenio*, « je conviens », « je me mets d'accord »). D'après Lamotte¹⁰⁷, le conflit se réinvestit en *philia*, c'est-à-dire en amour, fondement du social à ce niveau performantiel, en dehors de tout désir (*eros*) qu'il peut susciter, qui relève du plan IV.

Pour approfondir cette présentation du social, je vais revenir brièvement sur les concepts de bifacialité, de paramètres et de visées performantielles.

Les deux faces de l'institution

La bifacialité, sur le plan de la personne, trouve son origine dans l'acculturation de la sexualité et de la génitalité constitutives du sujet, qui permettent la spéciation, lien sériel du spécimen et du type. Ce qui engendre l'abstraction instantielle, c'est une clôture sur lui-même de ce lien sériel, qui normalement se présente comme une « relation indéfinie et quasi

¹⁰³ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., p. 281.

¹⁰⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, op. cit., p. 144.

¹⁰⁵ LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social »*, op. cit. Il s'agit de la problématique centrale du livre.

¹⁰⁶ LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation*, op. cit., pp. 40-48 (chapitre 4).

¹⁰⁷ *Ibid.*, pp. 35, 40

eschatologique de sujets¹⁰⁸ » : la sexualité et la génitalité, à l'écart de la contingence de la vie et de l'espèce, s'analysent réciproquement en « instituant » et « institué », analogues sur le plan de la personne aux « signifiant » et « signifié » vus au premier chapitre. C'est cette analyse réciproque qui, pour Gagnepain, est le fondement de l'« institution », c'est-à-dire de ce qui, instantiellement parlant, nous fait être. Ces deux faces de la personne définissent respectivement une ontologie et une déontologie ethnique qui, réaménagées dans la performance en fonction de la situation qui leur confère un contenu, donnent lieu politiquement à une ontique et une déontique.

Selon lui¹⁰⁹, l'abstraction qui est au principe de l'instituant est l'interdit de l'inceste, à considérer ici exclusivement en tant que définition et délimitation, et sans tenir compte de ce que cette notion comporte de prohibition, qui relève du plan IV (il en va de même pour la sexualité, considérée en dehors des besoins qu'elle crée). L'inceste repose sur une distinction entre la sexualité naturelle (distinguant les mâles des femelles) et une « sexualité sociale » (toujours elle aussi au moins double) qui, à partir de cette délimitation abstraite dans l'instance, définit performantiellement avec qui l'homme peut socialement s'apparier. Plus précisément, ce que l'inceste met en place, au niveau de l'instance, c'est une frontière abstraite, non plus entre un « soi » et un « non-soi », mais entre un « moi » et un « autre », interchangeables, car définis formellement et négativement, sans contenu encore à ce niveau, pure altérité qui correspond à ce que Gagnepain désigne par l'« ego », principe d'altérité : c'est en ce sens qu'il dit que « l'*alter ego* n'est rien de plus qu'une tautologie¹¹⁰ ».

L'inceste définit le « mariage » (comme principe, sans prendre en compte les formes diverses qu'il peut revêtir dans la conjoncture) ; et il est certain que le couple doit en même temps retrouver l'espèce, à laquelle il ne cesse d'appartenir, s'il espère être fécond naturellement parlant¹¹¹. Ce couple marié constitue l'archétype même de toute alliance, c'est-à-dire de toute liaison sociale, où la *philia* se fait amitié¹¹², et même, au-delà de ça, de tout rapport à l'autre (du latin *alter*) : ce que Gagnepain appelle « parité » (rapport de pairs). La personne est ainsi constituée sur l'instituant par les différentes frontières qu'elle pose et qui fondent son identité sociale comme réseau d'appartenances multiples qui sans cesse se

¹⁰⁸ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 28.

¹⁰⁹ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, *op.cit.*, pp. 130-131.

¹¹⁰ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 88.

¹¹¹ En ce sens, l'homosexualité est analysée, dans la théorie de la médiation (et tout jugement moral mis à part, qui relèverait du plan IV), comme un défaut de réinvestissement au niveau de la face de l'instituant et plus précisément de la combinaison des sexes (c'est-à-dire de l'axe génératif). C'est en quelque sorte un cas d'« hypersocialité » où « [l']alliance culturelle l'y emporte à ce point sur la sexualité naturelle qu'elle fait fi de l'anatomie » (LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social »*, *op. cit.*, p. 108).

¹¹² LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation*, *op. cit.*, p. 35.

renégocient. C'est dans ce cadre que prend sens le concept de « révolution », tel que Lamotte le définit, comme processus dialectique (et non chronologique) marqué par la tension permanente d'une « sédition » et d'une « constitution », conduisant au réaménagement constant des frontières d'un système donné, d'une société, où l'on est toujours politiquement asservi à un compromis que l'on conteste toujours à nouveau ethniquement.

En ce qui concerne l'abstraction au principe de l'institué, négation de la génitalité naturelle, il s'agit de ce que Gagnepain¹¹³ appelle « castration » ou « meurtre du fils » (symétrique en quelque sorte du « meurtre du père ») : c'est le renoncement au petit qui doit s'opérer peu à peu en le reconnaissant socialement comme personne. Le Bot illustre plutôt cela par l'interdit du meurtre¹¹⁴ : l'avortement (voire la mise à mort du nouveau-né) devient « infanticide », au sens de « crime » à partir du moment (défini arbitrairement dans chaque société et codifié) où le « petit » est reconnu comme « enfant » et, plus généralement, tout meurtre suppose qu'on ne reconnaisse pas l'autre comme son semblable, comme une personne. Ainsi, par opposition à la génitalité, la paternité implique une reconnaissance sociale qui fait que l'éducation n'est pas l'élevage, mais qu'elle constitue (comme nous le verrons au point 2.3.4.2.) un apprentissage en vue d'accéder à la personne.

Dès lors, là où la personne, au niveau de l'instituant, se fonde instantiellement, comme on l'a vu, sur une absence du sujet, au niveau de l'institué, c'est la notion de « dette » qui constitue cette abstraction, dette éternelle du fils à l'égard du père, qui tente en vain de s'en acquitter envers son propre fils, et qui constamment, se donne à lui-même des créanciers. C'est ce qui fonde le devoir à l'égard d'autrui, et fait de la *philia*, sur cette face, de la responsabilité sociale¹¹⁵. En effet, sur l'institué le rapport à l'autre fait place à ce que Gagnepain appelle le rapport à « autrui » (issu du datif de *alter*, signifiant « pour l'autre »). Et à ce titre, la parentalité est l'archétype de la division du service rendu et du métier, ce qui n'implique pas nécessairement, selon Lamotte, du travail (plan II) ou de l'effort (plan IV), bien qu'ils y aient été associés dans la société industrielle¹¹⁶.

Ces deux faces ethniques qui fondent d'une part le système de l'être, le rapport à l'autre que la personne se donne et d'autre part le devoir envers autrui sont respectivement désignées par Gagnepain¹¹⁷ par les termes d'ontologie et de déontologie, analogues à la phonologie et à la sémiologie sur le plan I. La réciprocité des faces fonde la « contribution »,

¹¹³ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., pp. 131-132.

¹¹⁴ LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social »*, op. cit., pp. 101-105. Ce parallèle entre l'interdit de l'inceste et l'interdit du meurtre est emprunté à Freud.

¹¹⁵ LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation*, op. cit., p. 35.

¹¹⁶ *Ibid.*, pp. 68-70.

¹¹⁷ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., p. 134.

participation à la société que l'alliance implique (analogue à la pertinence du signifiant dans le signifié sur le plan I) et la « rémunération », impact en retour de la fonction sociale sur le statut (analogue à la dénotation sur le plan I).

Les paramètres du réinvestissement

Selon Gagnepain¹¹⁸, le réinvestissement de l'instance purement abstraite, différentielle et privée de contenu, dans une performance, s'appréhende en fonction de différents paramètres. Il les résume à quatre qui, sur le plan de la personne, sont « moi », « toi », « il » et « on ».

Concrètement, le vide intérieur qu'est l'ego peut prendre le « moi » comme contenu, qui se distingue dès lors du « soi » de l'animal, en devenant en quelque sorte un « autre de moi-même ». Il peut également se réinvestir dans le « toi », celui avec qui la personne est en train d'échanger et qu'elle reconnaît également comme personne. Le « il » est selon Gagnepain « le tiers (lui ou elle) à qui de concert nous [...] attribuons [la personne] et qui seul, puisqu'en somme il dépend de nous, serait apte à nos yeux à porter le nom de sujet¹¹⁹ ». Quant au « on », il correspond à la situation acculturée et est donc : « l'ambiance personnelle, c'est-à-dire le contraire de l'environnement, le social par excellence, le groupe en tant que vecteur de nos échanges¹²⁰ ».

Les visées politiques

Nous l'avons vu, le réinvestissement de l'instance dans une performance passe également par trois visées, deux « pratiques » et une « esthétique ». Pour Gagnepain, sur le plan de la personne, le réinvestissement de l'institution dans la convention s'effectue toujours selon des visées dites « synallactique », « anallactique » et « chorale ».

Les visées pratiques correspondent à l'opposition qui existe en toute société entre une « gauche » et une « droite », seulement, afin d'éviter de confondre le processus qui les constitue avec ce que la conjoncture peut leur donner comme contenu, Gagnepain préfère parler respectivement de « politique synallactique » et de « politique anallactique » pour distinguer une visée que l'on pourrait qualifier – quoique de manière impropre – de « contestatrice » ou « novatrice » d'une part, d'un autre qui serait plutôt « réactionnaire » ou « conservatrice » d'autre part. Plus exactement, la visée synallactique, réaliste et universalisante, consiste à agir sur soi-même, sur l'ethnie, sur l'organisation locale, pour en

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 137.

¹¹⁹ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 87.

¹²⁰ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, *op.cit.*, p. 137.

étendre les frontières trop particulières à la « chose » ou à l'humanité. La visée anallactique, dans un mouvement inverse, formaliste, se présente comme tentative de faire entrer l'humanité dans ce que l'on est soi-même, dans sa propre manière de faire et de penser, d'une façon qui peut passer pour « impérialiste » ou « colonialiste ». C'est la manifestation d'une forme d'éсотérisme opposée à l'universalisme synallactique.

Quant à la visée endocentrique esthétique – la visée chorale – j'ai déjà eu l'occasion de la définir comme étant ce par quoi une société donnée célèbre le fait d'en constituer une, d'être unie ou réunie, par la cérémonie.

2.3.4. Le cas de l'enfant

Avant de passer à l'analyse proprement dite de l'œuvre, je vais encore présenter brièvement le concept médiationniste d'« enfant », ce qui nous permettra de mieux envisager le statut de l'enfant Marcel à Combray. Pour Quentel, tout comme l'humain adulte, l'enfant doit être saisi à partir de la déconstruction de la raison humaine en quatre plans distincts.

2.3.4.1. L'émergence à la rationalité

Selon Gagnepain, la rationalité humaine, telle que la théorie de la médiation la définit, ne s'acquiert pas selon une suite de phases, mais suppose le franchissement d'un seuil, rupture dans la continuité naturelle qui permet d'accéder à un autre ordre et rend possible l'abstraction (qui est ou n'est pas) et la dialectique. Gagnepain définit ainsi ce concept de seuil, spécificité du corps de l'homme :

Or tout concourt à prouver que cette capacité que nous avons de nous donner autre chose qu'un corps bestial tient à cette manière dont nous sommes constitués, qui fait que notre corps n'est pas un corps de veau, mais un corps d'homme. Ce n'est même pas un corps de chimpanzé, non seulement parce que nous avons un type de cortex infiniment plus complexe que le sien, mais surtout parce que nous pouvons très bien admettre le concept d'un seuil : à partir d'un certain niveau de complication corticale, on accède à un autre univers, à un autre mode de présence au monde. Cette présence au monde est une présence que nous appelons « rationnelle », c'est-à-dire que, du point de vue de notre être, comme du point de vue de notre représentation et de notre activité, nous sommes capables d'accéder à autre chose, qui est d'un ordre parfaitement abstrait, si bien que ce corps dont nous disposons comme l'animal, nous, nous en faisons autre chose¹²¹.

Pour Gagnepain, la rationalité est donc innée, en tant que capacité. Cependant, elle ne s'actualise pas dès la naissance, mais suppose une « émergence ». Or, si l'enfant émerge très tôt (déjà vers 18 mois) aux rationalités langagière, technique et éthique, et en dépit du

¹²¹ *Ibid.*, p. 128.

principe d'analogie entre les plans, l'émergence à la personne et au social n'a lieu qu'à la puberté :

Après tout ce que nous avons pu raconter des modalités rationnelles, c'est-à-dire du clivage biologique des façons d'aborder l'homme, il n'est plus possible de parler de l'âge de raison comme si l'enfant ne devenait humain, pleinement humain, qu'à la puberté, puisque, de toute façon, le signe, l'outil, la norme précèdent de loin la personne. Rationnel, l'enfant l'est peut-être déjà dès sa naissance, puisque maintenant tout semble témoigner du fait qu'il naît, même s'il ne peut pas tout de suite en manifester la capacité, avec le signe, l'outil et la norme. [...] Seul, par conséquent, un aspect de la raison n'émerge pas dès le départ. La rationalité, innée en son principe, ne se manifeste pas dans toutes ses modalités à la fois. La rationalité sociologique, c'est-à-dire l'émergence à la personne, ne s'accomplit qu'avec ce qu'on appelle « le décalage pubertaire », dont Freud, Lacan et d'autres ont abondamment parlé. L'enfant met un certain temps à passer lui-même de l'ordre de la genèse, c'est-à-dire du développement, à l'ordre de l'histoire. Ce passage de la genèse à l'histoire, c'est ce qui analytiquement sépare le petit du fils¹²².

En conséquence, l'enfant se révèle rationnel très jeune, et il n'est pas possible de le réduire à son rapport à l'adulte, ni à un « petit d'homme » puisqu'il constitue véritablement, selon J.-C. Quentel, un « petit homme¹²³ ».

2.3.4.2. L'imprégnation

L'enfant, n'ayant pas émergé à la personne, n'est pas capable non plus de s'approprier le langage, la technique et l'éthique pour en faire de la langue, du style et du code. Pourtant, tout langage se manifeste dans une langue, toute technique dans un style, toute éthique dans un code, l'interaction des plans étant constante.

C'est le concept d'« imprégnation » qui va fonder l'apprentissage par l'enfant des langues, styles et codes de l'adulte, sans pour autant lui permettre de se les approprier ou de les relativiser. Quentel le définit en ces termes :

En situation d'imprégnation, l'enfant s'inscrit, de ce point de vue, complètement dans l'histoire de l'autre, lequel le conduit à participer de sa langue, de son style, de son code et de la totalité de ses appartenances.

Cette inscription dans l'histoire fait de l'enfant à ce niveau tout autre chose qu'un petit (qu'il est aussi dans le même temps). Il n'est pas, autrement dit, que dans le naturel, soumis aux seules lois physiologiques de son développement : il est dans l'histoire, même s'il n'y participe que par procuration¹²⁴.

Non seulement l'enfant est déjà trois fois rationnel par le langage, l'outil et la norme, mais en plus, il s'imprègne de la personne de l'adulte, qu'il incorpore et accumule somatiquement. C'est l'adulte qui va donner un *sens* au devenir vital de l'enfant pour en faire un devenir orienté, celui-ci étant encore incapable de s'abstraire de son existence de sujet

¹²² *Ibid.*, pp. 197-198.

¹²³ QUENTEL, Jean-Claude, « Le concept d'enfant ou l'enfant, dimension de la personne », in *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain* (n°46), 1989, Louvain-la-Neuve, Peeters, p. 3.

J.-C. Quentel est le grand spécialiste médiationniste de l'enfant.

¹²⁴ *Ibid.*, pp. 6-7.

pour la récapituler par lui-même. Ainsi le découpage de l'enfance en stades successifs n'est permis qu'à travers la personne de l'adulte, le devenir étant marqué par la continuité que nous lui avons vue, dont la rupture provoque une angoisse :

Dès lors, l'accès à une nouvelle étape du développement, ainsi structuré et ponctué par l'entourage, exige un remaniement du sujet (lequel fait suite, nous dit Freud, à une angoisse du fait d'une perte momentanée de l'objet, ou plus largement des repères)¹²⁵.

Ainsi, l'enfant ne fait pas qu'apprendre les usages de son entourage : ceux-ci doivent, d'après Quentel, prendre sens à travers son inscription même dans l'histoire de l'autre. Selon lui, l'adulte constitue pour l'enfant un rêve de maîtrise, un « moi idéal » : l'adulte lui paraît être en position de puissance, dans laquelle l'enfant se projette.

2.3.4.3. L'enfant, dimension de la personne

Gagnepain insiste sur le fait que l'enfant constitue une dimension à part entière de la personne, comme premier pôle de la dialectique. Selon Lamotte, on ne devient pas adulte une fois pour toute : l'enfant toujours résiste en l'adulte, comme la bête en l'humain et le sauvage dans le civilisé. Il définit ainsi le concept de « crise » comme franchissement permanent et toujours recommencé de la frontière du naturel et du culturel¹²⁶.

Pour Quentel, de même que l'adulte est dans l'enfant par l'imprégnation et l'incorporation, l'enfant est également dans l'adulte. La capacité que ce dernier a de faire de l'histoire, de s'originer, lui fait créer de l'enfant dans l'avant (c'est son avant qui en lui se réalise) et dans l'après (l'enfant qui le continuera). Quentel fait remarquer ici que la création se substitue à la procréation de l'espèce :

Il est création dans la mesure où il concrétise, en définitive, notre être social et lui confère sens. [...] A ce titre, quelle que soit en fait la manière dont il se réalise, l'enfant est le produit du sens que je donne à ma vie, c'est-à-dire le produit de ma contribution à l'histoire, de mon inscription dans l'histoire¹²⁷.

Par ailleurs, l'adulte porte en lui-même l'enfant qu'il ne cesse d'être, et le projette sur l'enfant :

Si le sens conféré à l'évolution de l'enfant, et plus précisément la demande de l'adulte à son endroit, dépend du rapport particulier dans lequel il entre avec cet enfant, la psychanalyse, depuis longtemps, nous a indiqué que ce rapport, l'adulte le porte en dernière analyse en lui. Non seulement l'adulte agit en toute occasion par procuration et se pose pour l'enfant en Surmoi, mais à travers lui, c'est à lui-même qu'il s'adresse, à une part inconsciente de lui-même. La part d'enfant qui est en tout adulte ne cesse en effet jamais d'exister, même s'il s'en défend et demeure étranger à sa propre enfance (du fait, pour Freud, de l'amnésie infantile).

¹²⁵ *Ibid.*, p. 7.

¹²⁶ LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation, op. cit.*, pp. 72-75.

¹²⁷ QUENTEL, Jean-Claude, *op. cit.*, p. 6.

Dimension constante de l'homme, elle fait l'adulte façonner véritablement l'enfant à son image et conférer au fils une enfance qui est en définitive celle des parents¹²⁸.

Il y a donc une hérédité, une répétition de l'adulte dans l'enfant. Cet enfant dans l'adulte est appelé « enfant merveilleux » par Quentel, désignant par là « celui qu'on a été, mais aussi [...] celui qu'ont été nos parents, [...] celui qu'ils ont rêvé. Il renvoie à celui qu'on a, mais encore à celui que nous allons avoir, etc.¹²⁹ ». L'adulte doit l'acculturer, en faire son deuil : c'est un permanent meurtre du fils qui, par cette mort, ouvre dialectiquement à la vie sociale, proprement humaine. A ce titre, pour l'adulte, l'enfant « s'offre comme réponse possible à la question “que suis-je ?”¹³⁰ » : il fait revivre « l'enfant merveilleux » pour masquer l'absence de la personne, retrouve à travers lui ce qu'il était, est et sera. L'enfant devient à la fois sa cause et sa finalité, donnant à l'adulte l'illusion de survivre à travers lui.

Il y a ainsi un jeu de miroirs : si l'adulte est le « moi idéal » de l'enfant, ce dernier devient selon Quentel l'« idéal du moi » de l'adulte qui l'identifie à une complétude. De plus, il y a une réciprocité entre le meurtre du père et celui du fils (castration), permettant à l'enfant d'émerger au social, d'accéder à la dette et à autrui. Dès lors, l'enfant est au fondement de la responsabilité sociale.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 9.

¹³⁰ *Ibid.*

Chapitre III : Dans l'histoire des autres

Les trois chapitres qui suivent seront consacrés à l'analyse de l'œuvre de Proust. Celle-ci se centrera sur *Combray*, la première partie de *Du côté de chez Swann*, qui présente en condensé les éléments que je souhaite mettre en exergue : l'entourage social dont l'enfant Marcel s'imprègne (chapitre III), son rapport problématique à autrui (chapitre IV) et le dispositif qu'il met en place pour dépasser ce problème et s'affirmer pleinement comme personne (chapitre V). Cependant, mon hypothèse est que la portée de ces éléments ne se limite pas du tout à ce niveau microstructural mais qu'ils trouvent un écho important dans l'ensemble de *A la recherche du temps perdu*, dont cette première partie annonce les grands enjeux. C'est pourquoi je serai amené à solliciter à l'occasion le reste de l'œuvre, que ce soit pour étayer ou pour élargir mon analyse.

Cela dit, la partie *Combray* présente cette spécificité très intéressante qu'il s'agit du commencement du premier livre, qui constitue le point de départ de la démarche introspective de Marcel qu'il est permis d'identifier à cette « recherche du temps perdu », titre de ce grand roman en sept tomes. En tant que telle, cette partie situe l'enfance du narrateur, moment clé par excellence dans la constitution du « moi ». C'est donc sur cette enfance, et sur la problématique du passage à l'« âge adulte » (autrement dit, l'émergence à la personne) que je me focaliserai dans mon analyse.

Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur un trait caractéristique du roman, qui concerne le geste même d'écriture de l'auteur : la présence abondante du social, dans tout son dynamisme et son humanité, dont nous verrons que la spécificité relève de son caractère multifocal. Ce social, dans *Combray*, se centre sur le petit noyau familial de Marcel et sur les contacts qu'il entretient avec l'extérieur, principalement avec la société bourgeoise à laquelle il appartient. Son étude, intéressante déjà pour elle-même (comme le serait celle du « petit clan des Verdurin », par exemple), l'est plus particulièrement dans la mesure où ce milieu, caractérisé par sa langue, son style et son code propres, est celui dans lequel baigne l'enfant Marcel, c'est-à-dire celui dont il s'imprègne et qu'il incorpore : autant d'influences qui s'accumulent en lui et resteront constitutives de sa future personnalité.

3.1. Les trois Marcel

Avant d'entamer cette analyse de l'environnement social de Combray, une clarification s'impose d'un point de vue méthodologique. En effet, il est possible de distinguer dans l'œuvre trois « Marcel », situés à trois niveaux différents, dont l'imbrication subtile, outre la mise en abyme qu'elle constitue, pourrait conduire à des confusions au moment de l'analyse.

Il y a tout d'abord Marcel, l'objet de la narration et le personnage de sa propre histoire, qui apparaît dans l'œuvre au fil des souvenirs. Il est souvent difficile de le situer précisément dans le temps, de déterminer son âge qui change sans cesse selon les passages, sans respecter d'autre chronologie que celle de la remémoration par le narrateur. Ce Marcel, pour le situer selon la coordonnée de l'espace plutôt que selon celle du temps, c'est, à Combray, Marcel l'enfant, mais c'est aussi celui qui, préadolescent, joue avec Gilberte aux Champs Elysées à Paris dans la partie *Nom de pays : le nom*, ou encore le Marcel plus âgé de Balbec, de Venise, de la matinée chez la princesse de Guermantes... Chaque fois qu'un point de repère temporel s'imposera, je me baserai sur la proposition de chronologie de J. Darriulat¹³¹, tout en restant prudent par rapport à sa démarche, certes intéressante, mais pouvant conduire à manquer ce qui est vraiment en jeu dans le texte, si on s'y limite. Dans la partie Combray, en l'occurrence, il sera souvent difficile, voire totalement impossible, de déterminer quand Marcel est ou non en âge d'émerger à la personne, ce qui aura une incidence sur l'analyse.

Ensuite, il y a Marcel, le narrateur, celui qui se raconte lui-même, dans l'après-coup des faits qu'il décrit. C'est aussi le Marcel qui est enfin devenu écrivain et qui est parvenu, sinon au bout de sa quête, du moins à une certaine forme d'accomplissement de lui-même, au moins provisoire, dont j'analyserai la nature dans le chapitre V. Sa démarche, nous le verrons, est marquée par une recherche de sincérité et d'authenticité, dans laquelle il n'y a pas de vérité à chercher en dehors de celle qui l'est pour lui-même. Néanmoins, il importe de tenir compte, dans toute analyse prenant le Marcel « narré » pour objet (par exemple l'enfant n'ayant pas encore émergé à la personne), du nécessaire biais qui provient à la fois de ce que j'analyserai comme une démarche historique d'origination du moi, et de sa formulation en mots, qui permet de la penser, et de l'écriture, qui s'en saisit techniquement (voire de la langue elle-même et du refoulement implicite de certains éléments, intervenant autant dans la remémoration que dans l'écriture et dont on devrait faire l'hypothèse dans une perspective axiologique).

¹³¹ DARRIULAT, Jacques, *Marcel Proust. « A la Recherche du temps perdu » : propositions pour une chronologie* [en ligne], 2012, <http://www.jdarriulat.net/Auteurs/Proust/ChronoProust.html> (consulté le 13 août 2016).

Enfin, il y a Marcel Proust, l'auteur, qui se place dans un rapport fondamentalement ambigu avec son œuvre. Certes, il a insisté dans son *Contre Sainte-Beuve* pour que la vie d'un auteur ne soit pas confondue avec son roman, ses personnages et son narrateur, dans la perspective d'une analyse biographique, et a plutôt défendu l'intérêt d'une étude interne de l'œuvre. Néanmoins, en appelant de son propre prénom le narrateur de la *Recherche*, en en faisant un écrivain et en l'inscrivant dans un environnement qui n'est pas sans présenter certaines similitudes avec sa propre vie, il provoque une contradiction avec ce discours, qui rend toute interprétation équivoque.

Si les deux premiers Marcel sont la même personne à deux moments de sa vie – mais dès lors, est-ce vraiment tout à fait la même personne ; et une enfance narrée est-elle vraiment équivalente à une enfance vécue ? –, je me garderai bien d'y associer le troisième, préférant maintenir à son égard l'ambiguïté qu'il a lui-même posée.

3.2. Le noyau familial

A Combray, dans la maison de sa « grand'tante »¹³², à la campagne, où Marcel et sa famille se rendent chaque année à la belle saison, la petite famille mène une vie paisible et insouciant, une vie de loisirs, entre repas, promenades et lectures, sans oublier la messe du dimanche matin. Le noyau familial se compose de Marcel, de ses parents, de son grand-père et sa grand'mère, de sa grand'tante (cousine de son grand-père), et des deux sœurs de sa grand'mère : tante Flora et tante Céline. S'y ajoutent la tante Léonie (fille de la grand'tante) qui vit en recluse depuis la mort de son mari, l'oncle Adolphe (avant la rupture) et bien sûr Françoise, la domestique (et encore d'autres domestiques de passage, comme la fille de cuisine). Marcel est aimé de sa famille et l'aime, particulièrement sa mère et sa grand'mère, dont il a du mal à se détacher :

A Combray, tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant le moment où il faudrait me mettre au lit et rester, sans dormir, loin de ma mère et de ma grand'mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations¹³³.

Il s'agit d'une riche famille bourgeoise de la Belle Epoque qui, comme telle, valorise une éducation fondée sur la politesse et la respectabilité, avec des règles et des horaires très précis. Au sein de cette bourgeoisie qui pose des valeurs « universelles », la famille se singularise et forme un cercle plus petit, possédant ses propres langues, styles et codes, dont le partage contribue à la concorde familiale. C'est par exemple le cas du petit rituel à l'arrivée

¹³² Proust orthographe « grand'tante » et « grand'mère ». Par souci de fidélité, je choisis de respecter cette orthographe, peu courante actuellement, dans le reste de ce travail.

¹³³ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, p. 9.

de Swann ou, de manière plus claire encore, de l'expression « c'est samedi ». Celle-ci, liée au fait que le repas familial est avancé d'une heure ce jour, constitue véritablement le symbole par excellence de l'union de la famille. D'une manière tout ésotérique, les initiés sont séparés des « barbares » car, la théorie de la médiation le montre bien, un groupe ne se fédère que de s'opposer à un autre (et il y a en l'occurrence également une visée chorale qui renforce le phénomène) :

Le retour de ce samedi asymétrique était un de ces petits événements intérieurs, locaux, presque civiques qui, dans les vies tranquilles et les sociétés fermées, créent une sorte de lien national et deviennent le thème favori des conversations, des plaisanteries, des récits exagérés à plaisir : il eût été le noyau tout prêt pour un cycle légendaire, si l'un de nous avait eu la tête épique. Dès le matin, avant d'être habillés, sans raison, pour le plaisir d'éprouver la force de la solidarité, on se disait les uns aux autres avec bonne humeur, avec cordialité, avec patriotisme : « Il n'y a pas de temps à perdre, n'oublions pas que c'est samedi ! » cependant que ma tante, conférant avec Françoise et songeant que la journée serait plus longue que d'habitude, disait : « Si vous leur faisiez un beau morceau de veau, comme c'est samedi. » Si à dix heures et demie un distrait tirait sa montre en disant : « Allons, encore une heure et demie avant le déjeuner », chacun était enchanté d'avoir à lui dire : « Mais voyons, à quoi pensez-vous, vous oubliez que c'est samedi ! » ; on en riait encore un quart d'heure après et on se promettait de raconter cet oubli à ma tante pour l'amuser. [...] La surprise d'un barbare (nous appelions ainsi tous les gens qui ne savaient pas ce qu'avait de particulier le samedi) qui, étant venu à onze heures pour parler à mon père, nous avait trouvés à table, était une des choses qui, dans sa vie, avaient le plus égayé Françoise¹³⁴.

Dans ce cadre partagé où règne une certaine harmonie, il est remarquable que chaque personnage possède vraiment sa propre identité, sa propre singularité. Ainsi, si le grand-père s'intéresse aux petits faits de la vie privée des hommes célèbres, tante Flora et tante Céline refusent de prêter attention au moindre ragot et s'astreignent à ne parler de ce qui n'est pas esthétique ou vertueux que d'une manière dissimulée et incompréhensible pour l'interlocuteur, ce que le narrateur dépeint avec beaucoup de lucidité et d'ironie. Bathilde, la grand'mère, se caractérise par sa préférence pour le style « naturel », et préconise d'aller marcher dehors même sous la pluie, quitte à sacrifier les convenances en revenant couverte de boue ; à l'opposé, la grand'tante de Marcel juge cela inepte. En dehors des règles partagées, chacun peut se donner les siennes propres ; et pour les faire valoir, à ce niveau très local, il s'agit parfois de rallier politiquement les autres à son avis, à sa façon de faire, contre ceux qui s'y opposeraient : en termes médiationnistes, cela revient à négocier anallactiquement les frontières que l'on se donne.

Mais je vous ai toujours dit qu'il avait beaucoup de goût, dit ma grand'mère. – Naturellement toi, du moment qu'il s'agit d'être d'un autre avis que *nous*, répondit ma grand'tante qui, sachant que ma grand'mère n'était jamais du même avis qu'elle, et n'étant pas bien sûre que ce fût à elle-même que nous donnions toujours raison, voulait nous arracher une condamnation en bloc des opinions de ma grand'mère contre lesquelles elle tâchait de nous solidariser de force avec les siennes. Mais nous restâmes silencieux¹³⁵.

¹³⁴ *Ibid.*, pp. 110-111.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 22.

Comme il est d'usage dans la société bourgeoise, c'est le père de Marcel qui apparaît comme le chef de famille et qui détient l'autorité, du moins par rapport à sa femme et à son fils. La mère de Marcel lui est entièrement soumise, comme le suggère sa réaction lors de la décision du père face à la désobéissance de Marcel, et comme le laisse entendre cet extrait :

Mon père haussait les épaules et il examinait le baromètre, car il aimait la météorologie, pendant que ma mère, évitant de faire du bruit pour ne pas le troubler, le regardait avec un respect attendri, mais pas trop fixement pour ne pas chercher à percer le mystère de ses supériorités¹³⁶.

3.3. La respectabilité bourgeoise

L'appartenance à la classe bourgeoise à laquelle se rattache la famille de Marcel implique de respecter certaines règles. En cela, ce monde bourgeois est profondément marqué par une tendance anallactique (« conservatrice ») : il s'agit, pour mériter d'en faire partie, dans la négociation politique de ses appartenances (instituant) et de ses devoirs envers autrui (institué), de ne pas déborder de ce qui est établi, d'adhérer soi-même synallactiquement aux usages du groupe. Et l'interaction entre ces deux faces est constante, de sorte que toute modification opérée sur l'une a une répercussion sur l'autre. En particulier, le concept médiationniste de « contribution », projection de l'instituant sur l'institué, est éclairant pour l'analyse de cet univers bourgeois : il faut en permanence être digne de son statut en respectant les usages, sous peine d'être dégradé, voire exclu, ce qui se donne à voir à maintes reprises dans la partie *Combray*. Or, ce statut participe directement de l'être social, de la personne : il constitue donc un enjeu majeur. Comme dit Gagnepain, « nous nous définissons structurellement par l'ensemble lui-même historique de nos ruptures plutôt qu'idiosyncratiquement par la synthèse de nos caractères¹³⁷ ».

3.3.1. La logique de caste

Un point notable de ce code bourgeois est notamment ce que Marcel qualifie de « logique de caste ». C'est un code partagé par sa famille et particulièrement exacerbé chez sa grand'tante, selon lequel il est très mal vu de frayer avec des personnes qui ne sont pas de sa classe (ou du moins qui sont d'une classe supérieure, par ambition mondaine) :

L'ignorance où nous étions de cette brillante vie mondaine que menait Swann tenait évidemment en partie à la réserve et à la discrétion de son caractère, mais aussi à ce que les bourgeois d'alors se faisaient de la société une idée un peu hindoue, et la considéraient comme composée de castes fermées où chacun, dès sa naissance, se trouvait placé dans le rang qu'occupaient ses parents, et d'où rien, à moins des hasards d'une carrière exceptionnelle ou

¹³⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹³⁷ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 46.

d'un mariage inespéré, ne pouvait vous tirer pour vous faire pénétrer dans une caste supérieure.¹³⁸

On retrouvera cette idée dans le clan des Verdurin, pour lequel les mondains sont automatiquement taxés, dans leur langue locale (au sens médiationniste), d'« ennuyeux ». Dès lors, la bourgeoisie se présente comme fermée sur elle-même et sur sa façon propre d'envisager les choses.

Dans la famille de Marcel, la personne la plus attachée à cette conception, chez qui elle confine au ridicule, est la grand'tante :

[Q]uelqu'un qui choisissait ses fréquentations en dehors de la caste où il était né, en dehors de sa « classe » sociale, subissait à ses yeux un fâcheux déclassement. Il lui semblait qu'on renonçât d'un coup au fruit de toutes les belles relations avec des gens bien posés, qu'avaient honorablement entretenues et engrangées pour leurs enfants les familles prévoyantes (ma grand'tante avait même cessé de voir le fils d'un notaire de nos amis parce qu'il avait épousé une altesse et était par là descendu pour elle du rang respecté de fils de notaire à celui d'un de ces aventuriers, anciens valets de chambre ou garçons d'écurie, pour qui on raconte que les reines eurent parfois des bontés)¹³⁹.

A l'opposé d'elle, la grand'mère introduit de la nuance :

Ma grand'mère était revenue de sa visite enthousiasmée par la maison qui donnait sur des jardins et où Mme de Villeparisis lui conseillait de louer, et aussi par un giletier et sa fille, qui avaient leur boutique dans la cour et chez qui elle était entrée demander qu'on fit un point à sa jupe qu'elle avait déchirée dans l'escalier. Ma grand'mère avait trouvé ces gens parfaits, elle déclarait que la petite était une perle et que le giletier était l'homme le plus distingué, le mieux qu'elle eût jamais vu. Car pour elle, la distinction était quelque chose d'absolument indépendant du rang social. Elle s'extasiait sur une réponse que le giletier lui avait faite, disant à maman : « Sévigné n'aurait pas mieux dit ! » et, en revanche, d'un neveu de Mme de Villeparisis qu'elle avait rencontré chez elle : « Ah ! ma fille, comme il est commun ! »¹⁴⁰.

D'une manière générale, la logique de caste partagée par la famille de Marcel marque ses relations avec l'extérieur.

3.3.1.1. Swann, personnalité déchirée

Charles Swann, l'ami de la famille de Marcel qui vient souvent dîner chez elle, la fréquente à ses yeux parce que son père, riche agent de change, était le grand ami du grand-père de Marcel. Selon leur conception de caste, la famille pense connaître ses fréquentations :

M. Swann, le père, était agent de change ; le « fils Swann » se trouvait faire partie pour toute sa vie d'une caste où les fortunes, comme dans une catégorie de contribuables, variaient entre tel et tel revenu. On savait quelles avaient été les fréquentations de son père, on savait donc quelles étaient les siennes, avec quelles personnes il était « en situation » de frayer. S'il en connaissait d'autres, c'étaient relations de jeune homme sur lesquelles des amis anciens de sa famille, comme étaient mes parents, fermaient d'autant plus bienveillamment les yeux qu'il continuait, depuis qu'il était orphelin, à venir très fidèlement nous voir [...]¹⁴¹.

¹³⁸ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, p. 16.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 21.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 20.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 16.

Pour la famille de Marcel, Swann n'est d'ailleurs pas un invité de grand prestige, surtout de l'avis de la grand'tante, selon qui le quartier dans lequel il habite à Paris est infâmant, inconvenant vu ses moyens ; de plus, elle sous-estime ses compétences et son intelligence à l'aune de sa conversation, dans laquelle il tend à éviter les sujets sérieux qui appellent à donner son opinion, et à se réfugier dans des détails prosaïques.

Aussi, ma grand'tante en usait-elle cavalièrement avec lui. Comme elle croyait qu'il devait être flatté par nos invitations, elle trouvait tout naturel qu'il ne vînt pas nous voir sans avoir à la main un panier de pêches ou de framboises de son jardin, et que de chacun de ses voyages d'Italie il m'eût rapporté des photographies de chefs-d'œuvre.

On ne se gênait guère pour l'envoyer quérir dès qu'on avait besoin d'une recette de sauce gribiche ou de salade à l'ananas pour des grands dîners où on ne l'invitait pas, ne lui trouvant pas un prestige suffisant pour qu'on pût le servir à des étrangers qui venaient pour la première fois¹⁴².

Ce manque de prestige est renforcé par son « mauvais mariage » avec Odette, une demi-mondaine que la famille de Marcel refuse de fréquenter, entrant dès lors dans une relation à sens unique.

Cette opinion de mes parents sur les relations de Swann leur parut ensuite confirmée par son mariage avec une femme de la pire société, presque une cocotte, que, d'ailleurs, il ne chercha jamais à présenter, continuant à venir seul chez nous, quoique de moins en moins, mais d'après laquelle ils crurent pouvoir juger – supposant que c'était là qu'il l'avait prise – le milieu, inconnu d'eux, qu'il fréquentait habituellement¹⁴³.

Cependant, à l'insu des parents de Marcel, Swann mène une double vie et fréquente les salons mondains les plus prestigieux. Il semble avoir ses entrées partout, notamment grâce à ses amis. La motivation initiale de l'hétérogénéité de ses fréquentations est peut-être à rechercher dans son goût pour la conquête et pour l'éclectisme en matière de relations amoureuses, mentionné dans *Un amour de Swann* :

[...] Swann aimait tellement les femmes qu'à partir du jour où il avait connu toutes celles de l'aristocratie et où elles n'avaient plus rien eu à lui apprendre, il n'avait plus tenu à ces lettres de naturalisation, presque des titres de noblesse, que lui avait octroyées le faubourg Saint-Germain, que comme à une sorte de valeur d'échange, de lettre de crédit, dénuée de prix en elle-même, mais lui permettant de s'improviser une situation dans tel petit trou de province ou tel milieu obscur de Paris, où la fille du hobreteau ou du greffier lui avait semblé jolie. Car le désir ou l'amour lui rendait alors un sentiment de vanité dont il était maintenant exempt dans l'habitude de la vie (bien que ce fût lui sans doute qui autrefois l'avait dirigé vers cette carrière mondaine où il avait gaspillé dans les plaisirs frivoles les dons de son esprit et fait servir son érudition en matière d'art à conseiller les dames de la société dans leurs achats de tableaux et pour l'ameublement de leurs hôtels), et qui lui faisait désirer de briller, aux yeux d'une inconnue dont il s'était épris, d'une élégance que le nom de Swann à lui tout seul n'impliquait pas. Il le désirait surtout si l'inconnue était d'humble condition¹⁴⁴.

La duplicité de Swann reste inconnue de la famille de Marcel, dans la mesure où Swann agit « comme en cachette¹⁴⁵ ». Le peu d'information qui parvient à celle-ci de la

¹⁴² *Ibid.*, p. 18.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 191.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 17.

brillante vie mondaine de Swann l'étonne, et tend plutôt à être interprété à son détriment, surtout par la grand'tante de Marcel, qui considère même les fréquentations prestigieuses découvertes à Swann comme avilies par son contact :

Or, le propos relatif à Swann avait eu pour effet, non pas de relever celui-ci dans l'esprit de ma grand'tante, mais d'y abaisser Mme de Villeparisis. Il semblait que la considération que, sur la foi de ma grand'mère, nous accordions à Mme de Villeparisis, lui créât un devoir de ne rien faire qui l'en rendît moins digne et auquel elle avait manqué en apprenant l'existence de Swann, en permettant à des parents à elle de le fréquenter. « Comment ! elle connaît Swann ? Pour une personne que tu prétendais parente du maréchal de Mac-Mahon !¹⁴⁶ »

Cependant, la situation de Swann par rapport à la famille de Marcel reste suffisamment stable pour maintenir l'amitié et empêcher une rupture. Cette stabilité tient à la fois à l'ancienneté de l'amitié entre les deux familles (comme société conservatrice, la bourgeoisie accorde beaucoup de prix à ce genre de valeurs), au silence de Swann à l'endroit de sa vie mondaine, mais également à son caractère décrit comme humble et discret et à ce que Marcel analyse comme une crainte du pédantisme, qui serait la cause de sa réticence à aborder des sujets sérieux dans la conversation. Ainsi, la langue de Swann (non seulement chez Marcel, mais également chez les Verdurin) se caractérise par sa façon de détacher les mots savants comme pour se mettre à distance de leur portée :

« [...] Ce que je reproche aux journaux, c'est de nous faire faire attention tous les jours à des choses insignifiantes, tandis que nous lisons trois ou quatre fois dans notre vie les livres où il y a des choses essentielles. Du moment que nous déchirons fiévreusement chaque matin la bande du journal, alors on devrait changer les choses et mettre dans le journal, moi je ne sais pas, les... Pensées de Pascal ! (il détacha ce mot d'un ton d'emphase ironique pour ne pas avoir l'air pédant). Et c'est dans le volume doré sur tranche que nous n'ouvrons qu'une fois tous les dix ans, ajouta-t-il en témoignant pour les choses mondaines ce dédain qu'affectent certains hommes du monde, que nous lirions que la reine de Grèce est allée à Cannes ou que la princesse de Léon a donné un bal costumé. Comme cela, la juste proportion serait rétablie. » Mais regrettant de s'être laissé aller à parler même légèrement de choses sérieuses : « Nous avons une bien belle conversation, dit-il ironiquement, je ne sais pourquoi nous abordons ces "sommets" »¹⁴⁷.

Cette attitude semble reposer sur l'insécurité ressentie par Swann, face à la contrainte d'adapter sa façon d'être à la langue, au style et au code de la société dans laquelle il s'intègre et cherche à se maintenir. En voulant être dans la bourgeoisie en même temps que dans le milieu mondain, et compte tenu de ce critère de la bourgeoisie qui exclut le contact avec d'autres classes (existant réciproquement dans le monde, mais avec moins de prégnance), il se met dans une permanente contradiction avec lui-même, il se condamne à un éternel jeu de rôle confinant au mensonge par omission. Swann passe sans cesse d'une identité à l'autre, chacune étant incompatible avec la première. Marcel, au seuil de l'adolescence, n'est plus dupe et remarque d'ailleurs cette contradiction qu'il analyse comme une forme de lâcheté :

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 26.

— C'est malheureux. Vous devriez leur demander. La Berma dans *Phèdre*, dans *le Cid*, ce n'est qu'une actrice si vous voulez, mais vous savez, je ne crois pas beaucoup à la « hiérarchie ! » des arts (et je remarquai, comme cela m'avait souvent frappé dans ses conversations avec les sœurs de ma grand'mère, que quand il employait une expression qui semblait impliquer une opinion sur un sujet important, il avait soin de l'isoler dans une intonation spéciale, machinale et ironique, comme s'il l'avait mise entre guillemets, semblant ne pas vouloir la prendre à son compte, et dire : « la hiérarchie, vous savez, comme disent les gens ridicules ». Mais alors, si c'était un ridicule, pourquoi disait-il la hiérarchie ?). Un instant après il ajouta : « Cela vous donnera une vision aussi noble que n'importe quel chef-d'œuvre, je ne sais pas moi... que – et il se mit à rire – les Reines de Chartres ! » Jusque là, cette horreur d'exprimer sérieusement son opinion m'avait paru quelque chose qui devait être élégant et parisien et qui s'opposait au dogmatisme provincial des sœurs de ma grand'mère ; et je soupçonnais aussi que c'était une des formes de l'esprit dans la coterie où vivait Swann et où, par réaction sur le lyrisme des générations antérieures, on réhabilitait à l'excès les petits faits précis, réputés vulgaires autrefois, et on proscrivait les « phrases ». Mais maintenant, je trouvais quelque chose de choquant dans cette attitude de Swann en face des choses. Il avait l'air de ne pas oser avoir une opinion et de n'être tranquille que quand il pouvait donner méticuleusement des renseignements précis. Mais il ne se rendait donc pas compte que c'était professer l'opinion, postuler que l'exactitude de ces détails avait de l'importance. Je repensai alors à ce dîner où j'étais si triste parce que maman ne devait pas monter dans ma chambre et où il avait dit que les bals chez la princesse de Léon n'avaient aucune importance. Mais c'était pourtant à ce genre de plaisirs qu'il employait sa vie. Je trouvais cela contradictoire. Pour quelle autre vie réservait-il de dire enfin sérieusement ce qu'il pensait des choses, de formuler des jugements qu'il pût ne pas mettre entre guillemets, et de ne plus se livrer avec une politesse pointilleuse à des occupations dont il professait en même temps qu'elles sont ridicules¹⁴⁸ ?

Bref, Swann se présente comme ce que Le Bot appelle une « personnalité déchirée », ce qu'il lie à son concept de « socialisation » correspondant pour lui, je le rappelle, à l'intégration du sujet dans un groupe (lui-même naturel ou culturel) et à son apprentissage par incorporation des usages de ce groupe. Voici la définition qu'il en propose, parlant ici spécifiquement de la société humaine, composée de sujets qui, tout en le restant, sont devenus des personnes :

Du fait de cette socialisation, chaque sujet est unique, différent des autres (personne n'a exactement la même histoire). Mais en outre, chacun présente plusieurs visages, plusieurs facettes. En effet, tout au long de notre vie, dès l'enfance, chacun de nous évolue dans différents milieux (famille, école, etc.). Chacun reçoit donc plusieurs types d'influences, plusieurs types de socialisation, plus ou moins harmonisés ou contradictoires. Toutes ces influences cohabitent donc en nous pour constituer la complexité de notre personnalité. Mais lorsque ces influences sont trop contradictoires, cela peut créer des personnalités « déchirées », partagées entre deux mondes, entre deux cultures, voire plus [...] ¹⁴⁹.

Si l'incorporation de son environnement par le sujet est certainement en cause pour l'enfant que l'adulte continue d'être, il est selon moi possible d'étendre ce phénomène de déchirement de la personnalité à l'alliance sociale, relevant quant à elle de la culture, de l'instituant, en tant que l'homme ne se limite jamais à une seule classe ou une seule appartenance sociale, mais se constitue un véritable réseau d'appartenances dont l'arbitrarité fondamentale conduit à de nécessaires contradictions qui toujours doivent se renégocier. Or,

¹⁴⁸ *Ibid.*, pp. 97-98.

¹⁴⁹ LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social », op. cit.*, p. 61.

comme nous le verrons dans le prochain chapitre, c'est peut-être justement cette négociation qui pose problème à Swann, dans le sens où il s'y perd.

3.3.1.2. Legrandin, le snob

Symétrique en quelque sorte à celle de Swann, la trajectoire de Legrandin mérite également d'être analysée. Il s'agit d'un homme qui au départ suscite la sympathie et l'admiration de la famille de Marcel. Celle-ci le considère comme une personne d'élite, un étalon social auquel mesurer sa façon d'être (concept qui renvoie, dans la théorie de la médiation, au milieu acculturé et réinvesti dans la performance). Non seulement il constitue un modèle de langue (au sens médiationniste de langage approprié et partagé), mais en plus, sa conduite et son comportement sont exemplaires (il s'agit ici non plus de langue, mais des concepts médiationnistes de style et de code) :

En rentrant de la messe, nous rencontrons souvent M. Legrandin qui, retenu à Paris par sa profession d'ingénieur, ne pouvait, en dehors des grandes vacances, venir à sa propriété de Combray que du samedi soir au lundi matin. C'était un de ces hommes qui, en dehors d'une carrière scientifique où ils ont d'ailleurs brillamment réussi, possèdent une culture toute différente, littéraire, artistique, que leur spécialisation professionnelle n'utilise pas et dont profite leur conversation. Plus lettrés que bien des littérateurs [...], doués de plus de « facilité » que bien des peintres, ils s'imaginent que la vie qu'ils mènent n'est pas celle qui leur aurait convenu et apportent à leurs occupations positives soit une insouciance mêlée de fantaisie, soit une application soutenue et hautaine, méprisante, amère et consciencieuse. Grand, avec une belle tournure, un visage pensif et fin aux longues moustaches blondes, au regard bleu et désenchanté, d'une politesse raffinée, causeur comme nous n'en avons jamais entendu, il était aux yeux de la famille, qui le citait toujours en exemple, le type de l'homme d'élite, prenant la vie de la façon la plus noble et la plus délicate¹⁵⁰.

Seule la grand'mère de Marcel, qui préfère une langue plus naturelle, remet en cause ce canon social, mais elle n'est pas suivie sur ce point par le reste de la famille. Elle critique également l'excès de Legrandin lors de ses attaques contre le snobisme et la mondanité :

Ma grand'mère lui reprochait seulement de parler un peu trop bien, un peu trop comme un livre, de ne pas avoir dans son langage le naturel qu'il y avait dans ses cravates lavallière toujours flottantes, dans son veston droit presque d'écolier. Elle s'étonnait aussi des tirades enflammées qu'il entamait souvent contre l'aristocratie, la vie mondaine, le snobisme, « certainement le péché auquel pense saint Paul quand il parle du péché pour lequel il n'y a pas de rémission ».

L'ambition mondaine était un sentiment que ma grand'mère était si incapable de ressentir et presque de comprendre, qu'il lui paraissait bien inutile de mettre tant d'ardeur à la flétrir. De plus, elle ne trouvait pas de très bon goût que M. Legrandin, dont la sœur était mariée près de Balbec avec un gentilhomme bas-normand, se livrât à des attaques aussi violentes contre les nobles, allant jusqu'à reprocher à la Révolution de ne les avoir pas tous guillotines¹⁵¹.

Dans la suite, Legrandin est d'abord soupçonné, puis pris en flagrant délit de « snobisme » : il tâche de plaire à des nobles, et fait semblant de ne pas voir la famille de

¹⁵⁰ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, p. 67.

¹⁵¹ *Ibid.*, pp. 67-68.

Marcel quand il est en leur présence. De l'étalon du bon comportement en société qu'il était, il devient aussitôt un modèle de ridicule, objet de moquerie. Il est pointé du doigt comme celui qui cède au défaut qu'il condamne. La moindre description du narrateur met en avant ce ridicule presque pitoyable, comme par exemple celle du passage où, par deux fois, Legrandin croise Marcel et sa famille et doit les saluer sans attirer l'attention de la châtelaine qu'il cherche à flatter :

Cependant, nous sortions du porche, nous allions passer à côté de lui, il était trop bien élevé pour détourner la tête, mais il fixa de son regard soudain chargé d'une rêverie profonde un point si éloigné de l'horizon qu'il ne put nous voir et n'eut pas à nous saluer. Son visage restait ingénu au-dessus d'un veston souple et droit qui avait l'air de se sentir fourvoyé malgré lui au milieu d'un luxe détesté. Et une lavallière à pois qu'agitait le vent de la Place continuait à flotter sur Legrandin comme l'étendard de son fier isolement et de sa noble indépendance. Au moment où nous arrivions à la maison, maman s'aperçut que nous avions oublié le saint-honoré et demanda à mon père de retourner avec moi sur nos pas dire qu'on l'apportât tout de suite. Nous croisâmes près de l'église Legrandin qui venait en sens inverse conduisant la même dame à sa voiture. Il passa contre nous, ne s'interrompit pas de parler à sa voisine, et nous fit du coin de son œil bleu un petit signe en quelque sorte intérieur aux paupières et qui, n'intéressant pas les muscles de son visage, put passer parfaitement inaperçu de son interlocutrice ; mais, cherchant à compenser par l'intensité du sentiment le champ un peu étroit où il en circonscrivait l'expression, dans ce coin d'azur qui nous était affecté il fit pétiller tout l'entrain de la bonne grâce qui dépassa l'enjouement, frisa la malice ; il subtilisa les finesses de l'amabilité jusqu'aux clignements de la connivence, aux demi-mots, aux sous-entendus, aux mystères de la complicité ; et finalement exalta les assurances d'amitié jusqu'aux protestations de tendresse, jusqu'à la déclaration d'amour, illuminant alors pour nous seuls, d'une langueur secrète et invisible à la châtelaine, une prunelle énamourée dans un visage de glace¹⁵².

Ce ridicule relève en son principe de la même contradiction que celle que Marcel a observée chez Swann, entre deux manières d'être incompatibles l'une avec l'autre. Elle paraît plus condamnable et risible chez Legrandin pour plusieurs raisons. Ce qui le discrédite le plus, c'est qu'il était considéré comme un modèle et s'est avéré ne pas être digne de cette image qu'on avait de lui : il a déçu, avec la circonstance aggravante qu'il a très manifestement (et selon Marcel, involontairement) cédé au péché qu'il condamnait avec beaucoup d'ardeur (on comprend a posteriori que cette condamnation constitue sans doute pour lui une tentative de se donner bonne conscience et de brouiller les pistes). Tombant d'un piédestal, il a chuté beaucoup plus bas.

Mais ce n'est pas tout : là où il y a une différence notoire avec Swann, c'est dans le fait que Legrandin, moins à l'aise que Swann dans le milieu mondain, a choisi de se reposer sur celui qu'il connaissait le mieux (la bourgeoisie, donc la famille de Marcel), dans l'espoir (vain hélas) d'être pardonné, de contourner le problème. Au contraire, Swann aurait privilégié la famille de Marcel, comme celui-ci le suggère : « il y avait fort à parier que ces gens inconnus de nous qu'il voyait étaient de ceux qu'il n'aurait pas osé saluer si, étant avec nous,

¹⁵² *Ibid.*, pp. 125-126.

il les avait rencontrés¹⁵³ ». Or, comme nous l'avons vu, le milieu bourgeois que décrit Marcel semble avoir érigé en critère d'exclusion, précisément sous le nom d'ambition mondaine, la sortie de la caste, l'hétérogénéité sociale ; par ailleurs, manquer un salut est directement interprété comme une impolitesse digne de rejet. Le milieu mondain, lui, est très exclusif également, mais en se fondant sur d'autres critères et, dans la mesure où il admet des personnes telles que Swann, il semble moins fermé sur lui-même.

3.3.1.3. L'oncle Adolphe

La rupture avec l'oncle Adolphe mérite d'être mentionnée dans cette série, dans la mesure où le prétexte en est les mauvaises fréquentations de l'oncle, et le risque qu'elles déteignent sur le jeune Marcel. Ces fréquentations (des actrices, dont certaines sont des cocottes, des demi-mondaines), ici encore, s'inscrivent en rupture avec celles qui sont tolérées par le milieu bourgeois auquel se rattache la famille de Marcel. Cela aurait probablement entraîné une brouille plus tôt (étant donné la mention par le narrateur de disputes passées) si l'oncle Adolphe n'avait pas fait partie de la famille, qui constitue une valeur importante dans cette bourgeoisie.

Après, la séparation en elle-même repose largement sur un malentendu. A l'époque, Marcel est préadolescent (il aurait environ 11 ans, d'après la chronologie de Darriulat). Son analyse très fine de la situation laisse entendre qu'il a déjà émergé au principe rationnel de la personne, quoiqu'il ne le manifeste quasiment pas, n'étant pas encore reconnu comme pleinement adulte par son entourage (meurtre du fils). Il comprend ainsi les enjeux propres de son oncle, mais ne parvient pas pour autant à dissimuler son histoire à ses parents, avec lesquels il demeure encore largement dans le rapport coextensif qui est celui du sujet à son entourage et qui le condamne à la transparence. Il s'étonne alors que ses parents ne pensent pas comme lui.

Mon oncle qui détestait prêter ses livres ne répondit rien et me conduisit jusqu'à l'antichambre. Eperdu d'amour pour la dame en rose, je couvris de baiser fous les joues pleines de tabac de mon vieil oncle, et tandis qu'avec assez d'embarras il me laissait entendre sans oser me le dire ouvertement qu'il aimerait autant que je ne parlasse pas de cette visite à mes parents, je lui disais, les larmes aux yeux, que le souvenir de sa bonté était en moi si fort que je trouverais bien un jour le moyen de lui témoigner ma reconnaissance. Il était si fort en effet que deux heures plus tard, après quelques phrases mystérieuses et qui ne me parurent pas donner à mes parents une idée assez nette de la nouvelle importance dont j'étais doué, je trouvai plus explicite de leur raconter dans les moindres détails la visite que je venais de faire. Je ne croyais pas ainsi causer d'ennuis à mon oncle. Comment l'aurais-je cru, puisque je ne le désirais pas ? Et je ne pouvais supposer que mes parents trouveraient du mal dans une visite où je n'en trouvais pas. [...] Je m'imaginai, comme tout le monde, que le cerveau des autres était un réceptacle inerte et docile, sans pouvoir de réaction spécifique sur ce qu'on y introduisait ; et je

¹⁵³ *Ibid.*, p. 16.

ne doutais pas qu'en déposant dans celui de mes parents la nouvelle de la connaissance que mon oncle m'avait fait faire, je ne leur transmise en même temps, comme je le souhaitais, le jugement bienveillant que je portais sur cette présentation¹⁵⁴.

Le quiproquo vient du fait que, au moment de croiser l'Oncle Adolphe un peu plus tard, Marcel, qui s'en veut, détourne le regard, ne sachant pas décider comment réagir à partir du code bourgeois dont il s'est imprégné via ses parents et qu'il a incorporé, mais imparfaitement. Sa réaction est mal comprise par l'oncle, qui y voit un ordre des parents et l'interprète comme une rupture, analyse erronée qui s'explique également par le non-partage d'un même code, loi arbitraire des manières légitimes dans ce milieu bourgeois.

3.3.2. Les bonnes manières

Un autre point important de ce code bourgeois est le respect des bonnes manières, ce qui, au-delà d'une codification du comportement, relève aussi de la langue et du style. Il s'agit par exemple de bien se tenir, de bien s'habiller, de choisir certains mots en fonction de la situation, de rester poli.

3.3.2.1. Vinteuil

Le personnage qui incarne l'attention bourgeoise portée aux bonnes manières (et aux fréquentations) est M. Vinteuil. Il est décrit comme « très sévère pour le "genre déplorable des jeunes gens négligés, dans les idées de l'époque actuelle"¹⁵⁵ » :

D'une bonne famille, il avait été le professeur de piano des sœurs de ma grand'mère et quand, après la mort de sa femme et un héritage qu'il avait fait, il s'était retiré auprès de Combray, on le recevait souvent à la maison. Mais d'une pudibonderie excessive, il cessa de venir pour ne pas rencontrer Swann qui avait fait ce qu'il appelait « un mariage déplacé, dans le goût du jour ». Ma mère, ayant appris qu'il composait, lui avait dit par amabilité que, quand elle irait le voir, il faudrait qu'il lui fit entendre quelque chose de lui. M. Vinteuil en aurait eu beaucoup de joie, mais il poussait la politesse et la bonté jusqu'à de tels scrupules que, se mettant toujours à la place des autres, il craignait de les ennuyer et de leur paraître égoïste s'il suivait ou seulement laissait deviner son désir¹⁵⁶.

Quand sa fille se met à fréquenter une autre fille de mauvaise réputation, et qu'il lui permet d'habiter avec eux, Vinteuil est moqué par le village, également à cause de la contradiction dont il fait preuve entre ce qu'il dit et ce qu'il fait :

A partir d'une certaine année, on ne la rencontra plus seule, mais avec une amie plus âgée, qui avait mauvaise réputation dans le pays et qui un jour s'installa définitivement à Montjouvain. On disait : « Faut-il que ce pauvre M. Vinteuil soit aveuglé par la tendresse pour ne pas s'apercevoir de ce qu'on raconte, et permettre à sa fille, lui qui se scandalise d'une parole *déplacée*, de faire vivre sous son toit une femme pareille. Il dit que c'est une femme supérieure,

¹⁵⁴ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, pp. 79-80.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 112.

¹⁵⁶ *Ibid.*, pp. 112-113.

d'un grand cœur et qu'elle aurait eu des dispositions extraordinaires pour la musique si elle les avait cultivées. Il peut être sûr que ce n'est pas de musique qu'elle s'occupe avec sa fille.¹⁵⁷ »

Au niveau de l'institué, il a manqué à son devoir de bourgeois, ce qui a une incidence sur son statut social, qui subit une dégradation (par « rémunération », c'est-à-dire projection de l'institué sur l'instituant). C'est un sacrifice qu'il endure sans hésiter, consciemment, pour sa fille qu'il adore. Il y a en retour un impact de l'instituant sur l'institué (par « contribution ») : Vinteuil adopte un comportement plus humble, et accepte à nouveau de parler à Swann. Vinteuil se laisse peu à peu mourir de chagrin, car sa déchéance sociale altère son image de lui-même, notamment en tant que père, et l'« idéal du moi » qu'il projette dans sa fille :

Mais quand M. Vinteuil songeait à sa fille et à lui-même du point de vue du monde, du point de vue de leur réputation, quand il cherchait à se situer avec elle au rang qu'ils occupaient dans l'estime générale, alors ce jugement d'ordre social, il le portait exactement comme l'eût fait l'habitant de Combray qui lui eût été le plus hostile, il se voyait avec sa fille dans le dernier bas-fond, et ses manières en avaient reçu depuis peu cette humilité, ce respect pour ceux qui se trouvaient au-dessus de lui et qu'il voyait d'en bas (eussent-ils été fort au-dessous de lui jusque-là), cette tendance à chercher à remonter jusqu'à eux, qui est une résultante presque mécanique de toutes les déchéances¹⁵⁸.

3.3.2.2. Bloch

Bloch, l'ami juif de Marcel qui lui fait découvrir l'auteur Bergotte, finit par ne plus être accueilli chez lui, pour plusieurs raisons. Il déplaît tout d'abord par son irrespect de la politesse et de la convenance bourgeoise, sa présomption et ses réponses jugées déplacées, voire décalées ou bien hypocrites : il prétend vivre « en dehors des contingences physiques », fond en sanglots excessifs en apprenant que la grand'mère de Marcel a mal à la tête, arrive sale et en retard au repas en prétendant :

— Je ne me laisse jamais influencer par les perturbations de l'atmosphère ni par les divisions conventionnelles du temps. Je réhabiliterais volontiers l'usage de la pipe d'opium et du kriss malais, mais j'ignore celui de ces instruments infiniment plus pernecieux et d'ailleurs platement bourgeois, la montre et le parapluie¹⁵⁹.

Il se définit donc surtout en opposition aux valeurs de la bourgeoisie, qu'il méprise, ce qui déplaît très fort à la famille de Marcel :

Ils auraient préféré pour moi à Bloch des compagnons qui ne me donneraient pas plus qu'il n'est convenu d'accorder à ses amis, selon les règles de la morale bourgeoise¹⁶⁰ [...].

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 147.

¹⁵⁸ *Ibid.*, pp. 148-149.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 92.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 93.

Cependant, selon Marcel, ses parents auraient toléré Bloch par amour pour lui, s'il n'avait pas finalement franchi, au niveau de l'institué, une limite d'exclusion, en émettant un propos misogyne portant atteinte à la réputation de la grand'tante :

Et on l'aurait encore reçu à Combray si, après ce dîner, comme il venait de m'apprendre – nouvelle qui plus tard eut beaucoup d'influence sur ma vie, et la rendit plus heureuse, puis plus malheureuse – que toutes les femmes ne pensaient qu'à l'amour et qu'il n'y en a pas dont on ne pût vaincre les résistances, il ne m'avait assuré avoir entendu dire de la façon la plus certaine que ma grand'tante avait eu une jeunesse orageuse et avait été publiquement entretenue. Je ne pus me tenir de répéter ces propos à mes parents, on le mit à la porte quand il revint, et quand je l'abordai ensuite dans la rue, il fut extrêmement froid pour moi¹⁶¹.

3.4. La « personnalité sociale »

Pour expliquer la différence existant entre le Swann de sa jeunesse à Combray et celui qu'il a connu par la suite, Marcel avance un concept de « personnalité sociale » qu'il est intéressant de discuter dans le cadre de ce chapitre :

Sans doute le Swann que connurent à la même époque tant de clubmen était bien différent de celui que créait ma grand'tante, quand le soir, dans le petit jardin de Combray, après qu'avaient retenti les deux coups hésitants de la clochette, elle injectait et vivifiait de tout ce qu'elle savait sur la famille Swann l'obscur et incertain personnage qui se détachait, suivi de ma grand'mère, sur un fond de ténèbres, et qu'on reconnaissait à la voix. Mais même au point de vue des plus insignifiantes choses de la vie, nous ne sommes pas un tout matériellement constitué, identique pour tout le monde et dont chacun n'a qu'à aller prendre connaissance comme d'un cahier des charges ou d'un testament ; *notre personnalité sociale est une création de la pensée des autres*. Même l'acte si simple que nous appelons « voir une personne que nous connaissons » est en partie un acte intellectuel. Nous remplissons l'apparence physique de l'être que nous voyons de toutes les notions que nous avons sur lui, et dans l'aspect total que nous nous représentons, ces notions ont certainement la plus grande part. Elles finissent par gonfler si parfaitement les joues, par suivre en une adhérence si exacte la ligne du nez, elles se mêlent si bien de nuancer la sonorité de la voix comme si celle-ci n'était qu'une transparente enveloppe, que chaque fois que nous voyons ce visage et que nous entendons cette voix, ce sont ces notions que nous retrouvons, que nous écoutons. Sans doute, dans le Swann qu'ils s'étaient constitué, mes parents avaient omis par ignorance de faire entrer une foule de particularités de sa vie mondaine qui étaient cause que d'autres personnes, quand elles étaient en sa présence, voyaient les élégances régner dans son visage et s'arrêter à son nez busqué comme à leur frontière naturelle ; mais aussi ils avaient pu entasser dans ce visage désaffecté de son prestige, vacant et spacieux, au fond de ces yeux dépréciés, le vague et doux résidu – mi-mémoire, mi-oubli – des heures oisives passées ensemble après nos dîners hebdomadaires, autour de la table de jeu ou au jardin, durant notre vie de bon voisinage campagnard. L'enveloppe corporelle de notre ami en avait été si bien bourrée, ainsi que de quelques souvenirs relatifs à ses parents, que ce Swann-là était devenu un être complet et vivant, et que j'ai l'impression de quitter une personne pour aller vers une autre qui en est distincte, quand, dans ma mémoire, du Swann que j'ai connu plus tard avec exactitude, je passe à ce premier Swann – à ce premier Swann dans lequel je retrouve les erreurs charmantes de ma jeunesse et qui d'ailleurs ressemble moins à l'autre qu'aux personnes que j'ai connues à la même époque, comme s'il en était de notre vie ainsi que d'un musée où tous les portraits d'un même temps ont un air de famille, une même tonalité – à ce premier Swann rempli de loisir, parfumé par l'odeur du grand marronnier, des paniers de framboises et d'un brin d'estragon¹⁶² [je souligne].

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*, pp. 18-20.

Ce qui est en jeu dans cet extrait, c'est un relativisme dans la réception de l'autre en société. Dire que la « personnalité sociale » est une « création de la pensée des autres » et proposer un tel dédoublement revient à dire que ce qui d'une personne est perçu dépend en partie de l'autre qui interagit avec elle.

Pour analyser cette idée à la lumière des concepts que propose la théorie de la médiation, il faut commencer par se départir de la conception logocentrique qui est celle de Proust (comme de la société à laquelle il appartient) et considérer que ce qu'il appelle « pensée » ne relève pas de ce que l'anthropologie clinique désigne par ce terme, ni même spécifiquement de la raison humaine, du moins pas en son principe dialectique. Pour Proust, ce qu'il est important de saisir dans ce passage, c'est surtout l'idée que quelque chose constituerait un biais qui introduirait du jeu entre un être « pour lui-même », absolu, et un être perçu, ou plutôt « reçu » (pour éviter la référence au plan I), relatif à tout autre avec lequel il est en rapport, et dès lors variable avec la multiplicité et la diversité des rapports sociaux. Ce que Proust insinue, c'est que cet être reçu, si instable et peu unifié, est le seul à pouvoir vraiment être qualifié de « social », dans la mesure où il est le seul qui se partage. Comme le dit le narrateur, « nous ne sommes pas un tout matériellement constitué, identique pour tout le monde et dont chacun n'a qu'à aller prendre connaissance » : il ne faut pas positiver l'être d'une personne, il n'existe qu'en négatif, créé par la « pensée » des autres. Il n'y a pas loin entre cette conception du social et celle de la théorie de la médiation, selon laquelle il n'y a pas d'être absolu, pure essence transcendantale qui précéderait l'existence, mais un être entièrement fait de rapports multiples : rapports à la situation, naturelle ou acculturée par le fait de poser dialectiquement une essence immanente faite elle-même de rapports abstraits d'où se récapitulent les trois coordonnées ; rapports naturels de sujets coextensifs les uns aux autres ou rapports culturels de personnes qui s'opposent les unes aux autres et se définissent mutuellement par un système de frontières et de répartition du devoir social.

En l'occurrence, l'explication de ce décalage effectivement observable dont Proust fait état semble à rechercher dans le double processus d'incorporation-projection, que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier d'une manière assez détaillée dans le second chapitre de ce mémoire. Le vocabulaire utilisé pour décrire le phénomène le suggère : par exemple « voir une personne que nous connaissons », « elle injectait », « nous remplissons l'apparence physique », « les notions que nous avons sur lui », etc. Par le cumul qu'elle constitue, l'incorporation permet que le corps soit une permanence dans le changement, qui permette de distinguer le familier de l'étranger, c'est-à-dire, de reconnaître une personne que l'on a déjà vue, de reconnaître sa voix, mais aussi de fixer d'une manière permanente ce que l'on sait

d'elle, ce que l'on a vécu avec elle, le fait qu'on la considère (ou non) comme une personne, qu'on la désire, ou encore ce que soi-même on pense d'elle, en en ayant discuté avec d'autres, en se donnant telle ou telle référence de langue, style ou code. Ces éléments sont associés, et projetés dans le même mouvement que l'incorporation.

Il est clair que la différence notée par Marcel entre deux Swann successifs, dont l'un « ressemble moins à l'autre qu'aux personnes [qu'il] a connues à la même époque », tient dès lors en bonne partie au processus d'imprégnation, en tant qu'incorporation de son entourage familial dans l'histoire duquel il se trouve placé : enfant, il jugeait Swann d'après les critères sociaux de sa famille, sans pouvoir encore les remettre en question, et ce qu'il entendait dire faisait autorité, ce qui a influencé l'image qu'il s'en est donné à cette époque. Le Swann que Marcel a connu dans un second temps n'est pas plus « vrai » que le premier, mais il est plus authentique à ses yeux car c'est celui qu'il a pu rencontrer en tant que personne autonome, en se fixant ses propres repères, et celui avec lequel il est entré dans une relation pleinement sociale au sens médiationniste du terme, constitutive en retour de son propre être de culture.

Ce que Gagnepain fait remarquer et que Proust ne mentionne pas vraiment, quoiqu'il le mette constamment en scène, c'est, d'une part, le fait que ce masque, ce qu'on partage avec l'autre, est justement ce qui constitue la personne, et d'autre part, l'idée que son identité et sa reconnaissance par l'autre doivent sans cesse se renégocier selon la dialectique du singulier et de l'universel. Voilà ce qui le fonde à dire :

L'homme ne naît à la personne que lorsque s'opposant, au contraire, à lui-même il devient, en tant qu'autre, capable de négocier son moi. Sa distinction, en somme, l'identifie et non pas sa fusion. Point n'est ici encore *d'idem*, autrement dit, *nisi non alius*.

C'est donc une erreur d'estimer qu'on puisse jamais déceler la personne sous le masque, attendu qu'on ne saurait — faute d'autre moyen, culturellement parlant, de nous poser — prétendre sans illogisme qu'il y eût personne à masquer¹⁶³.

3.5. Une étude biaxiale

L'étude que je viens de proposer du cadre social dans lequel s'inscrit l'enfant Marcel et qui le constitue, dans la mesure où il s'en imprègne, se limitait jusqu'ici à une analyse centrée sur les concepts de dialectique et de bifacialité. Dans le but de ne pas alourdir un exposé théorique déjà bien chargé, je n'ai pas abordé dans le chapitre précédent la biaxialité sur le plan de la personne, à cause du nombre considérable de notions supplémentaires que son étude mobilise. En effet, la théorie de la médiation privilégie, conceptuellement parlant et selon sa propre définition, une visée scientifique ; il s'agit donc d'adapter son langage pour

¹⁶³ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 50.

désigner distinctement chaque chose en tenant compte de sa spécificité. Concrètement, malgré de rigoureuses analogies qui structurent le système et lui confèrent sa cohérence, sur chaque pôle de la dialectique, chaque plan et chaque face, sont susceptibles d'être nommés et définis non seulement les unités génératives et les identités taxinomiques, mais également les ensembles auxquels elles se rapportent ainsi que la projection de chaque axe sur l'autre. C'est ce qu'a entrepris Brackelaire, sur le plan de la personne, en n'hésitant pas à remanier par endroit, pour les clarifier, la terminologie et les définitions suggérées par Gagnepain¹⁶⁴.

Cette étude biaxiale présente pourtant un intérêt indéniable, notamment afin de préciser les notions d'instituant et d'institué. Elle permettra d'affiner l'analyse que je viens d'ébaucher de la situation sociale dans *Combray* et de mettre en exergue sa construction rigoureuse et cohérente. S'il m'a paru opportun de réserver la présentation plus détaillée de la biaxialité à cette partie, c'est pour l'illustrer systématiquement à l'aide d'exemples tirés du roman, surtout des extraits précédemment cités. L'objectif est ainsi de faciliter au lecteur l'assimilation des différents concepts (qui seront encore mobilisés dans la suite de ce mémoire) et de montrer non seulement leur pertinence pour comprendre comment fonctionne la vie sociale dans le roman de Proust (comme dans toute société), mais aussi le fait qu'ils sous-tendent une mise en évidence du phénomène social, qui me semble constituer véritablement un enjeu du roman, particulièrement en ce qui concerne l'établissement du lien social (instituant). A ce titre, c'est davantage le caractère analysable de chaque situation décrite qui m'intéresse que l'analyse effective des exemples, choisis plutôt pour la clarté explicative qu'ils permettent que pour leur contenu.

Je présenterai séparément l'instituant et l'institué, dont nous avons déjà vu la réciprocité par contribution et rémunération, qui est cause que tout changement sur une face a instantanément une répercussion sur l'autre face.

Je joins également en annexe un schéma récapitulatif de ces concepts liés à la biaxialité sur le plan de la personne (cf. Schéma 1).

3.5.1. La biaxialité sur l'instituant

L'étude de la biaxialité sur la face de l'instituant permet de décrire plus en détails par quels mécanismes l'être humain structure les appartenances qui le définissent et comment il s'associe avec d'autres êtres humains, établit une l'alliance, un lien social.

¹⁶⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1995. Cet ouvrage, entre ethnographie, sociologie et psychanalyse est une des grandes références au sujet du plan de la personne. Il contient aussi l'article « Le corps en personne... à la frontière naturelle de la sociologie », initialement paru dans la revue *Anthropo-logiques*.

3.5.1.1. Sur le pôle de l'instance

Il s'agit, instantiellement, de poser un réseau de frontières entre soi et l'autre, opposant des entités (identités ou unités) interchangeable, qui à ce niveau sont totalement dépourvues de contenu, mais qui se définissent en pure négativité par leur rupture (ou non) avec d'autres entités au sein d'un ensemble clos. Ainsi, au niveau de l'axe taxinomique, l'homme effectue un classement implicite de ses appartenances, désigné par le terme de statut. Cela suppose selon Brackelaire une rupture avec les qualités naturelles (par exemple l'opposition des sexes) permettant à l'homme de créer socialement du même et du différent, « puisqu'avant d'être compare, l'autre structurellement est intérieur au même qui, d'un point de vue formel, ne se définit véritablement que par là¹⁶⁵ » :

Tout comme nous classons grammaticalement le son en traits, nous classons ethniquement le spécimen en statut. Et c'est cette analyse qui nous permet alors de nous lier socialement à lui en nous identifiant, c'est-à-dire en nous situant selon nos statuts respectifs, et non comme spécimens de l'espèce humaine. Etablir un lien social avec un partenaire suppose en effet que nous nous identifions d'abord par divergence, c'est-à-dire que nous nous différencions en nous classant selon un ensemble de statuts – comme masculin, féminin, âgé, adulte, enfant, étranger, natif, riche, pauvre, etc. Ce sont là des entités purement négatives qui ne se définissent que par leurs oppositions. Et comme telles, elles sont arbitraires, rompant avec la nécessité naturelle ou avec ce qui se présente socialement comme étant naturel¹⁶⁶.

Brackelaire rappelle que le statut est un principe de classement à concevoir comme cadre de variations. Ainsi, un même statut (enfant, bourgeois, etc.) peut avoir différentes figures dans la performance.

Face à ce principe de classement sur l'instituant qu'est le statut, le principe de dénombrement, au niveau de l'axe génératif, est appelé par Brackelaire « position » (Gagnepain, lui, parle plutôt de « notable ») : l'être humain analyse en effet sa position par rapport à l'autre. Dénombrer, selon Brackelaire, c'est ici « délimiter formellement *qui* compte et *ce qui* compte¹⁶⁷ », arbitrairement et par opposition à ce qui ne compte pas : c'est donc « une unification par contraste, c'est-à-dire une unification négative, l'*alter* étant structurellement intérieur à l'un comme l'*alius* au semblable¹⁶⁸ ». Là encore, l'unité que constitue la position n'est pas superposable aux sujets que nous sommes naturellement, dans la mesure où elle instaure de l'égalité entre spécimens, réunis dans une unité de culture. Dès lors, peu importe la taille du groupement : l'unité peut être le « moi », le couple, la famille, les paroissiens, l'ensemble des habitants d'une ville ou d'un pays, etc., toujours définis formellement (sans contenu) et négativement par ce qui est exclu du groupe. Une seule

¹⁶⁵ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, p. 190, citant GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 50.

¹⁶⁶ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.*

¹⁶⁷ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.* p. 196

¹⁶⁸ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.*

position pourra porter en puissance plusieurs manières de se lier comme partenaires. Ainsi « la position [...] est ce principe combinatoire qui fait que nos rapports avec les autres sont toujours à nouveau structurés par l'ensemble des positions impliquées », ce qui permet de créer performantiellement de nouveaux liens ou de recréer ceux qui existent.

Au-delà de ce double principe instantiel consistant à définir négativement du même et de l'un par classement et segmentation, il existe, comme nous l'avons brièvement mentionné plus haut, un rapport entre les axes, une « interaxialité » que Gagnepain définit comme projectivité d'un axe sur l'autre. Brackelaire développe cette notion comme suit :

La *projection des axes* opère alors une analyse de l'analyse. D'un côté, la projection de l'axe taxinomique sur l'axe génératif, en faisant régner le même sur le pluriel, redistribue – ou ordonne – cette pluralité à partir de l'identité. De se voir subsumés par l'identité d'un même choix intègre des éléments, dès lors complémentaires, dans une unité d'un nouvel ordre. Cette projection crée ainsi, par intégration, de la complémentarité, c'est-à-dire de la pluralité partielle, ou encore de l'unité partielle. Dans l'autre sens, la projection de l'axe génératif sur l'axe taxinomique impose le règne de l'un sur le différent et reclasse – ou catégorise – la diversité à partir de l'unité. Cette inclusion réduit les différences en les transformant en variations autour d'une identité catégorielle invariante. Cela crée, par inclusion, de la similarité, c'est-à-dire de la diversité partielle, ou encore de l'identité partielle¹⁶⁹.

Dans le cas qui nous occupe, en instance et sur l'instituant, la projection de l'axe taxinomique sur l'axe génératif est nommée stratification, et la projection inverse est appelée classification. La stratification consiste à créer un ordre dans les positions à partir des statuts, des marques d'appartenance, autrement dit à rassembler plusieurs unités (qui ne comptent pas ensemble) dans une identité, ce qui crée entre elles un rapport d'unité partielle, de complémentarité. Les positions sont ainsi classées en sous-ensembles, de multiples manières. Et Brackelaire note que la stratification peut opérer de deux façons : par coordination des positions regroupées ou en les subordonnant les unes par rapport aux autres. Ainsi, par exemple, plusieurs noyaux familiaux peuvent être regroupés sous le statut de bourgeois et coordonnés du fait de partager certains codes (notamment de politesse) ou une situation aisée ; ou bien, à un autre niveau, plusieurs membres d'une famille, peuvent être réunis par certaines habitudes qu'ils partagent et que d'autres n'ont pas, ou même par le lien du sang, pris ici comme une marque d'appartenance. Ils peuvent aussi être subordonnés sur base de statuts non partagés, celui qui détient, sur l'institué, le rôle de père de famille étant (ou non), par rémunération, considéré comme occupant une position plus élevée. Notons que nous sommes toujours ici sur l'instance, dans un système de relations encore privé de contenu.

La classification, à l'inverse, est la catégorisation ethnique des statuts, c'est-à-dire un classement de ceux-ci en fonction des positions. Il s'agit de réduire la diversité des statuts en les incluant dans des unités, dont ils deviennent des variations internes, ce qui crée entre eux

¹⁶⁹ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.* p. 179.

un rapport d'identité partielle, de similarité. Selon Brackelaire, « [u]ne classe inclut donc toutes les appartenances par lesquelles ses parties se distinguent partiellement et qu'elle reclasse sur la base des types de position¹⁷⁰ ». Par exemple, l'unité que constitue la famille regroupe des différences d'appartenances : des hommes et des femmes, des enfants et des adultes, etc.

3.5.1.1. Sur le pôle de la performance

L'analyse instantielle en statuts et en positions que je viens de présenter est privée de contenu et doit, pour en obtenir, être réinvestie dans la situation. L'aménagement du statut en fonction de la conjoncture s'appelle l'état, qui est l'identité politique. Brackelaire définit l'état de la manière suivante :

C'est cette analyse ethnique en terme de statuts qui, en nous situant sans cesse par rapport à tout ce que l'on peut être, c'est-à-dire à tout ce que l'on est et à tout ce que l'on n'est pas, nous force à définir toujours à nouveau ce que nous sommes socialement, notre état. [...] si le statut nous permet de nous identifier et nous différencier implicitement, rien n'étant exclu, en référant cette analyse à la conjoncture, nous sélectionnons explicitement un état et excluons le reste¹⁷¹.

Ainsi, pour prendre un exemple inspiré de la *Recherche*, on peut tenter d'expliquer par là ce qui rend possible l'ambivalence de Swann. Quand il visite les parents de Marcel, il est, instantiellement, entre autres choses, homme (non femme), adulte (non enfant), riche (non pauvre), fils d'agent de change (non noble), bourgeois moyen respectable (non mondain ni snob). Il s'analyse lui-même et est analysé à partir de ces oppositions, qui sont distinctives. Performantiellement, il va visiter les parents, entre autres, en qualité de bourgeois respectable et attentif ; il porte alors toujours en lui-même virtuellement la qualité de mondain, en tant que différence, bien qu'elle soit exclue par son choix. Il se présente également simultanément comme homme, adulte, riche, fils d'agent de change, car ces qualités n'ont pas été exclues par son choix. C'est par ailleurs comme adulte qu'il s'adresse à l'enfant Marcel, tout en lui reconnaissant explicitement cette qualité d'« enfant », dont il est implicitement porteur en négatif. A l'inverse, lorsqu'il est dans le monde, Swann n'actualise pas cette qualité de bourgeois respectable (sans pour autant l'exclure nécessairement, si ce n'est pas un critère d'exclusion dans ce groupe), mais d'autres qualités indispensables pour avoir ses entrées. L'identité n'est pas figée, mais peut s'adapter à la conjoncture, elle se négocie avec le partenaire.

¹⁷⁰ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.* p. 209.

¹⁷¹ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.* p. 191.

Le réinvestissement dans la situation de l'unité ethnique qu'est la position est à l'origine de l'unité politique, appelée « partenaire ». Là où la position sert à se démarquer, tout en portant potentiellement toutes les manières de se lier, il s'agit dans la performance d'établir un lien actuel avec un partenaire. Brackelaire explique ainsi l'établissement de ce lien social :

[...] le lien social réorganise, par connexion, l'ensemble des positions impliquées. Autrement dit, il les répartit entre les deux partenaires. Nouer une relation sociale, c'est ainsi aménager l'espace des positions ethniques en fonction d'une situation où nous nous confrontons à un partenaire. Plus précisément, c'est redistribuer les positions sur le partenaire dont il s'agit et sur celui que nous constituons dans notre lien avec lui. C'est donc définir d'un seul tenant qui est notre partenaire et qui nous sommes dans ce rapport avec lui, ou encore quel est le lien que nous établissons avec lui. [...]

C'est dire que le partenaire n'est pas une extension naturelle de ce que nous sommes. Nous ne fusionnons pas avec lui. Il est cette unité séparée avec qui nous traitons. Et l'enjeu est toujours, quelque figure qu'il prenne, la redéfinition de nos frontières mutuelles. Le concept de partenaire n'implique donc pas d'office l'idée d'un accord ou d'une entente. [...] En d'autres mots, il ne s'agit pas exclusivement ni nécessairement d'être d'accord mais de rechercher une convention, ce qui se fait autant dans la fermeture que dans l'ouverture au partenaire¹⁷².

On retrouve ici les notions de visée anallactique et synallactique. C'est typiquement ce qui est en jeu dans l'extrait cité plus haut où la grand'tante de Marcel tente de rallier la famille à sa cause contre l'avis de la grand'mère. La situation met en jeu sa frontière (son opinion, paramètre « je »), donc elle tente de faire entrer anallactiquement la famille de Marcel (paramètre « tu ») dans l'unité qu'elle constitue en opposition à celle de la grand'mère (paramètre « il »), qui est alors adversaire (une autre forme de partenariat), reconnue comme faisant partie de l'unité à laquelle elle s'oppose. Du reste, si ce découpage s'actualise à ce moment-là, dans cette situation, rien n'empêche qu'elle prenne le parti de la grand'mère dans une autre situation.

En ce qui concerne le rapport entre les axes, les concepts d'intégration et de groupement désignent respectivement le réaménagement politique de la stratification et de la classification en fonction de la situation sociale. La stratification, comme ordonnancement purement formel des positions, est contredite dialectiquement par une intégration. Celle-ci constitue au contraire un lien social, qui établit une complémentarité entre partenaires, par coordination ou subordination. Ainsi, par exemple, quand Legrandin néglige de saluer les membres de la famille de Marcel, ceux-ci s'unissent-ils très naturellement contre lui. Parmi les stratifications possibles, c'est alors celle qui s'actualise, malgré des différences internes qui dans une autre situation donnerait lieu à une intégration différente, comme la tentative de la grand'tante décrite dans l'exemple précédent d'unir une partie de la famille contre l'avis de la grand'mère.

¹⁷² BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.* p. 200.

Le groupement est l'inclusion politique. Il se fonde sur la classification, catégorisation des statuts qui, en les regroupant dans une position, crée entre eux une similarité d'appartenances, similarité qui selon Brackelaire est elle-même politique :

[...] elle contredit la classification ethnique de leurs statuts en les recatégorisant sur base de l'état qu'ensemble ils adoptent. La variété des groupes est donc celle des situations, qui fait que nous adoptons avec les autres, en tant que partenaire, des états à chaque fois spécifiques¹⁷³.

Ainsi, selon que la famille de Marcel est seule, avec Swann, ou avec les paroissiens, le groupe constitué est chaque fois autre, mais il crée de la similarité dans la diversité des statuts.

Notons qu'isoler ces mécanismes dans un exemple est toujours un exercice un peu artificiel, dans la mesure où ils sont toujours étroitement imbriqués. De plus, ces processus de négociation dialectique des appartenances sont à l'œuvre dans chaque relation humaine, quelle qu'elle soit. Ainsi, comme mentionné dans l'introduction de ce chapitre, les exemples valent moins pour l'intérêt qu'ils présentent en eux-mêmes que pour mettre en évidence la grande précision et le grand réalisme dont Proust fait preuve dans la description de la société, en transposant avec finesse ces dynamiques latentes dans son écriture propre.

3.5.2. La biaxialité sur l'institué

Je serai plus concis dans la présentation de la biaxialité au niveau de l'institué, au principe de la négociation sociale du partage des devoirs et des pouvoirs entre partenaires, donc de la négociation d'un contrat social, dans le cadre cette fois de la relation dialectique à autrui. En effet, si les mécanismes biaxiaux internes sont également visibles dans la partie Combray, ils ne semblent pas en constituer une problématique centrale au même titre que la négociation des appartenances, bien qu'ils soient toujours impliqués par contribution et rémunération. Leur étude sera surtout importante pour approfondir l'analyse, dans le prochain chapitre, des difficultés auxquelles Marcel se trouve confronté dans sa relation à autrui. Par ailleurs, les concepts sur cette face sont conçus comme analogues à ceux qui y correspondent en terme de biaxialité sur l'autre face.

3.5.2.1. Sur le pôle de l'instance

Au niveau instantiel, l'identité sur la face de l'institué est appelée par Gagnepain « office », terme auquel Brackelaire préfère celui de « fonction », qui lui semble moins référer à un contenu dépendant de la conjoncture. La fonction est donc ce qui « définit formellement

¹⁷³ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *Ibid.* p. 211.

le métier «par une obligation de compétence, et non pas, déontiquement, de résultat»¹⁷⁴ ». Il s'agit de services ou compétences qui se définissent formellement et négativement par leur opposition à d'autres services, par exemple « éduquer », « cuisiner », « nettoyer », « vendre », etc., en dehors de toute charge effectivement exercée. La fonction fait partie d'un « ensemble virtuel des compétences possibles¹⁷⁵ » appelé le répertoire, qui la définit comme la compétence que n'a personne d'autre. C'est donc, à l'instar du statut sur l'instituant, un cadre de variations : une même fonction peut être réaménagée de diverses façons par la conjoncture, chacune d'elle y trouvant son principe de structuration.

Face à cela, l'unité ethnique déontologique est appelée « rôle » par Brackelaire (Gagnepain, lui, parle d'« établissement »). Il s'agit du principe de distribution et comptage de la responsabilité vis-à-vis d'autrui, qui permet de la distribuer en unité. Ce sont les limites formelles qui définissent ethniquement le devoir et l'indépendance, en rupture avec la dépendance animale du petit à l'adulte. Comme pour la position, ces unités de responsabilité ne se superposent donc pas aux sujets, elles en nient au contraire les limites : elles peuvent ainsi réunir arbitrairement dans un seul rôle des sujets de plusieurs générations, unis par contraste avec les autres rôles de l'ensemble, appelé la « scène ». Un rôle peut être par exemple « domestique » (par opposition à « fille de cuisine », « boulanger », etc.) ou même « bourgeois » (par opposition à « noble », etc.) dans la mesure où par contribution la position implique toujours une responsabilité.

Toujours sur cette face et sur ce pôle de la dialectique, la projection de l'axe génératif sur l'axe taxinomique fonde l'attribution, et la projection inverse, la qualification. L'attribution est donc un ordonnancement des rôles à partir des fonctions qui, en englobant plusieurs, instaurent entre eux une complémentarité ou unité partielle réduisant leur indépendance. En d'autres termes, il s'agit selon Brackelaire de « redistribuer professionnellement les rôles sur base des compétences, bref, de délimiter les attributions¹⁷⁶ ». Ainsi la fonction « cuisiner » peut-elle être allouée à plusieurs rôles : la fille de cuisine et le domestique, par exemple, en dehors de tout contenu, donc de toute charge effectivement remplie et des personnes qui occupent un même poste. De plus, analogiquement à la stratification sur l'autre face, l'attribution procède soit en coordonnant les rôles, soit en les hiérarchisant, subordonnant par exemple la fille de cuisine à la domestique à partir d'une même fonction.

¹⁷⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *ibid.*, p. 214, citant GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 68.

¹⁷⁵ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *ibid.*, p. 215.

¹⁷⁶ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *ibid.*, p. 228.

A l'opposé, la qualification correspond à un classement des fonctions sur base des rôles. En se projetant sur la diversité des compétences, ces derniers engendrent des fonctions d'un autre ordre, des catégories de fonctions qui créent entre les différences qu'elles regroupent une similarité, c'est-à-dire un rapport d'identité partielle, dans la mesure où elles sont liées à une même obligation de compétence. Le rôle de domestique, pour reprendre cet exemple (tout contenu mis à part), réunit ainsi potentiellement différentes fonctions : « nettoyer », « cuisiner », « faire les courses », « s'occuper d'un malade », etc., rien n'étant exclu à ce niveau instantiel.

3.5.2.2. Sur le pôle de la performance

Au niveau performantiel, c'est la charge (ou emploi) qui correspond au réinvestissement dans la situation de la fonction : « La *charge* désigne ainsi l'unité non plus professionnelle, mais contractuelle ». En effet, là où la fonction introduit implicitement une différenciation professionnelle, sans rien exclure, le réinvestissement de cette analyse dans une conjoncture (dans le cadre d'un contrat social spécifique), quant à lui, conduit à sélectionner explicitement une charge à l'exclusion des autres. Cette responsabilité effective sera donc toujours de nouveau redéfinie selon les circonstances, grâce au fait que les autres responsabilités restent implicitement présentes et lui donnent sa portée. De plus, Brackelaire note que la charge fait toujours partie d'un ensemble et « peut voir converger sur elle des fonctions non exclues par son choix¹⁷⁷ ». Il cite Gagnepain :

Il se peut, par exemple, que divers offices fortuitement convergent dans un même emploi et que l'épicier soit aussi gargottier, exprès et sacristain : nous parlons, dans ce cas, politiquement de symmélie, tout comme rhétoriquement nous parlions de vocable et de synonymie¹⁷⁸ ».

Ce passage n'est pas sans rappeler cet extrait de la partie *Combray* où le narrateur présente Théodore comme cumulant plusieurs fonctions dans une même « double profession ». Et notons que ce n'est d'ailleurs pas à une de ces compétences que Françoise fait appel et qu'elle actualise dans la situation décrite, mais plutôt à celle d'informateur, qu'elle projette sur lui, à l'exclusion des premières et qui constitue dès lors en l'occurrence sa charge :

Françoise, envoyée aussitôt chez l'épicier, était revenue bredouille par la faute de l'absence de Théodore à qui sa double profession de chantre ayant une part de l'entretien de l'église, et de garçon épiciier donnait, avec des relations dans tous les mondes, un savoir universel¹⁷⁹.

¹⁷⁷ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *ibid.*, p. 215.

¹⁷⁸ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *ibid.*, pp. 215-216., citant GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 71.

¹⁷⁹ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, p.68.

En ce qui concerne l'unité déontique, Brackelaire l'appelle « partie » et en propose la définition suivante :

Politiquement, nous tentons en effet d'établir un contrat avec une autre partie. Et cela consiste à réorganiser les rôles en fonction de la situation, autrement dit, à les redistribuer entre les deux parties. Chacune d'elle est une, quelle que soit le nombre de rôles qu'elle contient, et elle n'est ce qu'elle est que de s'articuler contractuellement avec l'autre. Collaborer, c'est ainsi restructurer l'ensemble des rôles qui composent la scène autour du contrat que nous déterminons avec l'autre partie. Comme la proposition restructure le texte par énonciation, le contrat réorganise la scène par communication, en distribuant les responsabilités entre la partie contractante et la partie contractée, cette coupe contractuelle consistant à délimiter nos responsabilités par rapport à l'autre partie, à qui des responsabilités sont attribuées du même coup¹⁸⁰.

Là où l'attribution désigne une mise en ordre ethnique et formelle des rôles par les fonctions, au niveau du réinvestissement politique, ces rôles sont intégrés par chaque partie impliquée dans le contrat, en fonction de la charge à assumer : c'est ce qui fonde selon Brackelaire l'« organisation ». Cette intégration déontique fonctionne également par coordination ou subordination, mais directement orientée vers la finalité à atteindre concrètement : c'est la question de la coopération et de la hiérarchie, présente dans toute organisation. Pour reprendre l'exemple proposé plus haut, si dans le cadre du processus d'attribution, la fonction « cuisiner » (non « nettoyer », « éduquer », etc.) subsume plusieurs rôles (« cuisinier », « domestique », etc., par opposition à tous les autres), l'organisation consiste à sélectionner une charge, en lien avec la situation (cuisiner pour la famille de Marcel), répartie entre plusieurs parties (Françoise et la fille de cuisine) mises dès lors en complémentarité, ceci à l'exclusion des autres possibilités qui restent néanmoins implicitement présentes.

Quant au réinvestissement politique de la qualification dans la situation contractuelle, Brackelaire l'appelle le « champ », en référence au concept homonyme fréquemment utilisé en sociologie, notamment par P. Bourdieu. Le champ nécessite en effet qu'il y ait professionnellement similarité entre les fonctions, c'est-à-dire qualification, mais il la dépasse en la recatégorisant contractuellement, en fonction de la conjoncture, c'est-à-dire des attentes effectives (charges) qu'on a envers chaque partie. Dès lors, il y a autant de champs différents que de situations sociales : le champ littéraire (auquel appartient Bergotte), le champ musical (dont relève Vinteuil) ou même, à un niveau très local, le champ de la cuisine dans la famille de Marcel, au sein duquel les parties organisées (Françoise et la fille de cuisine) peuvent se répartir des sous-tâches effectives : François cuit le poulet et donne les ordres, tandis que la fille de cuisine est chargée d'éplucher les asperges.

¹⁸⁰ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op.cit.*, pp. 223-224.

3.6. L'interpersonnalité

Ainsi, ce qui se donne à voir dans *Combray*, avec la famille de Marcel et le petit monde bourgeois qui est en contact avec elle, mais également dans le reste de la *Recherche*, par exemple dans *Un amour de Swann* avec le petit clan des Verdurin ou bien la soirée mondaine chez madame de Saint-Euverte, c'est la société humaine, considérée dans toute sa richesse et sa complexité, avec sa logique de fédération contre ce qu'elle exclut, et la révolution permanente qui tente d'en redéfinir dialectiquement les limites, à tous les niveaux, « micro » ou « macro ». On est donc bien loin d'un simple « collectif » composé d'une somme d'« individus » vaguement reliés les uns aux autres, et définis chacun caricaturalement par un type ou un camp. Il s'agit ici véritablement d'un réaménagement constant des frontières qui structurent les échanges entre des personnages qui acquièrent dès lors une autonomie de personne et qui entrent dans une négociation active, en partie implicite et toujours à recommencer des appartenances et des responsabilités constitutives de leur identité sociale, selon la dialectique du singulier et de l'universel.

En particulier, l'établissement du lien social (réinvestissement de l'instituant dans la situation) semble être un thème central dans cette première partie de la *Recherche*. Il est, me semble-t-il, l'objet d'une focalisation qui met en évidence un permanent nouage et dénouage entre groupes ou entre partenaires, qui se redéfinissent chaque fois autrement en fonction des circonstances, tout en conservant leur identité propre. Rien ne définit mieux l'entourage dont Marcel s'imprègne que cette dynamique éminemment sociale, qui explique que ses influences soient multiples et parfois contradictoires. La négociation symétrique du contrat social (réinvestissement de l'institué) n'est pas présentée aussi explicitement, mais elle est néanmoins à l'œuvre dans les mécanismes sociaux décrits, notamment par contribution/rémunération : en effet, dans la mesure où aucune liaison n'apparaît figée, rien n'est définitivement acquis et il est nécessaire d'être toujours à la hauteur de son état actuel, sous peine d'être déclassé.

Pour désigner ce caractère plurifocal propre à la *Recherche* permettant de peindre le social dans tout son dynamisme, je propose de fonder le concept d'« interpersonnalité ». Le mot est formé par analogie avec celui d'intersubjectivité qui signifie la multiplication des points de vue depuis un seul. Cette définition est ici élargie et intégrée au modèle médiationniste : l'interpersonnalité désigne, dans le cadre d'une narration, le fait de donner à voir, à partir du point de vue propre du personnage narrateur, le mouvement de singularisation présent en chaque personnage, en même temps que celui, inverse, d'universalisation qui lui permet de retrouver les autres dans la performance. L'écriture de Marcel, tout en étant

introspective et centrée avant tout sur son propre point de vue, fait une place de choix à ce procédé, ce qui fonde une véritable présence des autres dans le texte, dont nous analyserons l'importance au chapitre 5.

Chapitre IV : Prisonnier de l'histoire des autres

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que Marcel, en tant qu'enfant, s'imprègne de son milieu familial bourgeois : il est ainsi *pris* dans l'histoire des autres, sans être encore véritablement *en prise* sur cette histoire, ce que permet l'accès à la personne. Si le franchissement de ce seuil détermine, par dialectique interposée, l'état « adulte » et que l'enfant demeure en celui-ci à titre de premier pôle de la personne, l'adolescence ne peut exister, dans la théorie de la médiation, ni comme pôle de la dialectique, ni comme phase temporelle de mise en place de la personne, attendu que l'abstraction est ou n'est pas et que l'accès à la personne est dit toujours problématique, c'est-à-dire jamais acquis une fois pour toutes. L'adolescence, c'est plutôt cette réactualisation constante et sans cesse recommencée de l'analyse qui nous fonde comme personne et de son réinvestissement dans la situation, c'est-à-dire de la dialectique ethno-politique. Cela correspond donc au concept de « crise » de Lamotte, défini plus haut.

Or, du fait même de ce caractère problématique, cette adolescence permanente peut connaître des dysfonctionnements, pathologiques ou non, mais qui perturbent nécessairement l'accès à une pleine socialité humaine, de manière différente en fonction de la phase de la dialectique, de la face et de l'axe atteints. Je montrerai, dans ce second chapitre d'analyse, en quoi Marcel connaît une telle difficulté, plus précisément en ce qui concerne son rapport à autrui (institué), dont l'analyse se révélera éclairante pour l'interprétation de l'œuvre.

4.1. Un rapport fusionnel aux parents

Le premier lieu où l'émergence à la personne se donne à voir, vers le moment de la puberté, c'est la famille, dans le cadre de la relation de l'enfant aux parents. En effet, c'est à partir de ce moment que, après un renoncement progressif à leur rôle de parents (meurtre du fils), ils sont amenés à reconnaître leur enfant comme personne autonome et responsable, tandis que, réciproquement, celui-ci doit se détacher de l'histoire de ses parents, en la relativisant depuis une position d'altérité (meurtre du père) ; et de cette histoire parentale, il hérite une dette éternelle, fondatrice de la responsabilité sociale.

4.1.1. Le baiser maternel

Le jeune Marcel ressent chaque soir une angoisse terrible et rémanente à l'idée de devoir quitter sa mère pour aller se coucher. Il faut qu'elle l'embrasse afin qu'il puisse s'endormir. Il est impossible de déterminer avec précision l'âge qu'il a alors, mais on peut supposer que l'angoisse se prolonge jusqu'à un âge assez tardif, dans la mesure où il y fait encore référence comme à un repère durable dans la description de la promenade du côté de Guermantes, où il mêle des éléments de plusieurs époques. Cette hypothèse semble également étayée par les commentaires de sa famille, et notamment par ceux de sa grand'mère qui critique son éducation et s'inquiète pour lui, comme dans ce passage :

Hélas ! je ne savais pas que, bien plus tristement que les petits écarts de régime de son mari, mon manque de volonté, ma santé délicate, l'incertitude qu'ils projetaient sur mon avenir, préoccupaient ma grand'mère au cours de ces déambulations incessantes de l'après-midi et du soir, où on voyait passer et repasser, obliquement levé vers le ciel, son beau visage aux joues brunes et sillonnées, devenues au retour de l'âge presque mauves comme les labours à l'automne, barrées, si elle sortait, par une voilette à demi relevée, et sur lesquelles, amené là par le froid ou quelque triste pensée, était toujours en train de sécher un pleur involontaire¹⁸¹.

Le baiser de la mère n'est pas qu'un simple rituel : il se présente pour lui comme une véritable nécessité, comme une compensation nécessairement insuffisante à la séparation que ses parents lui imposent, au point que l'angoisse de Marcel anticipe le moment où il sera passé :

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. Quelquefois quand, après m'avoir embrassé, elle ouvrait ma porte pour partir, je voulais la rappeler, lui dire « embrasse-moi une fois encore », mais je savais qu'aussitôt elle aurait son visage fâché, car la concession qu'elle faisait à ma tristesse et à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce baiser de paix, agaçait mon père qui trouvait ces rites absurdes, et elle eût voulu tâcher de m'en faire perdre le besoin, l'habitude, bien loin de me laisser prendre celle de lui demander, quand elle était déjà sur le pas de la porte, un baiser de plus. Or la voir fâchée détruisait tout le calme qu'elle m'avait apporté un instant avant, quand elle avait penché vers mon lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir¹⁸².

Si un tel comportement paraît adapté pour un jeune enfant qui, comme sujet, se trouve, en tant que frontière d'un intérieur et d'un extérieur, dans un rapport de coextensivité avec l'autre, au fil de l'âge, il peut passer pour trop fusionnel. En effet, par castration échelonnée en étapes qui sont elles-mêmes induites par l'histoire des parents dans laquelle l'enfant se

¹⁸¹ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, pp. 12-13.

¹⁸² *Ibid.*, p. 13.

trouve pris, celui-ci est amené à acquérir de plus en plus d'autonomie, et à partir d'un certain âge, à en revendiquer lui-même suite à l'émergence à l'abstraction de la personne, conçue comme un seuil, pour finalement s'émanciper en se proclamant comme indépendant. Or, c'est clairement un désir fusionnel qui est décrit dans ce passage, d'où la métaphore très parlante de la communion mystique, entendue ici comme consommation symbolique du corps du christ, en rompant avec l'idée de permanence de la personne au-delà des limites naturelles du sujet, de permanence du christ dans le chrétien, qu'elle contient habituellement, dans la mesure où la vertu du baiser s'estompe vite pour Marcel. C'est que, pour lui qui n'a pas émergé à la personne, cette vertu ne s'appréhende que dans l'instant : en ce sens, le baiser constitue véritablement pour lui un instant de fusion pure, où la « présence réelle » de sa mère s'offre à lui. A l'opposé, l'absence devient alors synonyme d'angoisse, de manque, d'incomplétude. Dès lors, ce rite du baiser lui devient nécessaire, ce qui va à l'encontre du bon déroulement de la castration : c'est pourquoi, en bonne éducatrice, sa mère souhaite l'amener à perdre cette habitude, en frustrant son désir quand celui-ci devient excessif.

L'angoisse de l'absence de l'autre est particulièrement prégnante dans les cas où cette habitude compensatoire se trouve bousculée, à savoir lorsque la famille de Marcel reçoit à dîner :

[L]es soirs où des étrangers, ou seulement M. Swann, étaient là, maman ne montait pas dans ma chambre. Je dînais avant tout le monde et je venais ensuite m'asseoir à table, jusqu'à huit heures où il était convenu que je devais monter ; ce baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir, il me fallait le transporter de la salle à manger dans ma chambre et le garder pendant tout le temps que je me déshabillais, sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et s'évaporât sa vertu volatile, et, justement ces soirs-là où j'aurais eu besoin de le recevoir avec plus de précaution, il fallait que je le prisse, que je le dérobasse brusquement, publiquement, sans même avoir le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour porter à ce que je faisais cette attention des maniaques qui s'efforcent de ne pas penser à autre chose pendant qu'ils ferment une porte, pour pouvoir, quand l'incertitude malade leur revient, lui opposer victorieusement le souvenir du moment où ils l'ont fermée¹⁸³.

S'il aurait eu besoin de recevoir le baiser avec davantage de précaution dans ces cas-là, c'est, comme il le dira plus loin, parce qu'il est d'autant plus angoissé de savoir que sa mère s'amuse avec d'autres loin de lui, bref, qu'elle a une existence indépendante de lui. Il n'est pas du tout anodin qu'il compare ce besoin au mécanisme de compensation mis en place par un maniaque : il en sous-entend par là le caractère presque pathologique, sur lequel il reviendra à plusieurs reprises. Notons par ailleurs que ce n'est pas nécessairement par pudeur qu'il est gêné d'embrasser publiquement sa mère : cela supposerait en effet une mise à distance relevant de la personne, un point d'altérité d'où se posent des frontières mutuellement exclusives et non plus coextensives entre le « moi » et le « toi », ou entre

¹⁸³ *Ibid.*, p. 23.

Marcel et sa mère d'un côté et le reste de l'assistance de l'autre. Il s'agit plutôt d'échapper aux interférences, de profiter au maximum de l'instant fusionnel permis par le baiser maternel.

4.1.2. Le code des parents

Comme tout enfant, si Marcel a normalement accédé au principe abstrait qui lui permet de légitimer son désir et de distinguer ce qui est bien par opposition à ce qui est mal, il ne peut le manifester que dans un code dont lui-même ne maîtrise pas encore le principe et qu'il se contente d'incorporer, code qu'on pourrait qualifier de maternel, analogiquement à la langue maternelle, bien qu'il soit comme celle-ci hérité d'un entourage plus large. C'est ce code qui, arbitrairement et conventionnellement, fixe des règles de comportement, et notamment celles censées amener l'enfant à la castration et lui interdire la fusion avec l'autre.

Le fait de n'avoir droit qu'à un seul baiser ou de devoir embrasser sa mère sur place lorsque ses parents reçoivent relève donc de ce code. D'autres éléments qui en font partie, dont Marcel a bien conscience, apparaissent par la suite, notamment lorsqu'il s'apprête à désobéir à ses parents pour recevoir tout de même son baiser :

Je savais que le cas dans lequel je me mettais était de tous celui qui pouvait avoir pour moi, de la part de mes parents, les conséquences les plus graves, bien plus graves en vérité qu'un étranger n'aurait pu le supposer, de celles qu'il aurait cru que pouvaient produire seules des fautes vraiment honteuses. Mais dans l'éducation qu'on me donnait, l'ordre des fautes n'était pas le même que dans l'éducation des autres enfants, et on m'avait habitué à placer avant toutes les autres (parce que sans doute il n'y en avait pas contre lesquelles j'eusse besoin d'être plus soigneusement gardé) celles dont je comprends maintenant que leur caractère commun est qu'on y tombe en cédant à une impulsion nerveuse. Mais alors, on ne prononçait pas ce mot, on ne déclarait pas cette origine qui aurait pu me faire croire que j'étais excusable d'y succomber ou même peut-être incapable d'y résister. Mais je les reconnaissais bien à l'angoisse qui les précédait comme à la rigueur du châtement qui les suivait ; et je savais que celle que je venais de commettre était de la même famille que d'autres pour lesquelles j'avais été sévèrement puni, quoique infiniment plus grave¹⁸⁴.

Ce passage est très important : d'une part, il montre que les fautes sont distinguées et classées selon une hiérarchie dont la logique pourrait échapper à un étranger à la famille (un « barbare »), à cause de l'arbitrarité qui la fonde. D'autre part, il met en évidence le fait que les parents sont conscients d'une faiblesse de Marcel et qu'ils arrangent leur code en fonction de cela (guidés aussi par l'« idéal du moi », l'« enfant merveilleux » qu'ils projettent en lui).

Marcel décrit les fautes les plus honteuses comme liées à une « impulsion nerveuse ». Ce vocabulaire évoque une mise en branle, c'est-à-dire ce qui pousse à faire quelque chose. Dans la théorie de la médiation, le concept qui semble s'en rapprocher le mieux est celui de pulsion (ou désir, s'il y a valorisation), qui relève du plan IV : c'est un vouloir orienté, donc

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 33.

déjà mis en forme, mais en-deçà de toute acculturation. Or, ce désir est explicitement lié, dans l'énoncé, aux angoisses dont on sait déjà que Marcel les éprouve quand il est séparé de sa mère. La référence n'est pas non plus sans rappeler le « manque de volonté¹⁸⁵ » dont il ferait preuve et dont se plaint la grand'mère. S'agirait-il du même problème ou d'un autre qui serait plutôt lié à une paresse à entreprendre de vrais projets ? Quoi qu'il en soit, cela montre que les parents de Marcel ont conscience que quelque chose chez leur fils pose problème à ce niveau-là et qu'ils attachent beaucoup d'importance à le résoudre en l'obligeant à frustrer les désirs concernés. Marcel semble considérer cela comme légitime et normal, mais ne parvient pas à le contrôler, c'est plus fort que lui. Il est moins face à un véritable choix que soumis à une sorte de nécessité qui le rend prêt à endurer toutes les souffrances pour mettre fin à son angoisse. Dans l'après-coup, il a l'air de suggérer que c'est pathologique, mais que ses parents ne le reconnaissent pas comme tel dans l'espoir qu'il surmonte le problème.

Je reviendrai plus en détail sur cette question du désir de Marcel pour sa mère au point 4.1.4.2, afin d'analyser d'un point de vue médiationniste ce qui le fonde en son principe.

Remarquons en passant que, s'il est le plus important pour Marcel et celui qu'il apprend en priorité, ce code parental n'est pas pour autant le seul auquel il soit soumis, puisqu'il n'est pas encore capable de le relativiser à partir d'une position d'altérité et d'entrer dans une véritable négociation avec l'autre, en tant qu'enfant. C'est ce que montre bien la description fournie par le narrateur du code de Françoise, assez différent de celui de sa famille pour qu'il le présente comme une curiosité, à cause du fait que, relevant d'une classe sociale et d'une éducation différentes des parents de Marcel, elle partage moins d'appartenances avec eux, au niveau de l'instituant.

Elle possédait à l'égard des choses qui peuvent ou ne peuvent pas se faire un code impérieux, abondant, subtil et intransigeant sur des distinctions insaisissables ou oiseuses (ce qui lui donnait l'apparence de ces lois antiques qui, à côté de prescriptions féroces comme de massacrer les enfants à la mamelle, défendent avec une délicatesse exagérée de faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère, ou de manger dans un animal le nerf de la cuisse). Ce code, si l'on en jugeait par l'entêtement soudain qu'elle mettait à ne pas vouloir faire certaines commissions que nous lui donnions, semblait avoir prévu des complexités sociales et des raffinements mondains tels que rien dans l'entourage de Françoise et dans sa vie de domestique de village n'avait pu les lui suggérer ; et l'on était obligé de se dire qu'il y avait en elle un passé français très ancien, noble et mal compris, comme dans ces cités manufacturières où de vieux hôtels témoignent qu'il y eut jadis une vie de cour, et où les ouvriers d'une usine de produits chimiques travaillent au milieu de délicates sculptures qui représentent le miracle de saint Théophile ou les quatre fils Aymon. Dans le cas particulier, l'article du code à cause duquel il était peu probable que sauf le cas d'incendie Françoise allât déranger maman en présence de M. Swann pour un aussi petit personnage que moi, exprimait simplement le respect qu'elle professait non seulement pour les parents – comme pour les morts, les prêtres et les rois – mais encore pour l'étranger à qui on donne l'hospitalité, respect qui m'aurait peut-être touché dans un livre mais qui m'irritait toujours dans sa bouche, à cause du ton grave et

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 12.

attendri qu'elle prenait pour en parler, et davantage ce soir où le caractère sacré qu'elle conférait au dîner avait pour effet qu'elle refuserait d'en troubler la cérémonie¹⁸⁶.

4.1.3. L'autorité parentale

Selon la théorie de la médiation, les parents sont responsables de leur enfant et ont sur lui une certaine autorité, ce qui correspond à l'acculturation de la protection du géniteur et de sa domination sur le petit. En tant que tel, ce pouvoir du parent n'est pas absolu : il est partiel et provisoire et entraîne de manière corrélative un devoir. Ce type de parentalité correspond très bien à celle qu'exercent la mère et la grand'mère de Marcel : leur autorité s'appuie sur un code bien défini, celui que j'ai présenté au point précédent.

Le père, en revanche, ne semble pas très attaché à son code. Ses décisions et réactions en matière d'éducation sont décrites par Marcel comme contingentes ou arbitraires (ce qui pour lui est un parfait synonyme). Ainsi, il semble étranger aux enjeux du rituel du baiser (qu'il s'agisse de le limiter ou de le maintenir) :

Je ne quittais pas ma mère des yeux, je savais que quand on serait à table, on ne me permettrait pas de rester pendant toute la durée du dîner et que, pour ne pas contrarier mon père, maman ne me laisserait pas l'embrasser à plusieurs reprises devant le monde, comme si ç'avait été dans ma chambre. [...] Mais voici qu'avant que le dîner fût sonné mon grand-père eut la férocité inconsciente de dire : « Le petit a l'air fatigué, il devrait monter se coucher. On dîne tard, du reste ce soir. » Et mon père, qui ne gardait pas aussi scrupuleusement que ma grand'mère et que ma mère la foi des traités, dit : « Oui, allons, va te coucher. » Je voulus embrasser maman, à cet instant on entendit la cloche du dîner. « Mais non, voyons, laisse ta mère, vous vous êtes assez dit bonsoir comme cela, ces manifestations sont ridicules. Allons, monte ! » Et il me fallut partir sans viatique ; [...] ¹⁸⁷.

4.1.3.1. La désobéissance de Marcel

Le passage où se trouve narré la désobéissance de Marcel est révélateur de son rapport à l'autorité parentale. Suite à l'ordre impérieux d'aller se coucher, dans l'extrait précédent, Marcel tente une première fois d'entrer en contact avec sa mère au moyen d'une lettre transmise par Françoise, qui se solde par un froid refus de sa part. Il décide néanmoins de désobéir et de l'attendre sur le palier pour lui dérober le précieux baiser lorsqu'elle montera. La réaction de celle-ci est sévère, conformément au code auquel elle se réfère et à son programme éducatif, mais au moment où Marcel s'apprête à être grondé terriblement par son père, celui-ci décide soudain de lui accorder ce qu'il veut et même plus encore, et impose sa décision à sa femme :

Je vis dans la cage de l'escalier la lumière projetée par la bougie de maman. Puis je la vis elle-même, je m'élançai. A la première seconde, elle me regarda avec étonnement, ne comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression de colère, elle ne me disait même pas

¹⁸⁶ *Ibid.*, pp. 28-29.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 27.

un mot, et en effet pour bien moins que cela on ne m'adressait plus la parole pendant plusieurs jours. Si maman m'avait dit un mot, ç'aurait été admettre qu'on pouvait me reparler et d'ailleurs cela peut-être m'eût paru plus terrible encore, comme un signe que devant la gravité du châtement qui allait se préparer, le silence, la brouille, eussent été puérils. Une parole, c'eût été le calme avec lequel on répond à un domestique quand on vient de décider de le renvoyer ; le baiser qu'on donne à un fils qu'on envoie s'engager alors qu'on le lui aurait refusé si on devait se contenter d'être fâché deux jours avec lui. Mais elle entendit mon père qui montait du cabinet de toilette où il était allé se déshabiller, et, pour éviter la scène qu'il me ferait, elle me dit d'une voix entrecoupée par la colère : « Sauve-toi, sauve-toi, qu'au moins ton père ne t'ait vu ainsi attendant comme un fou ! » Mais je lui répétais : « Viens me dire bonsoir », terrifié en voyant que le reflet de la bougie de mon père s'élevait déjà sur le mur, mais aussi usant de son approche comme d'un moyen de chantage et espérant que maman, pour éviter que mon père me trouvât encore là si elle continuait à refuser, allait me dire : « Rentre dans ta chambre, je vais venir. » Il était trop tard, mon père était devant nous. Sans le vouloir, je murmurai ces mots que personne n'entendit : « Je suis perdu ! »

Il n'en fut pas ainsi. Mon père me refusait constamment des permissions qui m'avaient été consenties dans les pactes plus larges octroyés par ma mère et ma grand'mère, parce qu'il ne se souciait pas des « principes » et qu'il n'y avait pas avec lui de « Droit des gens ». Pour une raison toute contingente, ou même sans raison, il me supprimait au dernier moment telle promenade si habituelle, si consacrée qu'on ne pouvait m'en priver sans parjure, ou bien, comme il avait encore fait ce soir, longtemps avant l'heure rituelle, il me disait : « Allons, monte te coucher, pas d'explication ! » Mais aussi, parce qu'il n'avait pas de principes (dans le sens de ma grand'mère), il n'avait pas à proprement parler d'intransigeance. Il me regarda un instant l'air étonné et fâché, puis dès que maman lui eût expliqué en quelques mots embarrassés ce qui était arrivé, il lui dit : « Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. – Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant... – Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet enfant ; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée ! Puisqu'il y a deux lits dans sa chambre, dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et couche pour cette nuit auprès de lui. Allons, bonsoir, moi qui ne suis pas si nerveux que vous, je vais me coucher. »

On ne pouvait pas remercier mon père ; on l'eût agacé par ce qu'il appelait des sensibleries¹⁸⁸.

Mais Marcel prend conscience que la décision de son père n'est pas très légitime (en ce qu'elle ne se réfère pas à un véritable code fixant une règle de comportement), ce qui redouble ses larmes. Il culpabilise pour sa mère, au bord des larmes, elle aussi. Dans l'après-coup de la narration, il analyse le comportement de son père comme une certaine forme de lâcheté :

Maman passa cette nuit-là dans ma chambre ; au moment où je venais de commettre une faute telle que je m'attendais à être obligé de quitter la maison, mes parents m'accordaient plus que je n'eusse jamais obtenu d'eux comme récompense d'une belle action. Même à l'heure où elle se manifestait par cette grâce, la conduite de mon père à mon égard gardait ce quelque chose d'arbitraire et d'immérité qui la caractérisait, et qui tenait à ce que généralement elle résultait plutôt des convenances fortuites que d'un plan prémédité. Peut-être même que ce que j'appelais sa sévérité, quand il m'envoyait me coucher, méritait moins ce nom que celle de ma mère ou ma grand'mère, car sa nature, plus différente en certains points de la mienne que n'était la leur, n'avait probablement pas deviné jusqu'ici combien j'étais malheureux tous les soirs, ce que ma mère et ma grand'mère savaient bien ; mais elles m'aimaient assez pour ne pas consentir à m'épargner de la souffrance, elles voulaient m'apprendre à la dominer afin de diminuer ma sensibilité nerveuse et fortifier ma volonté. Pour mon père, dont l'affection pour

¹⁸⁸ *Ibid.*, pp. 35-36. J'ai choisi de mentionner cet extrait assez long en entier, parce que je le juge très important pour étayer mon argumentation.

moi était d'une autre sorte, je ne sais pas s'il aurait eu ce courage : pour une fois où il venait de comprendre que j'avais du chagrin, il avait dit à ma mère : « Va donc le consoler »¹⁸⁹.

4.1.3.2. La conception médiationniste de la paranoïa

Pour pouvoir interpréter adéquatement cette attitude du père et en mesurer les conséquences, il est utile de faire un bref détour par la théorie et de préciser au préalable la conception qu'elle propose de la paranoïa.

Comme nous l'avons vu, la théorie de la médiation est une anthropologie clinique : son système conceptuel est construit à partir de dissociations obtenues par expérimentation clinique, qui ont permis de faire l'hypothèse de la dialectique, des plans, des faces et des axes. L'étude de ces troubles, des capacités qui se perdent indépendamment d'autres capacités, fait donc partie intégrante du modèle médiationniste. Sur le plan de la personne, Gagnepain distingue deux types de troubles de la culture, selon la face qui est atteinte : des troubles de l'altération, sur la face de l'instituant, dont relèvent selon lui les perversions, et des troubles de l'aliénation, sur la face de l'institué, qui concernent les psychoses. Perversions et psychoses, sur leur face respective, se définissent comme des pathologies de la dialectique :

Gagnepain distingue les troubles autolytiques et les troubles fusionnels, selon que la dialectique se fixe sur le pôle instantiel ou sur le pôle performantiel, c'est-à-dire par excès ou par défaut d'une analyse qui se voit ainsi soit réifiée soit éludée¹⁹⁰.

Parmi les psychoses, troubles de l'institué, la schizophrénie consiste, selon J. Le Poupon-Pirard, en un problème au niveau du pôle performantiel de la dialectique : le schizophrène réifie ce qui fonde la personne dans sa singularité, c'est-à-dire l'ego, et ne peut se résoudre à le réinvestir dans une conjoncture, se condamnant à vivre seul au monde, dans une absence, une pure altérité, divergence sans convergence. Il devient son propre autrui, ne laisse place à aucune négociation, ne s'implique dans aucun processus d'identification. A l'inverse, la paranoïa est un trouble de l'instance qui a pour conséquence le fait que, en ce qui concerne l'institué, le pôle naturel et le pôle performantiel de la dialectique tendent à se télescoper, ce dernier ne pouvant plus se détacher de la situation naturelle par l'intermédiaire d'une position d'abstraction, pour acculturer la génitalité en paternité. Les frontières instituées par l'analyse, dans lequel le schizophrène tend à s'enfermer, se dissolvent pour le paranoïaque. Il se définit dès lors par une tendance à un retour à la fusion animale avec la situation et avec l'autre. S'il peut le poser comme « autre », il ne peut plus fonder un rapport à autrui : il tend à y adhérer, à retrouver les frontières coextensives du sujet non acculturé, sans

¹⁸⁹ *Ibid.*, pp. 37-38.

¹⁹⁰ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, op. cit. p. 192.

pouvoir passer par le vide de l'ego pour en faire des frontières mutuellement exclusives. La paternité tend donc chez lui à se limiter à la génitalité naturelle, c'est-à-dire à un rapport de soumission au parent ou d'asservissement du petit :

L'asservissement, la domination, constituent le problème de la paranoïa dans la mesure où, le « tiers symbolique » n'opérant pas, la responsabilité pour autrui s'abolit en une déresponsabilisation totale qui confine à l'infantilisation pathologique : père tout puissant qui me soumet ou à qui je me soumet, mégalomanie, conformisme..., autant d'effets de non-castration. Dans cet univers, pas de négociation, pas de collaboration, pas d'échange de service, mais cette communication « pleine » où l'on ne peut être que bourreau ou victime, maître ou esclave¹⁹¹.

Pour compléter cette analyse, il reste à y ajouter la dimension de la biaxialité. En effet, d'après la nosographie proposée par Gagnepain, parmi les troubles de l'aliénation, la paranoïa ne se définit pas seulement comme pathologie de l'instance et la schizophrénie comme pathologie de la performance. Elles concernent toutes deux spécifiquement l'axe génératif : c'est donc plus précisément un des pôles de la dialectique entre rôle et partie qui est atteint. Ainsi, selon Brackelaire « tandis que le schizophrène s'enferme dans un rôle sans partage, le paranoïaque partage entièrement les rôles des autres¹⁹² ».

Autrement dit, le schizophrène réifie ses propres rôles et s'y bloque, incapable de les réaménager dans une situation de contrat ou de communication pour en négocier les frontières avec d'autres parties impliquées. En niant toute dépendance à l'autre, héritée de la génitalité, de la dualité des générations, il s'enferme dans une autonomie complète, une responsabilité totale qu'il ne peut négocier avec d'autres parties. Rompant avec les paramètres, il ne peut l'assumer en tant que *moi* qui retrouve le sujet qu'il ne cesse pas d'être, ni l'attribuer à un *toi* ou un *lui*. Ne reste plus qu'une prégnance de ce vide analytique de l'ego, de ce rôle unique sur lequel il se fixe :

Il est au principe même de la paternité, et plus précisément du rôle, c'est-à-dire du pouvoir que nous nous donnons culturellement vis-à-vis d'autrui et qui, en tant que tel, nous unifie. Un rôle est, par définition, unique : comme unité négative, il délimite un espace arbitraire et total de responsabilité. Il n'est ce qu'il est que de se démarquer des autres, à qui il donne sa seule mesure et qui ne sont donc rien d'autre que sa frontière. Se fixer sur le rôle, le réifier, c'est alors l'instituer comme un arbitraire absolu¹⁹³.

Le paranoïaque, lui, ne peut fonder son échange avec les autres parties sur l'analyse différentielle en rôles qui le sous-tend normalement. Celle-ci permet que chaque rôle ait une autonomie par rapport aux autres, pour répartir les devoirs entre les parties en présence, ce qui

¹⁹¹ LE POUPON-PIRARD, Jeanine, « Le censeur n'est pas éthique. Questions au surmoi » in LE POUPON-PIRARD, Jeanine, et al., *L'éthique hors la loi : questions pour la psychanalyse*, Paris-Bruxelles, De Boeck & Larcier, 1997, p. 21. Une grande référence de la théorie de la médiation pour analyser le désir de l'Autre, qui justifie la distinction opérée par Gagnepain entre le plan de l'être et celui du vouloir, tout en comparant le vocabulaire médiationniste avec celui de la psychanalyse, notamment lacanienne.

¹⁹² BRACKELAIRE, Jean-Luc, *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, op. cit. p. 224.

¹⁹³ *Ibid.* p. 226

constitue la communication humaine. Chez le paranoïaque, la partie tend donc à se réduire au géniteur et perd son indépendance constitutive. La dissolution de la responsabilité créée par l'ego, conçue comme répartition du devoir et du pouvoir pour autrui, conduit aux deux réactions décrites plus haut et induite par la génitalité : une hyperprotection ou domination qui dépossède autrui de sa propre responsabilité (il fait tout pour l'autre) ou à l'inverse, une soumission, un refus de toute responsabilité qu'il remet entièrement à autrui (tout lui est dû). Cette dualité, appelée alternance paranoïaque, s'explique par le fait que tout contrat social performantiellement s'établit entre deux parties : on peut le prendre d'un côté ou de l'autre, et cette alternance concerne analogiquement tous les troubles fusionnels.

De plus, le paranoïaque, selon Brackelaire, cherche en permanence à retrouver dans la situation l'attestation qu'une des parties détient le pouvoir sans limite sur autrui :

Pas moyen, autrement dit, de négocier avec lui ses implications vis-à-vis d'autrui, parce que celles-ci se réduisent à l'explication toute naturelle qu'il en donne. Il ne met pas en question les rôles qui seraient les siens. N'étant pas en tiers avec lui-même, l'ordre qu'il établit n'est rien d'autre, à ses yeux, que la réalité en personne. Les faits sont les faits, même s'ils ne tiennent que de lui leur portée. Tout le monde doit pouvoir en témoigner¹⁹⁴.

C'est dans ce sens que Brackelaire cite de A. De Waelhens, pour qui « le paranoïaque ne cherche pas la vérité, il la possède¹⁹⁵ ». Il est très sensible à l'avis de l'autre parce qu'il veut qu'il reconnaisse cette vérité. Normalement, selon De Waelhens, le témoignage se présente comme une collaboration « dans l'effort commun d'instaurer le vrai¹⁹⁶ », mais sans tiers, autrui est dépourvu d'opacité, donc c'est impossible. Cela s'explique pour Brackelaire par sa coextensivité naturelle avec l'autre.

Je joins en annexe un schéma récapitulatif des troubles de la personne (cf. Schéma 2).

4.1.3.3. Un dysfonctionnement non pathologique de la dialectique

Dans la partie précédente, j'ai présenté la paranoïa en contraste avec la schizophrénie, deux pathologies de la personne. Cependant, comme telle, cette notion de paranoïa ne m'est pas utile pour l'analyse littéraire. Il ne s'agit pas, en effet, de poser un diagnostic clinique quelconque sur des personnages de papier, entièrement fictifs et issus de l'imagination de Proust : cela n'aurait ni intérêt, ni fondement, et cela reviendrait à appliquer de force le cadre d'analyse sur l'œuvre. Ce qui m'intéresse ici, c'est la possibilité d'un dysfonctionnement de la dialectique ethnico-politique et le fait que celui-ci ne touche qu'une face et un axe à la fois, ou du moins qu'ils soient indépendants dans la pathologie.

¹⁹⁴ *Ibid.* p. 226

¹⁹⁵ *Ibid.* p. 228, citant DE WAELHENS, Alphonse, *La psychose. Essai d'analyse analytique et existentielle*, Louvain, Nauwelaerts, 1972, p. 143.

¹⁹⁶ *Ibid.*, citant *Ibid.* p. 145.

En effet, il est tout à fait possible d'envisager sur chaque plan, sans poser de diagnostic ni franchir le seuil du pathologique, des tendances à la fusion ou à l'autolyse liées au mouvement dialectique lui-même. Dans cette perspective, il est très important de distinguer clairement ces tendances des visées performantielles, qui concernent toujours le réinvestissement : l'homme tente, après s'être abstrait de la chose, de faire coïncider son analyse avec le monde pour le retrouver, en agissant soit sur la première (visée réaliste), soit sur la deuxième (visée formaliste) ; mais dans les deux cas, la dialectique fonctionne. Ce qui est en question ici, dans le cas de ces tendances à la fusion ou à l'autolyse, c'est bien un problème dans le mouvement dialectique lui-même, en amont du réinvestissement.

Pour comprendre en quoi consiste ce problème, il faut bien prendre en compte deux choses : d'une part, le fait que selon Gagnepain, « la structure est ou n'est pas. Elle est totale¹⁹⁷ », ce qui signifie qu'on ne peut émerger à moitié au principe d'analyse ; d'autre part, le fait que l'acculturation est considérée dans la théorie de la médiation comme toujours problématique, c'est-à-dire jamais acquise une fois pour toute. Dès lors, ces tendances fusionnelles et autolytiques ne doivent pas être comprises comme analyse ou réinvestissement défectueux, mais comme défaut d'analyse ou de réinvestissement. Dans ce cadre, la frontière entre le pathologique et le non-pathologique serait à chercher non pas entre l'actualisation et la non-actualisation de la dialectique, mais plutôt dans la capacité ou non à l'actualiser. Le paranoïaque et le schizophrène en sont bien incapables ; les tendances fusionnelles et autolytiques seraient dès lors à comprendre comme des difficultés occasionnelles à réactualiser l'une des deux phases de la dialectique, n'impliquant pas pour autant la perte de la capacité qui le permet.

Pour désigner ces difficultés d'analyse ou de réinvestissement sur le plan de la personne et la face de l'institué, Lamotte parle de tendances « schizoïdes » et « paranoïdes »¹⁹⁸. Or, dans son grand ouvrage consacré à la parentalité, après avoir montré que le schizophrène et le paranoïaque ne sont pas capables d'exercer la paternité qui leur fait défaut, Quentel s'intéresse justement à des tendances parentales relevant de telles difficultés et qu'il nomme « traits psychotiques ». Elles seraient très couramment observables, sans qu'il n'y ait là autre chose qu'un simple déséquilibre, avec des conséquences parfois graves sur l'enfant :

Si nous sortons à présent de la pathologie, forts de l'enseignement qu'elle nous a apporté, nous allons aussitôt pouvoir rendre intelligibles bon nombre de situations auxquelles nous nous trouvons régulièrement confrontés qui, jusque là, ne faisaient que nous frapper par leur caractère insolite, mais aussi bien souvent inquiétant. On relèvera en effet, chez certains des

¹⁹⁷ GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire*, t. 2, *op. cit.*, p. 30.

¹⁹⁸ LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation*, *op. cit.*, pp. 62-67.

adultes qui exercent une responsabilité auprès de l'enfant, des traits psychotiques ou pervers, plus ou moins prononcés. Le clinicien évoque précisément la notion de traits pour bien marquer la différence avec une structure clinique attestée, mais pour faire également ressortir la parenté des manifestations observables. Ainsi, nous connaissons tous des parents qui se feront superprotecteurs à l'endroit de leurs enfants et qui tendront à annihiler toute initiative en eux ; ils pourront même se faire de temps en temps franchement dominateurs, tendant alors à confondre attitude éducative et comportement dictatorial. L'enfant, de son côté, n'a plus qu'à se soumettre. Dans ces attitudes, nous retrouvons les traits paranoïaques classiques¹⁹⁹.

4.1.3.4. Un père paranoïde

A partir de ces quelques distinctions et des extraits de Proust précédemment cités au point 4.1.3.1., on peut remarquer que le père de Marcel présente de tels traits paranoïaques dans certaines situations, ce qui est suffisamment marquant pour constituer un des principaux souvenirs d'enfance conscients de ce dernier. Quand le narrateur dit qu'il n'y a pas pour son père de « principes » ou de « Droit des gens », comme c'est le cas pour sa mère ou sa grand'mère, on pourrait y entendre des notions éthiques, mais ce qui semble plutôt en cause, c'est bien l'analyse en rôles définissant les devoirs en contraste et permettant de poser de l'autrui, en-deçà de toute mise en situation. En matière de partage de la responsabilité, celui-ci ne peut dès lors pas se référer à un code dont il détiendrait véritablement le principe et qui le mettrait à distance de la conjoncture ; il n'a plus d'emprise sur ce code. Il a donc tendance à adhérer à la situation d'échange contractuel, il est emporté par sa continuité et sa contingence : c'est en ce sens que Marcel parle de conduite « arbitraire » et « immérité[e] ». D'où les fluctuations incohérentes de ses « principes » et le fait que ses réactions relèvent de « convenances fortuites » plutôt que d'un « plan prémédité », c'est-à-dire du code familial qui, par consensus, est pourtant suffisamment clairement établi pour que Marcel enfant l'identifie comme tel.

Même à l'heure où elle se manifestait par cette grâce, la conduite de mon père à mon égard gardait ce quelque chose d'arbitraire et d'immérité qui la caractérisait, et qui tenait à ce que généralement elle résultait plutôt des convenances fortuites que d'un plan prémédité²⁰⁰.

Dans ces situations, son avis ne souffre aucune contradiction de la part de personne, même de sa femme : d'une certaine manière, en se gardant d'extrapoler, on a le sentiment qu'il détient la vérité, et qu'il attend seulement qu'on la reconnaisse. La négociation n'est alors plus vraiment possible :

Il me regarda un instant l'air étonné et fâché, puis dès que maman lui eût expliqué en quelques mots embarrassés ce qui était arrivé, il lui dit : « Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. – Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant... – Mais il ne s'agit pas d'habituer,

¹⁹⁹ QUENTEL, Jean-Claude, *Le parent. Responsabilité et culpabilité en question* (2^e éd.), Bruxelles, De Boeck, 2008, coll. « Raisonances », p. 85.

²⁰⁰ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, pp. 37.

dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet enfant ; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée²⁰¹ !

C'est ce qui permet également de comprendre qu'à partir de là, son rapport paternel à Marcel devienne problématique. En effet, il a tendance à manifester tantôt une forme de coercition, étant capable de supprimer des droits reconnus de longue date à l'enfant sans raison apparente et sans négociation possible, tantôt un rapport protectionniste (comme le soir de la désobéissance de celui-ci), et ceci uniquement en fonction de la situation qu'il incorpore et dont il peine à se détacher pour la légaliser :

Mon père me refusait constamment des permissions qui m'avaient été consenties dans les pactes plus larges octroyés par ma mère et ma grand'mère, parce qu'il ne se souciait pas des « principes » et qu'il n'y avait pas avec lui de « Droit des gens ». Pour une raison toute contingente, ou même sans raison, il me supprimait au dernier moment telle promenade si habituelle, si consacrée qu'on ne pouvait m'en priver sans parjure, ou bien, comme il avait encore fait ce soir, longtemps avant l'heure rituelle, il me disait : « Allons, monte te coucher, pas d'explication ! » Mais aussi, parce qu'il n'avait pas de principes (dans le sens de ma grand'mère), il n'avait pas à proprement parler d'intransigeance²⁰².

C'est la paternité même qui se trouve mise à mal, dans la relativité du pouvoir qu'elle suppose et le devoir qu'elle entraîne corrélativement, tandis que le géniteur en lui prend le relais, avec son rapport de domination et de protection du petit. Ce que manque le père, c'est avant tout le « meurtre du fils » : il ne cesse de projeter en lui, d'une manière aliénante, son « idéal du moi », ne tolère pas d'écart, et surtout ne lui reconnaît pas la moindre responsabilité, la moindre autonomie. Il ne lui laisse aucune possibilité de relativiser son pouvoir, d'entrer en négociation active avec lui : au contraire, il l'infantilise (ainsi que sa femme).

Evidemment, la portée de cette analyse doit être relativisée : on ne dispose pas de suffisamment d'éléments pour remarquer autre chose qu'une tendance, mais qui interpelle néanmoins et qui prend sens dans le contexte. Comme je l'ai défini précédemment, la notion de trait paranoïaque est une non-acculturation provisoire, liée à une situation donnée, qui ne met pas en question sa capacité générale. En l'occurrence, cette situation est explicitement associée à l'éducation de Marcel (« la conduite de mon père à mon égard gardait ce quelque chose d'arbitraire et d'immérité²⁰³ »). Cela peut relever simplement d'un désir de bien faire, entraînant une forme de projection aliénante pour Marcel. Par ailleurs, il ne s'agit pas ici d'émettre un jugement de valeur sur le père ou de l'inculper, mais seulement de tenter d'interpréter les tendances observables. Selon Quentel, d'ailleurs, la difficulté d'un

²⁰¹ *Ibid.* t. 1, p. 36.

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ *Ibid.*, p. 37

enfant (ici à « tuer le père », à se séparer de sa mère) peut elle-même déstabiliser les parents et entraîner en retour ce genre de réactions paranoïdes qui ne feront qu'accentuer le problème :

Cependant, il n'est pas toujours aisé de percevoir la limite entre la protection et la surprotection, surtout lorsque l'enfant présente des difficultés importantes qui provoquent chez le parent une perte des repères²⁰⁴.

4.1.4. Le désir du fils pour la mère

Sur base de cette analyse du cadre parental de Marcel et des concepts de la théorie de la médiation, il est possible d'éclairer ce qui est vraiment en jeu dans le rituel du baiser décrit par Marcel. Mon hypothèse est que ce qui se donne à voir dans cette situation relève, à l'instar de son père, de traits paranoïaques, c'est-à-dire d'une tendance fusionnelle par défaut d'analyse en rôles, qui a pour conséquence qu'il se trouve dépossédé de sa responsabilité et de son autonomie.

Notons encore une fois qu'il ne s'agit nullement de poser un diagnostic clinique en le définissant comme paranoïaque ni d'émettre un jugement de valeur, mais simplement de mettre en évidence des traits observables de son comportement, en lien avec certaines situations précises qui sont ici le rituel du baiser, la relation à la mère, et plus largement aux parents (voire à la grand'mère).

4.1.4.1. Un contexte familial défavorable à la castration

Selon Gagnepain, si l'enfant est capable d'accéder à la personne dès l'âge de 12 ou 13 ans, ce n'est pas pour autant que ses parents le reconnaîtront déjà comme tel :

Le concept d'enfant n'étant pas définissable comme une réalité physiologique ou biologique, mais comme une réalité sociale, vous comprenez pourquoi, dans toute société, quelles qu'en soient les raisons économiques, l'adultocentrisme ne cesse de repousser le délai pubertaire, socialement parlant. Dans toute société, on trouve une tendance à repousser l'âge de l'accès à la condition d'adulte, à ce qu'on appelle la majorité légale. C'est un effet de l'adultocentrisme qui va conditionner les phénomènes éducatifs. Dans nos sociétés dites développées, il est rare que le délai pubertaire s'achève justement à la puberté ; on retarde l'entrée dans le social à la majorité. Il est rare que l'infantilisation ne soit pas pratiquée comme ce qu'on croit être un mode de formation²⁰⁵.

Marcel semble être victime en partie de cet « adultocentrisme » et de cette tendance de la société occidentale (notamment bourgeoise) à repousser le délai pubertaire. On voit qu'il n'a pas les mêmes droits que les adultes : il doit par exemple se coucher bien avant eux. Il y a une forme d'infantilisation qui n'incite par à s'émanciper et assumer sa propre responsabilité, même si elle reste superficielle à ce niveau.

²⁰⁴ QUENTEL, Jean-Claude, *Le parent. Responsabilité et culpabilité en question*, op. cit., pp. 85-86.

²⁰⁵ GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, op.cit., pp. 204-205.

Mais à cet état de fait sociétal, dans le cas de Marcel, s'ajoute le problème plus grave que le code parental de sa famille, censé l'amener à se détacher de ses parents et à acquérir de l'autonomie peu à peu, se trouve discrédité par l'attitude de son père. En effet, sans raison apparente, celui-ci néglige de s'y référer au profit d'une politique éducative qui s'apparente plutôt à de la coercition ou bien à du protectionnisme et qui ne laisse aucune possibilité de négociation.

Cela a un impact sur Marcel dans la mesure où il se réfère à son père comme « moi idéal », d'autant plus que celui-ci est accrédité par son entourage, comme père de famille occupant une position hiérarchique plus élevée, même si lui-même tend dans l'éducation à oblitérer cette analyse en rôle et à se poser plutôt en géniteur. Plus encore, dès lors qu'il n'y a pas de castration (« meurtre » du fils), il n'est guère étonnant que Marcel ne parvienne pas en retour à « tuer » le père : l'enfant a tendance chez lui à être réduit au petit et est dans l'incapacité d'entrer avec le géniteur dans ce rapport de réciprocité qui caractérise l'acculturation de la génitalité en paternité, ce qui ouvre l'accès à l'indépendance et à la responsabilité sociale pour autrui. Sans castration, Marcel demeure lui-même dans une forme d'état infantilisé, et ne parvient pas à accéder pleinement à cette autonomie d'adulte qui est toujours à reconquérir de nouveau sur l'enfant que l'homme ne cesse pas d'être. Il est contraint de se soumettre sans jamais vraiment pouvoir relativiser ce pouvoir aliénant :

[L]'enfant, qui ne dispose pas de la capacité de personne permettant de se poser réellement dans sa différence face à l'autre, constitue en quelque sorte une victime idéale pour le paranoïaque : il se laisse en effet totalement assujettir »²⁰⁶.

Cette analyse du contexte familial montre bien qu'il constitue, sinon l'explication du rapport fusionnel de Marcel à sa mère, du moins une situation qui favorise réellement la reproduction des mêmes tendances paranoïdes, ce qui peut donner à son attitude ce caractère accaparant.

4.1.4.2. La déconstruction du désir de l'Autre

Si le milieu familial de Marcel a pu compromettre sa pleine émergence à la personne ou favoriser l'apparition de tendances paranoïdes, il est clair que cette analyse ne suffit aucunement à expliquer son rapport désirant à la mère. En effet, les traits paranoïques ont été définis comme des tendances fusionnelles, entraînant une perte de responsabilité et d'autonomie et un rapport de soumission ou de domination : ils concernent donc le plan de la personne (plan III). N'est-il pas dès lors surprenant, voire douteux, d'analyser de cette

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 82.

manière un problème explicitement lié dans le roman à une « impulsion nerveuse » ou à un « manque de volonté », ce qui, dans le modèle de la théorie de la médiation, renvoie plutôt au plan de la norme (plan IV) ? En bref, ne s'agit-il pas plutôt d'un problème dans la légitimation du désir ?

Cette question, évidemment, est d'une importance cruciale, dans la mesure où elle conditionne toute l'analyse de Proust. Elle relève de la déconstruction en quatre plans que Gagnepain applique à la rationalité humaine. A ce titre, elle est le principal élément qui différencie mon analyse médiationniste d'une analyse lacanienne. En effet, la définition que propose Lacan de la paranoïa n'est pas si éloignée de celle de la théorie de la médiation, dans la mesure où, selon Quentel, on y retrouve à peu près en filigrane la dialectique, à travers les notions lacaniennes de réel, de symbolique et d'imaginaire :

Le schizophrène réifie le signifiant, diront de leur côté les lacaniens. D'où l'idée que pour lui « tout le symbolique est réel ». À l'inverse, « prendre l'imaginaire pour du réel est ce qui caractérise la paranoïa » (Le Séminaire II, p. 315) ; en d'autres termes, le paranoïaque adhère à l'imaginaire (son délire s'appuie d'autant plus sur une production imaginaire qu'elle répond à une décomposition du symbolique).

Rappelons très sommairement que le symbolique répond chez Lacan à cet ordre de détermination inconscient qui fonde le comportement proprement humain, c'est-à-dire à peu près à ce que Jean Gagnepain désigne du terme d'instance. L'imaginaire, quant à lui, défini d'abord par rapport à l'expérience du miroir, caractérise la construction dont se soutient illusoirement le moi; il correspond pour une bonne part (mais pas exclusivement) au moment de l'investissement performantiel de la théorie de la médiation²⁰⁷.

Par contre – et c'est toute l'importance de ma question de départ – ni Lacan, ni Freud n'opèrent une « déconstruction » au sens médiationniste : c'est une originalité propre à la théorie de Gagnepain. Dès lors, ils ne distinguent pas le plan de l'être et celui du vouloir, dans la continuité d'une tradition qui associe la liberté à l'autonomie et qui explique le processus de restriction éthique par la soumission à un interdit venu de l'extérieur (du Surmoi, d'un « père-maître ») et intériorisé. Ainsi, chez Lacan, la dimension du désir est explicitement liée à celle de l'altérité (le désir est désir de l'Autre) et à la loi symbolique du langage, qui s'oppose à une jouissance toute et fusionnelle. Voici un extrait de Sylvia Lippi explicitant bien cette idée :

Le désir est obligé de passer par le langage : à la fois soumission et affranchissement, amalgame et séparation du désir de l'Autre. Soumission, car le désir vient de l'Autre, et affranchissement, à cause de son rapport au langage (et à sa loi), qui dévie le désir et bannit une jouissance sans bornes.

Subjectivation et objectivation, apparition et disparition du sujet : c'est le mouvement même du désir. Les deux forces sont concomitantes, également violentes et contraignantes. Il n'y a pas tour à tour un temps pour être « sujet » et un temps pour être « objet » : le désir est divisé, coupé en deux, impossible. Sujet tiré du côté infini (fantasme de fusion avec l'Autre) et du côté

²⁰⁷ QUENTEL, Jean-Claude, « La paternité en question – A propos d'un cas de paranoïa », in *Tétralogique* (n°12), 1999, Rennes, PUR & LIRL, pp. 107-139. Il s'agit d'une étude de cas, qui était indispensable pour moi, afin de pouvoir analyser la paranoïa et parler de traits paranoïaques tout en gardant le plus possible contact avec la réalité clinique.

fini (désaccord, coupure) : désir infini et désir fini, désir limite et désir hors limite, désir qui fait barrière à la jouissance et désir qui se confond avec celle-ci²⁰⁸.

Cependant, dans l'optique d'appliquer la déconstruction médiationniste à la psychanalyse, J. Le Poupon-Pirard conteste cette articulation structurale du désir et de l'Autre. Pour elle, l'erreur de la psychanalyse serait d'avoir élaboré une théorie « "à l'avance" névrotique du désir humain²⁰⁹ », c'est-à-dire d'avoir inféré un lien entre désir et rapport à l'autre à partir de l'observation de ce qui s'avère n'être qu'un processus compensatoire du névrosé. Du point de vue de la théorie de la médiation, en effet, la névrose relève du plan IV, et correspond à un dysfonctionnement de la dialectique au niveau du réinvestissement. Le névrotique reste bloqué sur l'instance de rationnement ; il réifie la censure, contrarie son désir jusqu'à l'aporie, sans parvenir à s'autoriser à le retrouver dans la performance. Incapable de jouir par lui-même, le névrosé s'aliène alors à l'autre, se soumettant entièrement à sa permission, cherchant à obtenir de lui cette liberté qu'il ne peut plus s'accorder à lui-même ou bien se révoltant contre lui d'en être dépossédé.

Selon elle, si on considère que ce qui se donne à voir n'est qu'un mécanisme de compensation, la censure ne dépend plus du censeur : l'éthique ne s'infère pas de la loi de l'Autre, mais suppose qu'il existe au préalable chez l'homme une capacité d'humaniser en le rationnant un désir qui autrement serait pulsionnellement sans limite. Dès lors « le choix n'est pas entre le débridement du vouloir et l'embrigadement du pouvoir²¹⁰ ». Elle rapproche les concepts de Gagnepain de ceux de Lacan, tout en y appliquant la déconstruction médiationniste en quatre plans :

Imposer un interdit n'est pas créer le processus éthique d'interdiction qui structure moralement un désir par définition jamais pulsionnellement assouvi, sauf débridement pathologique. Le désir qui va vers son projet, porté donc vers sa fin, creuse du même coup le manque qui l'en éloigne, puisque désirer c'est manquer non de quelque chose mais du « tout » qui l'épuiserait. Telle est la « loi du désir » définie par Lacan, marquée d'une négativité fondant paradoxalement le plaisir sur son nonaccès immédiat. La médiation humaine commence donc avec ce « meurtre de la chose » dont le signe linguistique est un des opérateurs, exemplaire certes, mais non unique. Le « meurtre de la pulsion » fonctionne « comme un langage » sans être rapportable au langage, capacité à abstraire des rapports signifiants qui structurent en concepts un monde sinon perceptuellement sans limite autre que gestaltique. C'est donc analogiquement que l'on pourra définir le désir humain comme une capacité d'autorégulation par restriction, c'est-à-dire coût et perte, qui structure en décision et satisfaction morales un monde du plaisir sinon seulement pulsionnellement dirigé. L'analogie portera également sur cet autre « meurtre » humain qu'est la division ou la barre du sujet pris non dans « la trame des signifiants » mais dans un faisceau de relations d'appartenance et de service qui structure en communauté politique l'être vivant. Ainsi, l'éloignement du monde ou du « réel » humainement impossible se fonde sur une négativité implicite ou un « ordre symbolique » irréductibles à la seule abstraction du signe linguistique.

²⁰⁸ LIPPIA, Silvia, « Introduction », in *Transgressions. Bataille, Lacan* [en ligne], Toulouse, ERES, 2008, <http://www.cairn.info/transgressions--9782749209753-page-11.htm> (consulté le 18 mai 2017), p. 11-14.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 14.

²¹⁰ LE POUPON-PIRARD, Jeanine, op. cit. p. 11.

On ne confondra dès lors plus l'abstraction du signe à la source de l'impossible « tout sens », la castration subjective à la source de l'impossible toute-puissance et la censure éthique à la source de l'impossible toute-jouissance²¹¹.

Par ailleurs, dès lors que cette articulation entre la norme et la loi n'est pas structurale, mais compensatoire, le concept de « surmoi » apparaît comme « un concept encore trop global, à l'intersection de déterminismes différents²¹² ». Le déconstruire, c'est considérer que « la plongée paranoïaque dans l'autre imaginaire et le recours névrotique à celui-ci²¹³ » relèvent de deux principes radicalement différents, l'un de castration (strictement limité au plan III) et l'autre de rationnement (plan IV) :

[L]’enjeu réside dans l’avenir du soupçon porté sur le concept psychanalytique de castration, rapportant au même ce qu’il faudrait peut-être distinguer et séparer, à savoir les problématiques du sujet castré et du désir manquant. C’est donc la « fonction paternelle » qui est le noyau critique, dont la pulvérisation pourrait faire apparaître plusieurs lois différentes, quoique analogues, de l’humain : d’une négativité l’autre, oui, (sur le mode « l’inconscient est structuré comme un langage », le désir est structuré comme le « sujet »), mais l’une ne naît pas de l’autre (le désir en tant que manquant ne s’instaure pas de la loi de l’Autre). D’une négativité l’Autre : il y a, à la source de l’humain, un opérateur négativant qui n’est pas une privation *par rapport à*, mais au contraire un vide *condition de*. L’incomplétude est la loi de l’humain²¹⁴.

4.1.4.3. Une tendance à la fusion paranoïde

Nous avons vu l'enjeu, dans la perspective d'une analyse médiationniste de l'attitude désirante de Marcel, de découvrir de quel plan relève le processus qui en est à l'origine, sans le confondre avec un contenu ou avec un éventuel mécanisme de compensation. Le problème concerne donc soit l'être social, soit le vouloir, mais pas les deux : entre le désir et la fusion, il faut se demander lequel est la cause et lequel une simple conséquence qui s'y articule dans le phénomène. En bref, Marcel présente-t-il des traits paranoïaques ou plutôt névrotiques ?

Comme mentionné plus haut, l'impossible jouissance du névrotique se manifeste également par une forme d'aliénation semblable à celle que nous avons pu observer. L'ambiguïté est donc réelle. Dans cette hypothèse, Marcel réifierait l'instance de rationnement sur l'une des deux faces, se frustrerait jusqu'à l'aporie sans parvenir à réinvestir sa pulsion, et il en chercherait en vain la permission en se soumettant totalement à sa mère, d'une manière fusionnelle.

Il y a pourtant une différence de taille entre la fusion du paranoïaque et celle du névrosé :

[...] il suffit d'avoir évoqué les modalités névrotiques ou paranoïaques de l'impératif surmoïque pour envisager de ne plus confondre, au niveau des processus, la soumission, dans la fusion imaginaire, du paranoïaque au pouvoir de l'Autre, et la démission du névrosé

²¹¹ *Ibid.*, p. 12.

²¹² *Ibid.*, p. 16.

²¹³ *Ibid.*, p. 18.

²¹⁴ *Ibid.*

accordant infantilement, sur le mode imaginaire, un pouvoir démesuré à l'Autre. Car si l'Autre n'a sur moi que le pouvoir que je lui accorde, il est de ma liberté éventuellement de l'en démettre, alors même que soumis à son pouvoir, j'en deviens l'esclave sans espoir de révolution²¹⁵.

De même que les conséquences de la névrose se donnent à voir dans son être, à travers cette aliénation à autrui compensatoire, le désir du paranoïaque est lui aussi atteint par son trouble, dans la mesure où il perd la limite que l'analyse en rôles lui fixe :

Ce n'est pas de la Loi du Père que le désir vient à manquer, c'est par contre d'elle que le désir manquant, comme processus humain d'autorégulation pulsionnelle, vient à se socialiser, c'est-à-dire se prendre dans des réseaux d'appartenance et de dépendance où il se négocie, limité en cela, non dans le plaisir, mais dans la domination, et dont l'impossibilité se révèle dans le sadomasochisme et la paranoïa²¹⁶.

Par ailleurs, étant donné son incapacité à se distinguer vraiment d'autrui comme partie en tant que « moi » opposé à un « toi » par l'altérité structurale de l'ego qui les sous-tend, le désir du paranoïaque tend à retrouver la coextensivité du sujet, ce qui l'empêche selon Le Poupon-Pirard de « désirer ailleurs » :

Le paranoïaque dépossède totalement autrui de son indépendance et s'en trouve par autrui totalement dépossédé, dans son désir comme dans sa pensée. Car ce qui compte, c'est la transparence, où qu'elle exerce ses effets. On se trouve alors dans un pays sans frontière, de langue ou de désir. Non pas ces frontières grammaticales d'abstraction du percept, non pas ces frontières normatives de rationnement pulsionnel, mais ces frontières d'usage dont la loi de l'Autre est la source, plus particulièrement loi du pouvoir sur autrui limité, inopérante chez le paranoïaque. Est-ce de l'éthique du désir dont il est question, ou de la place d'un « sujet » qui ne peut se constituer que de n'être pas assujéti à autrui comme son seul et unique « objet » ? Objet du désir de l'Autre, dira-t-on. Certes, mais ce qui compte ici, c'est la question de la *Spaltung* de l'être, du tiers, de la paternité symbolique au principe d'une relation à autrui non pathologiquement aliénée. Désirer ailleurs, c'est surtout, de ce point de vue, pouvoir être ailleurs, ne pas se confondre au point de se fondre. « Etre le phallus », ce n'est alors pas tant être mis en position de combler le manque de l'Autre, que de boucher dans la fusion imaginaire le trou de l'être. On est là dans le registre de la toute-puissance, que la castration vient déloger²¹⁷.

D'après ces distinctions, dans le cas de Marcel, il semble qu'il s'agisse bien de traits paranoïaques plutôt que névrotiques. Son comportement ne semble pas poser de problème, excepté dans les cas précis décrits par Marcel comme causés par une « impulsion nerveuse ». On observe qu'il est capable de comprendre les enjeux axiologiques du code des parents, et de s'astreindre à respecter les interdits qu'ils lui imposent, dans la plupart des cas. Dans la partie suivant l'épisode de la Madeleine, Marcel décrit également le grand plaisir qu'il trouve dans ses lectures solitaires, dans les promenades dans la nature ainsi que dans les repas de famille. Sa capacité à légitimer son désir y paraît tout à fait intacte et normale, loin de présenter les caractéristiques de la névrose.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 16.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 20.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 21.

On observe en fait que sa tristesse et sa frustration se concentrent surtout sur le moment du coucher et du rituel du baiser, qui le préoccupe dès longtemps avant le coucher du soleil, comme le montre cet extrait déjà cité plus haut :

A Combray, tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant le moment où il faudrait me mettre au lit et rester, sans dormir, loin de ma mère et de ma grand'mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations²¹⁸.

Ainsi, la tendance paranoïde observable dans son comportement, le défaut d'analyse, s'ancre bien sur une situation très précise, notamment dans le temps. Tout se passe comme si la nuit et le sommeil imposaient à Marcel une séparation de sa mère plus difficile que pendant la journée, ouvrant de manière plus évidente en lui-même une béance insupportable et incompréhensible, à l'origine d'un manque d'être qui se manifeste concrètement par cette angoisse qu'il ressent et dont il précise la corrélation avec les « impulsions nerveuses » auxquelles il cède. Le baiser apparaît alors comme une compensation fusionnelle, vaine tentative de retrouver une complétude dans la coextensivité du sujet, de « boucher le trou de l'être », comme dit Le Poupon-Pirard.

Dans la suite du passage où Marcel envoie Françoise apporter une lettre à sa mère pour lui demander de venir l'embrasser, le narrateur donne un aperçu de cette angoisse, issue de la négation de l'indépendance de l'autre, qu'il ne peut accepter. Il ne peut supporter que sa mère ait une existence en dehors de lui, qu'elle ne pense pas à lui et passe du temps avec d'autres. A l'inverse, la fusion ou coextensivité avec l'autre qu'il tente de concrétiser imaginairement grâce à son mot est décrite de la manière la plus claire par la métaphore d'« un fil délicieux » unissant Marcel à sa mère :

Elle revint au bout d'un moment me dire qu'on n'en était encore qu'à la glace, qu'il était impossible au maître d'hôtel de remettre la lettre en ce moment devant tout le monde, mais que, quand on serait aux rince-bouches, on trouverait le moyen de la faire passer à maman. Aussitôt mon anxiété tomba ; maintenant ce n'était plus comme tout à l'heure pour jusqu'à demain que j'avais quitté ma mère, puisque mon petit mot allait, la fâchant sans doute (et doublement parce que ce manège me rendrait ridicule aux yeux de Swann), me faire du moins entrer invisible et ravi dans la même pièce qu'elle, allait lui parler de moi à l'oreille ; puisque cette salle à manger interdite, hostile, où, il y avait un instant encore, la glace elle-même – le « granité » – et les rince-bouches me semblaient recéler des plaisirs malfaisants et mortellement tristes parce que maman les goûtait loin de moi, s'ouvrait à moi et, comme un fruit devenu doux qui brise son enveloppe, allait faire jaillir, projeter jusqu'à mon cœur enivré l'attention de maman tandis qu'elle lirait mes lignes. Et puis, ce n'était pas tout : maman allait sans doute venir²¹⁹ !

Dès que l'angoisse apparaît, il n'existe en effet plus d'« ailleurs » pour le désir de Marcel : les 3 coordonnées de temps, lieu et milieu, au niveau de l'autonomie et de la responsabilité, retrouvent la continuité naturelle. Dans son fantasme, il n'y a donc pas

²¹⁸ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, p. 9.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 30.

vraiment d'autre endroit existant que celui où est sa mère, ni d'autre époque que ce moment, ni d'autre relation envisageable que l'échange avec elle et, désespérément, tout cela ne fait que passer comme passe l'instant du baiser. D'où le fait que ce « point fixe » de ses préoccupations soit si « douloureux », étant donné son caractère immuablement fuyant et insaisissable.

Si bien que sa mémoire consciente, lorsqu'elle vagabonde au gré de ses songeries, n'a gardé de son enfance à Combray que la marque de cette douloureuse angoisse née de l'impossible fusion (ou de l'indispensable séparation), ainsi que de cette continuité naturelle de la situation. Cette dernière a tout de l'environnement considéré comme facette extérieure du sujet qui y adhère et le prolonge, sans ailleurs possible. Pour expliquer de manière compréhensible ce mode d'être naturel auquel nous n'avons plus vraiment accès, Proust (ou le narrateur Marcel) est d'ailleurs contraint de recourir à un artifice littéraire, à travers l'image d'un noircissement de cet « ailleurs » qui reste dès lors présent pour le lecteur et le narrateur tout en étant bien inexistant pour le personnage qui se remémore, comme pour Marcel enfant, dans les moments où il se trouve pris dans la relation fusionnelle.

C'est ainsi que, pendant longtemps, quand, réveillé la nuit, je me ressouvenais de Combray, je n'en revis jamais que cette sorte de pan lumineux, découpé au milieu d'indistinctes ténèbres, pareil à ceux que l'embrasement d'un feu de Bengale ou quelque projection électrique éclairent et sectionnent dans un édifice dont les autres parties restent plongées dans la nuit : à la base assez large, le petit salon, la salle à manger, l'amorce de l'allée obscure par où arrivait M. Swann, l'auteur inconscient de mes tristesses, le vestibule où je m'acheminai vers la première marche de l'escalier, si cruel à monter, qui constituait à lui seul le tronc fort étroit de cette pyramide irrégulière ; et, au faite, ma chambre à coucher avec le petit couloir à porte vitrée pour l'entrée de maman ; en un mot, toujours vu à la même heure, isolé de tout ce qu'il pouvait y avoir autour, se détachant seul sur l'obscurité, le décor strictement nécessaire (comme celui qu'on voit indiqué en tête des vieilles pièces pour les représentations en province) au drame de mon déshabillage ; comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince escalier et comme s'il n'y avait jamais été que sept heures du soir²²⁰.

Et ce n'est que dans la remémoration volontaire et stimulée par l'extérieur que, dans l'après-coup, en tant que personne, il peut dire presque par déduction logique que Combray ne se limite pas à cet environnement, tout en mettant en doute les informations dont il dispose à ce sujet, qui sont selon lui falsifiées, mensongères. Il reconnaît bien plutôt la perte de cet ailleurs, de cette *autre scène* implicite qui, présente normalement à titre de potentialité, confère par contraste aux rôles leur limite et aux lieux leur clôture.

A vrai dire, j'aurais pu répondre à qui m'eût interrogé que Combray comprenait encore autre chose et existait à d'autres heures. Mais comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela était en réalité mort pour moi. Mort à jamais ? C'était possible²²¹.

²²⁰ *Ibid.*, pp. 43-44.

²²¹ *Ibid.*, p. 44 (suite directe de l'extrait précédent).

4.1.4.4. Swann, alter ego de Marcel

Dans la partie *Combray*, le passage décrivant le plus clairement la tendance fusionnelle paranoïde de Marcel, mettant en scène la lettre transmise par Françoise à sa mère, est aussi l'occasion d'établir un parallèle très explicite entre l'enfant et le personnage de Charles Swann. Il concerne très précisément ce rapport de fusion avec un être aimé, le désir transparent qui y est pris, ainsi que l'angoisse qui résulte de la nécessaire séparation et du refus de la fusion aliénante par l'autre qui se sent envahi ou poursuivi, et qui cherche à préserver son autonomie.

L'angoisse que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait bien moqué s'il avait lu ma lettre et en avait deviné le but ; or, au contraire, comme je l'ai appris plus tard, une angoisse semblable fut le tourment de longues années de sa vie, et personne aussi bien que lui peut-être n'aurait pu me comprendre ; lui, cette angoisse qu'il y a à sentir l'être qu'on aime dans un lieu de plaisir où l'on n'est pas, où l'on ne peut pas le rejoindre, c'est l'amour qui la lui a fait connaître, l'amour, auquel elle est en quelque sorte prédestinée, par lequel elle sera accaparée, spécialisée ; mais quand, comme pour moi, elle est entrée en nous avant qu'il ait encore fait son apparition dans notre vie, elle flotte en l'attendant, vague et libre, sans affectation déterminée, au service un jour d'un sentiment, le lendemain d'un autre, tantôt de la tendresse filiale ou de l'amitié pour un camarade. Et la joie avec laquelle je fis mon premier apprentissage quand Françoise revint me dire que ma lettre serait remise, Swann l'avait bien connue aussi, cette joie trompeuse que nous donne quelque ami, quelque parent de la femme que nous aimons, quand, arrivant à l'hôtel ou au théâtre où elle se trouve, pour quelque bal, redoute ou première où il va la retrouver, cet ami nous aperçoit errant dehors, attendant désespérément quelque occasion de communiquer avec elle. Il nous reconnaît, nous aborde familièrement, nous demande ce que nous faisons là. Et comme nous inventons que nous avons quelque chose d'urgent à dire à sa parente ou amie, il nous assure que rien n'est plus simple, nous fait entrer dans le vestibule et nous promet de nous l'envoyer avant cinq minutes. Que nous l'aimons – comme en ce moment j'aimais Françoise –, l'intermédiaire bien intentionné qui d'un mot vient de nous rendre supportable, humaine et presque propice la fête inconcevable, infernale, au sein de laquelle nous croyions que des tourbillons ennemis, pervers et délicieux entraînaient loin de nous, la faisant rire de nous, celle que nous aimons ! Si nous en jugeons par lui, le parent qui nous a accosté et qui est lui aussi un des initiés des cruels mystères, les autres invités de la fête ne doivent rien avoir de bien démoniaque. Ces heures inaccessibles et suppliciantes où elle allait goûter des plaisirs inconnus, voici que par une brèche inespérée nous y pénétrons ; voici qu'un des moments dont la succession les aurait composées, un moment aussi réel que les autres, même peut-être plus important pour nous, parce que notre maîtresse y est plus mêlée, nous nous le représentons, nous le possédons, nous y intervenons, nous l'avons créé presque : le moment où on va lui dire que nous sommes là, en bas. Et sans doute les autres moments de la fête ne devaient pas être d'une essence bien différente de celui-là, ne devaient rien avoir de plus délicieux et qui dût tant nous faire souffrir, puisque l'ami bienveillant nous a dit : « Mais elle sera ravie de descendre ! Cela lui fera beaucoup plus de plaisir de causer avec vous que de s'ennuyer là-haut. » Hélas ! Swann en avait fait l'expérience, les bonnes intentions d'un tiers sont sans pouvoir sur une femme qui s'irrite de se sentir poursuivie jusque dans une fête par quelqu'un qu'elle n'aime pas. Souvent, l'ami redescend seul²²².

Ce passage est une véritable clé de lecture. Il explicite la conception tout à fait paranoïde de l'amour qui est celle de Marcel : il ne pourrait s'accomplir que dans une sorte de fusion avec l'être aimé, une communication « toute ». Dans les faits, cela s'avère impossible et cela mène à un rapport de domination ou de soumission aliénante. Marcel

²²² *Ibid.*, pp. 30-31.

mentionne également que l'angoisse de la séparation ne se limite pas nécessairement à l'objet de l'amour, mais peut s'étendre plus largement à autrui : un ami ou un parent dont on est très proche. Son propos est illustré par une sorte de parabole mettant en scène cette conception, et qui s'applique aussi bien au cas de Marcel qu'à celui de Swann. On y retrouve en filigrane l'idée fantasmée du « fil délicieux » venant effacer la séparation qui existe normalement entre les différentes parties, ce qui est inacceptable pour toute personne fondant sa relation à autrui sur une analyse en fonctions et en rôles. Notons que cette conception fusionnelle de l'amour est dominante dans la littérature, où l'absence de distance par rapport à l'autre partie, spécifiquement dans le couple, constitue le moteur de nombreuses histoires tragiques, dans lesquelles on voit des amants se laisser mourir ou s'enfermer dans des couvents suite à la séparation, que la responsabilité leur en soit imputée ou non par le narrateur. Les exemples sont légion à toutes les époques : c'est un véritable topos littéraire qui peut s'interpréter soit comme une mise en garde contre ce type d'excès, soit comme la poursuite fantasmée d'un idéal impossible.

Outre la conception de l'amour qu'il évoque, ce passage apporte des éléments très utiles à l'interprétation de la *Recherche*. Avant tout, il permet de comprendre la division interne du premier tome, *Du côté de chez Swann*. En effet, le rapprochement effectué entre la relation fusionnelle de Marcel à sa mère et celle de Swann à Odette prend une importance structurale. Dès lors, la partie centrale, *Un amour de Swann*, peut être mise en relation avec la partie *Combray* en tant que parallèle explicatif : elle décrit, depuis son commencement jusqu'à son flétrissement, la relation désirante de Swann à Odette, et fournit tous les détails de son aliénation progressive en lien avec l'émergence de l'angoisse, provoquée en partie par Odette qui en tire profit financièrement. En outre, tout en précisant la nature de cette angoisse paranoïde déjà ressentie par Marcel dans la relation à sa mère, la narration de l'amour fusionnel de Swann annonce déjà les relations amoureuses futures de Marcel (avec Gilberte, puis Albertine), dont la lente émergence commence vraiment à se donner à voir dans la partie *Nom de pays : le nom*, même s'il y en a déjà de vagues prémices dans la partie *Combray*.

Ainsi, cet extrait, dès le tout début du roman, suggère déjà une explication de la cohérence et du choix du titre de ce premier tome, qui s'explique dès lors par cette omniprésence structurale de Swann, toujours en lien avec les relations fusionnelles en jeu : celle analogue de Marcel à sa mère, perturbée par sa présence en tant que convive ; son propre amour pour Odette ; puis le commencement de celui de Marcel pour sa fille. Bien plus, il ouvre à la suite de la *Recherche* une voie d'interprétation du sens de l'œuvre au niveau le plus global, en insinuant que les traits paranoïaques observés, anecdotiques s'ils s'étaient limités à

la relation à la mère, puissent avoir une véritable importance structurale, au point de devenir représentatifs du personnage de Marcel et de son comportement dans le cadre d'un certain type de relations.

4.1.4.5. Mlle Vinteuil, miroir de Marcel

Pour conclure cette partie consacrée à l'analyse du désir de Marcel pour sa mère, il me paraît intéressant de mentionner la possibilité d'établir un lien hypothétique entre l'attitude de Marcel et celle de Mlle Vinteuil, que suggère un rapprochement inédit, proposé par le modèle médiationniste, entre deux concepts qui n'ont en apparence pas grand chose en commun : ceux de paranoïa et de sado-masochisme. Cela peut paraître surprenant, mais Gagnepain ne considère pas le sado-masochisme comme une perversion (un trouble de l'instituant, de la *philia*, dans son modèle), ni comme un trouble du désir sexuel (qui engagerait le plan IV) mais plutôt comme une psychose, c'est-à-dire un trouble de l'institué, de la paternité. A l'instar de la paranoïa, c'est un trouble fusionnel, donc causé par un défaut d'analyse, d'où l'alternance caractéristique entre sadisme et masochisme, analogue à celle du paranoïaque entre domination et soumission.

Si dans la paranoïa et le sado-masochisme, la capacité atteinte relève du même plan, du même pôle de la dialectique et de la même face, ils se distinguent néanmoins par l'axe en cause. Ainsi, là où le paranoïaque oblitère l'analyse générative en rôles, si bien que les parties tendent à retrouver la coextensivité des sujets, le sado-masochiste, lui, est incapable d'opérer l'analyse taxinomique en fonctions, c'est-à-dire ce classement virtuel des compétences qui sous-tendent les charges effectivement occupées dans le cadre d'un contrat, permettant que chaque partie assume des charges limitées qui ne sont pas celles d'autrui. Dès lors, selon Brackelaire, « le sadique ou le masochiste, plutôt que de définir et d'exercer sa charge par rapport à autrui, se donne prise sur lui ou lui donne prise sur soi, en franchissant par effraction les frontières qualitatives de la responsabilité²²³ ». Le sado-masochisme peut s'exercer sur toutes les manifestations de compétences possibles dans la performance, et donc prendre des formes très diverses. Le partage politique des charges par les parties dans la situation sociale tend alors à être ramené aux rapports naturels entre les sujets, qui s'organisent selon des différences de force, par sujétion ou assujettissement :

²²³ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, op. cit. p. 216.

On pourrait parler d'une dépossession, qui porte dans la paranoïa sur l'indépendance constitutive d'autrui, et dans le sado-masochisme sur sa compétence. Quant au schizophrène et au paraphrène, ils sont, eux, possédés respectivement par l'une et par l'autre²²⁴.

A partir de ces définitions, il est possible, avec beaucoup de prudence toutefois, d'envisager un rapprochement entre les personnages de Marcel et de Mlle Vinteuil, en ce qui concerne leur rapport problématique et fusionnel à la paternité et plus largement à autrui, qui se manifeste de deux manières différentes. Je fais référence ici à la scène entre Mlle Vinteuil et sa compagne, de laquelle Marcel est fortuitement spectateur et qu'il décrit comme représentative de son idée du sadisme.

Notons que cette scène est volontairement présentée de manière très ambiguë par le narrateur, le personnage de Mlle Vinteuil se trouvant sans cesse dédoublé, comme agité d'une contradiction intérieure, entre féminité et masculinité, entre les manières raffinées et prévenantes héritées de son père et une attirance pour le vice et le cynisme présentée comme contraire à sa nature, entre « son cœur scrupuleux et sensible²²⁵ » et ses sens qui réclament la scène en question :

Par une générosité instinctive et une politesse involontaire elle taisait les mots prémédités qu'elle avait jugés indispensables à la pleine réalisation de son désir. Et à tous moments au fond d'elle-même une vierge timide et suppliante implorait et faisait reculer un soudard fruste et vainqueur²²⁶.

Le sadisme est ici présenté par le narrateur comme lié à un plaisir coupable. C'est à ce niveau là une dynamique proprement axiologique, liée à un jeu sur la censure. Proust l'analyse comme un jeu de rôle : il s'agirait de se mettre dans la peau du mal, ce qui suppose de ne pas être intrinsèquement mauvais, ce qui rendrait indifférent à ce mal.

Les sadiques de l'espèce de Mlle Vinteuil sont des êtres si purement sentimentaux, si naturellement vertueux que même le plaisir sensuel leur paraît quelque chose de mauvais, le privilège des méchants. Et quand ils se concèdent à eux-mêmes de s'y livrer un moment, c'est dans la peau des méchants qu'ils tâchent d'entrer et de faire entrer leur complice, de façon à avoir eu un moment l'illusion de s'être évadés de leur âme scrupuleuse et tendre, dans le monde inhumain du plaisir²²⁷.

Mais cette description n'est au fond qu'un des visages que peut prendre le sado-masochisme dans la performance ; il ne paraît d'ailleurs pas correspondre à son amie. Il semble que dans cet extrait, le principe en cause relève bien de la relation à autrui et, avant tout, de la relation au père. Notons que M. Vinteuil était très dévoué à sa fille. Il s'est littéralement sacrifié pour elle et vient de mourir de chagrin ; il a lui-même, d'une certaine façon, outrepassé ses compétences par amour pour sa fille, et s'est donné une charge qui

²²⁴ *Ibid.*, p. 225.

²²⁵ PROUST, Marcel, *op.cit.*, t. 1, p. 161.

²²⁶ *Ibid.*

²²⁷ *Ibid.*, p. 164.

tendait à être « toute » pour prendre entièrement sur lui la disgrâce de celle-ci au sein de la société bourgeoise. La profanation symbolique du portrait de son père, qui relève de traits sadiques, représente une négation de cette dette héritée du père et fondant le rapport à autrui. Celui-ci est dépossédé en quelque sorte de son sacrifice, ce qui choque d'ailleurs le narrateur : « je savais maintenant, pour toutes les souffrances que pendant sa vie M. Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce qu'après la mort il avait reçu d'elle en salaire²²⁸ ». Par ailleurs, Mlle Vinteuil se trouve symétriquement elle aussi dépossédée par son amie des bonnes manières héritées de son père et considérées par lui comme devoir social, ce qui relève de traits masochistes. Le désir est pris dans ce rapport de soumission par incapacité à porter sur un « ailleurs », de manière analogue à la paranoïa. Il est donc lié fusionnellement à ce renoncement aux compétences sociales par assujettissement, ce qui donne dans ce cas précis au phénomène l'apparence de ce dédoublement entre le bien (les bonnes manières) et le mal (leur négation), de ce jeu de rôles observé par Marcel.

Même si Marcel ne l'analyse pas explicitement comme tel, on voit que cette analyse suggère une mise en parallèle, chez lui-même et Mlle Vinteuil, du rapport problématique à la paternité, et du désir pris dans une relation fusionnelle à autrui. Mlle Vinteuil serait dans cette perspective une forme de reflet de Marcel. Et la fenêtre à travers laquelle Marcel assiste au spectacle qui se donne à voir serait une sorte de miroir qui renverrait au narrateur une image inversée et déformée de son propre rapport au père, mettant en scène ici la perte (même provisoire) de la capacité d'analyse taxinomique, seule sur laquelle il puisse encore s'appuyer quand l'analyse en rôles vient à lui faire défaut. Encore une fois, il est nécessaire d'être très prudent avec cette interprétation plus osée : c'est uniquement la mise en relation des concepts de paranoïa et de sado-masochisme qui permet de penser ce rapprochement, dans la mesure où aucun lien explicite n'est établi dans le texte de Proust. Il n'empêche que cela pourrait donner un sens à l'emplacement plutôt déconcertant de cet extrait (juste après la présentation des promenades du côté de Méséglise, en lien avec les découvertes que le narrateur associe à ce lieu), qui relève d'une époque bien plus tardive que le reste du récit.

4.2. Un rapport à autrui problématique

Comme le suggère déjà l'extrait mettant en parallèle les désirs et angoisses respectifs de Marcel et de Swann, la relation de Marcel à sa mère n'est pas le seul lieu où il manifeste des traits paranoïaques, même si elle en constitue chronologiquement le premier.

²²⁸ *Ibid.*, p. 163.

Globalement, il manifeste assez régulièrement dans d'autres situations de telles tendances fusionnelles, liées à une difficulté récurrente à fonder un rapport à autrui, particulièrement dans le cadre de ses relations amoureuses, développées dans la suite de la *Recherche*. Je fais l'hypothèse que ce constat, perceptible dès la partie *Combray*, représente un élément déterminant pour l'analyse de l'œuvre au niveau le plus global, et notamment pour comprendre le sens de la démarche introspective entreprise par Marcel et concrétisée dans l'écriture. Dans cette perspective, il convient de préciser très brièvement (sans entrer dans le détail cette fois) et de manière non exhaustive les différents visages que peut prendre la tendance de Marcel à l'aliénation fusionnelle, ainsi que les conséquences que cela peut avoir sur son institution comme personne. A ce titre, l'élément déterminant permettant de les identifier, c'est l'angoisse (ou la déception) qui accompagne la plupart du temps ces manifestations, en lien avec l'ouverture d'un néant d'être insupportable qu'il faut absolument combler, qui apparaît quand l'autre marque sa différence et son autonomie.

4.2.1. Une tendance à la projection

Nous avons vu que l'attitude fusionnelle du paranoïaque tend à lui faire retrouver, du point de vue de la responsabilité sociale et de l'autonomie, les frontières naturelles du corps qui se détache gestaltiquement sur le monde, mais sans pouvoir s'en abstraire pour le récapituler depuis une position d'altérité. Dès lors, l'environnement fait partie de lui en tant que facette extérieure ; il y est pris et s'y projette dans le même mouvement qu'il l'incorpore. Cette projection paranoïaque consiste à se retrouver soi-même en dehors, de manière coextensive, dans la situation, mais aussi dans l'autre, en ne reconnaissant pas son indépendance. Au niveau du social, en effet, la responsabilité ne peut se partager entre des parties associées aux paramètres de l'échange, dans la mesure où l'analyse permise par l'ego est obliérée.

A un niveau non pathologique, ce processus de projection peut apparaître ponctuellement, tout en relevant du même mécanisme (une non-actualisation de la dialectique). Dans le roman, il semble présent à plusieurs reprises dans la description des impressions de Marcel ou des idées qu'il se fait de quelque chose, d'un lieu par exemple. Celui-ci y recherche, d'une manière un peu romantique, le témoignage de ce qu'il porte en lui et, quand les choses ou les autres personnes se dérobent à son analyse, cela entraîne une sorte de rupture décevante, voire angoissante, qui l'atteint dans son identité même. Pour résoudre cela, il tend alors à mettre en doute la réalité de ce qu'il perçoit et à la travailler mythiquement pour la faire entrer dans ses mots (ce qu'il décrit par ailleurs avec beaucoup de fidélité), pour

se la rendre plus habitable et la faire correspondre à son fantasme. Notons que ce penchant est beaucoup moins marqué et d'une analyse plus contestable que la tendance paranoïde observable dans la relation à sa mère ou, par la suite, comme nous le verrons, dans ses relations amoureuses. Contrairement à celles-ci, d'ailleurs, et bien qu'il relève du même processus structural, on ne peut pas nécessairement parler à ce niveau de dysfonctionnement, sauf en cas de malaise vraiment palpable. Simplement, il faut garder à l'esprit que le mouvement dialectique entre les pôles reste problématique au sens médiationniste, donc susceptible de ne pas s'actualiser. Cela entre néanmoins aussi dans le cadre d'un rapport fusionnel à autrui.

L'épisode qui représente le mieux cette tendance à la projection est sans doute, dans *Combray*, la rencontre avec la duchesse de Guermantes. Marcel s'en est fait une image fantasmée, sur base de ce qu'il a lu et entendu sur elle, des vitraux de l'église, de ses ancêtres projetés dans sa chambre par sa lanterne magique. Confronté à la réalité de sa personne, forcément différente de ce qu'il imaginait, il est déçu de découvrir que la personne qui existe hors de lui n'est pas comme il attendait :

[...] il ne pouvait vraisemblablement y avoir qu'une seule femme ressemblant au portrait de Mme de Guermantes, qui fût ce jour-là, jour où elle devait justement venir, dans cette chapelle : c'était elle ! Ma déception était grande. Elle provenait de ce que je n'avais jamais pris garde, quand je pensais à Mme de Guermantes, que je me la représentais avec les couleurs d'une tapisserie ou d'un vitrail, dans un autre siècle, d'une autre manière que le reste des personnes vivantes. [...] « C'est cela, ce n'est que cela, Mme de Guermantes ! » disait la mine attentive et étonnée avec laquelle je contemplais cette image qui naturellement n'avait aucun rapport avec celles qui, sous le même nom de Mme de Guermantes, étaient apparues tant de fois dans mes songes, puisque, elle, n'avait pas été comme les autres arbitrairement formée par moi, mais qu'elle m'avait sauté aux yeux pour la première fois, il y a un moment seulement, dans l'église ; qui n'était pas de la même nature, n'était pas colorable à volonté comme celles qui se laissaient imbiber de la teinte orangée d'une syllabe, mais était si réelle que tout, jusqu'à ce petit bouton qui s'enflammait au coin du nez, certifiait son assujettissement aux lois de la vie, comme, dans une apothéose de théâtre, un plissement de la robe de la fée, un tremblement de son petit doigt, dénoncent la présence matérielle d'une actrice vivante, là où nous étions incertains si nous n'avions pas devant les yeux une simple projection lumineuse²²⁹.

Marcel décrit alors son incertitude quant à la façon de gérer ce décalage entre deux Mme de Guermantes :

Mais en même temps, sur cette image que le nez proéminent, les yeux perçants épinglaient dans ma vision (peut-être parce que c'était eux qui l'avaient d'abord atteinte, qui y avaient fait la première encoche, au moment où je n'avais pas encore le temps de songer que la femme qui apparaissait devant moi pouvait être madame de Guermantes), sur cette image toute récente, inchangeable, j'essayais d'appliquer l'idée : « C'est Mme de Guermantes », sans parvenir qu'à la faire manœuvrer en face de l'image, comme deux disques séparés par un intervalle²³⁰.

Face à cet inconfort, plutôt que d'agir sur l'idée qu'il se fait de Mme de Guermantes pour l'adapter à son image, selon une visée scientifique, il adapte mythiquement (grâce à son

²²⁹ *Ibid.*, pp. 174-175.

²³⁰ *Ibid.*, p. 175.

« imagination », selon ses propres termes) cette image à sa propre idée. En d'autres termes, il se projette en elle, et il ne s'agit pas d'une simple visée anallactique, dans la mesure où elle ne peut en rien négocier son image dans l'échange : elle en est bien plutôt dépossédée, il y a une forme d'aliénation, certes négligeables, mais le principe est là. Et, pour Marcel, c'est bien de boucher une béance dans son être qu'il s'agit : il le décrit explicitement comme « forme de l'instinct de conservation des meilleures parties de [soi]-même » :

Maintenant que me le faisaient trouver beau toutes les pensées que j'y rapportais – et peut-être surtout, forme de l'instinct de conservation des meilleures parties de nous-mêmes, ce désir, ce désir qu'on a toujours de ne pas avoir été déçu – la remplaçant (puisque c'était une seule personne qu'elle et cette duchesse de Guermantes que j'avais évoquée jusque-là) hors du reste de l'humanité dans laquelle la vue pure et simple de son corps me l'avait fait un instant confondre, je m'irritais en entendant dire autour de moi : « Elle est mieux que Mme Sazerat, que Mlle Vinteuil », comme si elle leur eût été comparable. Et mes regards s'arrêtant à ses cheveux blonds, à ses yeux bleus, à l'attache de son cou et omettant les traits qui eussent pu me rappeler d'autres visages, je m'écriais devant ce croquis volontairement incomplet : « Qu'elle est belle ! Quelle noblesse ! Comme c'est bien une fière Guermantes, la descendante de Geneviève de Brabant, que j'ai devant moi²³¹ ! »

Marcel va jusqu'à projeter son propre désir sur la duchesse, de manière fusionnelle, en imaginant qu'il est réciproque ; il interprète par extrapolation son sourire et son regard en fonction de ce désir supposé et lui confère un sens sans douter une seconde de sa véracité. Le narrateur, très lucide, reconnaît d'ailleurs avec le recul que c'était une illusion, une croyance (« Je crus que je lui plaisais »). C'est le passage où le caractère paranoïde de l'attitude de Marcel se donne à voir de la façon la plus prégnante, dans la mesure où Mme de Guermantes se trouve entièrement dépossédée de son autonomie de désir et d'action, au profit de la création d'un lien imaginaire entre elle et Marcel :

Je revois encore, au-dessus de sa cravate mauve, soyeuse et gonflée, le doux étonnement de ses yeux auxquels elle avait ajouté, sans oser le destiner à personne, mais pour que tous pussent en prendre leur part, un sourire un peu timide de suzeraine qui a l'air de s'excuser auprès de ses vassaux et de les aimer. Ce sourire tomba sur moi qui ne la quittais pas des yeux. Alors me rappelant ce regard qu'elle avait laissé s'arrêter sur moi, pendant la messe, bleu comme un rayon de soleil qui aurait traversé le vitrail de Gilbert le Mauvais, je me dis : « Mais sans doute elle fait attention à moi. » Je crus que je lui plaisais, qu'elle penserait encore à moi quand elle aurait quitté l'église, qu'à cause de moi elle serait peut-être triste le soir à Guermantes. Et aussitôt je l'aimai, car s'il peut quelquefois suffire pour que nous aimions une femme qu'elle nous regarde avec mépris, comme j'avais cru qu'avait fait Mlle Swann, et que nous pensions qu'elle ne pourra jamais nous appartenir, quelquefois aussi il peut suffire qu'elle nous regarde avec bonté comme faisait Mme de Guermantes et que nous pensions qu'elle pourra nous appartenir²³².

4.2.2. Un petit ami accaparant

La propension de Marcel à la fusion paranoïde ne se limite pas à son rapport à la mère ni à cette tendance à la projection que je viens d'évoquer : elle concerne aussi et surtout les

²³¹ *Ibid.*, pp. 176-177.

²³² *Ibid.*, pp. 177-178.

relations amoureuses qu'il noue dans la suite du roman, à l'instar de Swann. C'est, pour la compréhension à un niveau plus global de la *Recherche*, ce qui donne toute sa portée et son intérêt à cette analyse du comportement de Marcel à partir de la notion de traits paranoïaques. En guise de démonstration et d'ouverture au reste du roman, je tenterai brièvement de mettre en évidence la présence de tels traits dans les couples successifs qu'il forme avec Gilberte et Albertine.

4.2.2.1. Gilberte

La rencontre de Gilberte par Marcel, narrée dans la partie *Combray*, présente de nettes similitudes avec celle de madame de Guermantes. Ici aussi, elle se limite à un échange de regard, qui donne lieu à toute une projection. Marcel comble ici par l'imagination le manque d'informations dont il dispose pour interpréter le comportement de la jeune fille, en ramenant évidemment en fin de compte cette analyse à lui-même : ainsi, réputée infréquentable, issue d'un mariage indigne, il l'imagine dédaigneuse à son égard. Cette projection d'information est en elle-même normale et naturelle ; ce qui l'est moins, c'est la certitude dont elle se revêt, que rien n'ébranle. Le désir fusionnel et le penchant pour la domination paranoïde sont par ailleurs déjà présents dans cet extrait, où Marcel avoue qu'il souhaiterait emmener Gilberte corps et âme par son regard, et la forcer à s'intéresser à lui :

Je la regardais, d'abord de ce regard qui n'est pas que le porte-parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, anxieux et pétrifiés, le regard qui voudrait toucher, capturer, emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui ; puis, tant j'avais peur que d'une seconde à l'autre mon grand-père et mon père, apercevant cette jeune fille, me fissent éloigner en me disant de courir un peu devant eux, d'un second regard, inconsciemment supplicateur, qui tâchait de la forcer à faire attention à moi, à me connaître ! Elle jeta en avant et de côté ses pupilles pour prendre connaissance de mon grand-père et de mon père, et sans doute l'idée qu'elle en rapporta fut celle que nous étions ridicules, car elle se détourna, et d'un air indifférent et dédaigneux, se plaça de côté pour épargner à son visage d'être dans leur champ visuel ; et tandis que, continuant à marcher et ne l'ayant pas aperçue, ils m'avaient dépassé, elle laissa ses regards filer de toute leur longueur dans ma direction, sans expression particulière, sans avoir l'air de me voir, mais avec une fixité et un sourire dissimulé que je ne pouvais interpréter d'après les notions que l'on m'avait données sur la bonne éducation que comme une preuve d'outrageant mépris ; et sa main esquissait en même temps un geste indécent, auquel, quand il était adressé en public à une personne qu'on ne connaissait pas, le petit dictionnaire de civilité que je portais en moi ne donnait qu'un seul sens, celui d'une intention insolente²³³.

Marcel entend prononcer le nom de Gilberte et y projette tout son désir, ainsi que dans le nom de Swann, qu'il s'efforce de faire prononcer le plus souvent possible par sa famille pour créer un lien imaginaire à Gilberte. De nouveau, son désir et sa pensée s'y trouvent pris, sans ailleurs possible, d'où l'impression projetée que ses parents partagent son désir. Il

²³³ *Ibid.*, p. 141.

s'efforce de combler le manque causé par son absence, sans y parvenir. On notera aussi que Marcel éprouve visiblement une certaine culpabilité, qui prouve une fois de plus que la dialectique de la norme (plan IV) n'est pas en cause dans cette fusion.

Ce nom, devenu pour moi presque mythologique, de Swann, quand je causais avec mes parents, je languissais du besoin de le leur entendre dire, je n'osais pas le prononcer moi-même, mais je les entraînai sur des sujets qui avoisinaient Gilberte et sa famille, qui la concernaient, où je ne me sentais pas exilé trop loin d'elle ; et je contraignais tout d'un coup mon père, en feignant de croire par exemple que la charge de mon grand-père avait été déjà avant lui dans notre famille, ou que la haie d'épines roses que voulait voir ma tante Léonie se trouvait en terrain communal, à rectifier mon assertion, à me dire, comme malgré moi, comme de lui-même : « Mais non, cette charge-là était au père de *Swann*, cette haie fait partie du parc de *Swann*. » Alors, j'étais obligé de reprendre ma respiration, tant, en se posant sur la place où il était toujours écrit en moi, pesait à m'étouffer ce nom qui, au moment où je l'entendais, me paraissait plus plein que tout autre, parce qu'il était lourd de toutes les fois où, d'avance, je l'avais mentalement proféré. Il me causait un plaisir que j'étais confus d'avoir osé réclamer à mes parents, car ce plaisir était si grand qu'il avait dû exiger d'eux pour qu'ils me le procurassent beaucoup de peine, et sans compensation, puisqu'il n'était pas un plaisir pour eux. Aussi, je détournai la conversation par discrétion. Par scrupule aussi. Toutes les séductions singulières que je mettais dans ce nom de Swann, je les retrouvais en lui dès qu'ils le prononçaient. Il me semblait alors tout d'un coup que mes parents ne pouvaient pas ne pas les ressentir, qu'ils se trouvaient placés à mon point de vue, qu'ils apercevaient à leur tour, absolvait, épousaient mes rêves, et j'étais malheureux comme si je les avais vaincus et dépravés²³⁴.

Dans la partie *Nom de pays : le nom*, Marcel rencontre à nouveau Gilberte et cherche à faire plus ample connaissance. On y retrouve encore les mêmes traits paranoïaques que ceux évoqués ci-dessus : la douleur de la séparation, la projection associée au prénom de Gilberte et une conduite insistante à son égard.

Retournerait-elle seulement aux Champs-Élysées ? Le lendemain elle n'y était pas ; mais je l'y vis, les jours suivants ; je tournais tout le temps autour de l'endroit où elle jouait avec ses amies, si bien qu'une fois où elles ne se trouvèrent pas en nombre pour leur partie de barres, elle me fit demander si je voulais compléter leur camp, et je jouai désormais avec elle chaque fois qu'elle était là. Mais ce n'était pas tous les jours ; il y en avait où elle était empêchée de venir par ses cours, le catéchisme, un goûter, toute cette vie séparée de la mienne que par deux fois, condensée dans le nom de Gilberte, j'avais senti passer si douloureusement près de moi, dans le raidillon de Combray et sur la pelouse des Champs-Élysées²³⁵.

A partir de là, les exemples se multiplient ; leur nombre et leur diversité dépassent de loin ceux des extraits portant sur le désir pour sa mère, qui n'était en quelque sorte que la première manifestation d'un penchant fusionnel bien plus large. Il serait assurément trop long d'en faire l'inventaire et l'étude approfondie, bien que cela ne manque pas d'intérêt. Aussi vais-je me contenter de quelques extraits déterminants liés aux différentes étapes de la relation entre Marcel et Gilberte.

Dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Marcel parvient peu à peu à obtenir ses entrées chez les Swann, et à nouer une relation amoureuse avec Gilberte. Il exulte, mais la relation conserve néanmoins son caractère paranoïde qui mènera à sa dégradation. Marcel est

²³⁴ *Ibid.*, p. 144.

²³⁵ *Ibid.*, p. 395.

accaparant, angoissé en son absence, et plus dominateur à mesure qu'il s'intègre dans la maison. Il n'hésite pas à ce propos à faire jouer son influence auprès de Charles Swann pour contraindre plus efficacement Gilberte à se soumettre de plus en plus à son désir fusionnel, en la dépossédant de son autonomie :

Je rayonnais de joie dans cette maison où Gilberte, quand elle n'était pas encore avec nous, allait entrer, et me donnerait dans un instant, pour des heures, sa parole, son regard attentif et souriant tel que je l'avais vu pour la première fois à Combray. Tout au plus étais-je un peu jaloux en la voyant souvent disparaître dans de grandes chambres auxquelles on accédait par un escalier intérieur. Obligé de rester au salon, comme l'amoureux d'une actrice qui n'a que son fauteuil à l'orchestre et rêve avec inquiétude de ce qui se passe dans les coulisses, au foyer des artistes, je posai à Swann, au sujet de cette autre partie de la maison, des questions savamment voilées, mais sur un ton duquel je ne parvins pas à bannir quelque anxiété. Il m'expliqua que la pièce où allait Gilberte était la lingerie, s'offrit à me la montrer et me promit que chaque fois que Gilberte aurait à s'y rendre il la forcerait à m'y emmener. Par ces derniers mots et la détente qu'ils me procurèrent, Swann supprima brusquement pour moi une de ces affreuses distances intérieures au terme desquelles une femme que nous aimons nous apparaît si lointaine. A ce moment-là, j'éprouvai pour lui une tendresse que je crus plus profonde que ma tendresse pour Gilberte. Car, maître de sa fille, il me la donnait et elle, elle se refusait parfois ; je n'avais pas directement sur elle ce même empire qu'indirectement par Swann. Enfin elle, je l'aimais et ne pouvais par conséquent la voir sans ce trouble, sans ce désir de quelque chose de plus, qui ôte, auprès de l'être qu'on aime, la sensation d'aimer²³⁶.

A la fin de leur relation, juste avant leur rupture, Marcel n'ayant plus d'obstacle à rendre visite à Gilberte ni du côté de ses parents, ni de celui de la famille Swann, il tend à multiplier ses visites à l'excès, mais Gilberte se sent poursuivie. On voit également qu'il utilise encore le crédit qu'il a auprès des parents de Gilberte comme moyen de domination : ils ont « toute autorité ». Il est frappant, dans cet extrait comme dans le précédent, que son rapport à la paternité s'appréhende sur le mode de la coercition, de cette autorité totale et aliénante. Il se rend compte néanmoins que cette protection fusionnelle n'est pas viable.

Plusieurs fois je sentis que Gilberte désirait éloigner mes visites. Il est vrai que quand je tenais trop à la voir je n'avais qu'à me faire inviter par ses parents qui étaient de plus en plus persuadés de mon excellente influence sur elle. Grâce à eux, pensais-je, mon amour ne court aucun risque ; du moment que je les ai pour moi, je peux être tranquille puisqu'ils ont toute autorité sur Gilberte. Malheureusement à certains signes d'impatience que celle-ci laissait échapper quand son père me faisait venir en quelque sorte malgré elle, je me demandai si ce que j'avais considéré comme une protection pour mon bonheur n'était pas au contraire la raison secrète pour laquelle il ne pourrait durer²³⁷.

4.2.2.2. Albertine

Avec sa relation à Albertine, la tendance paranoïde de Marcel atteint son degré le plus inquiétant. Plus encore que pour Gilberte, les extraits pertinents abondent et mériteraient un développement plus long et méthodique. Cependant, dans la mesure où il ne s'agit ici que de

²³⁶ *Ibid.*, pp. 528-529.

²³⁷ *Ibid.*, pp. 582.

proposer une ouverture de mon analyse à la suite de l'œuvre, je me contenterai de quelques extraits significatifs.

Dans la seconde partie de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le narrateur fait la rencontre de la jeune fille à Balbec, parmi un groupe de fillettes. Au début, il ne les distingue pas, mais son attention finit par se concentrer sur une des filles, qui s'avère être Albertine. Cet extrait est très intéressant, parce qu'il met en scène la conscience de son altérité et de l'indépendance de sa vie, de sa pensée, de ses projets et de ses désirs, mais en ne le citant que pour préciser qu'il souhaiterait entièrement le posséder. En d'autres termes, s'il y a un constat d'indépendance, elle n'est pas reconnue à l'autre et acceptée. L'altérité au contraire est vécue comme une perte pour le personnage lui-même, elle ouvre un vide angoissant qu'il faut combler. Très explicitement, le narrateur indique que sa vie a cessé d'être sa « vie totale », mais devient une partie d'un espace partagé avec d'autres, où l'autre est considéré comme un « prolongement », ou une « multiplication possible de soi-même » associée au bonheur. On ne saurait proposer meilleure définition d'une tendance paranoïde et de ce qui la fonde. Le désir se trouve pris dans cette coextensivité ; il s'inscrit dès lors clairement dans cette dynamique de fusion : Marcel le compare à une soif d'absorber cette vie inconnue.

Si nous pensions que les yeux d'une telle fille ne sont qu'une brillante rondelle de mica, nous ne serions pas avides de connaître et d'unir à nous sa vie. Mais nous sentons que ce qui luit dans ce disque réfléchissant n'est pas dû uniquement à sa composition matérielle ; que ce sont, inconnues de nous, les noires ombres des idées que cet être se fait, relativement aux gens et autres lieux qu'il connaît – pelouses des hippodromes, sable des chemins où, pédalant à travers champs et bois, m'eût entraîné cette petite péri, plus séduisante pour moi que celle du paradis persan –, les ombres aussi de la maison où elle va rentrer, des projets qu'elle forme ou qu'on a formés pour elle ; et surtout que c'est elle, avec ses désirs, ses sympathies, ses répulsions, son obscure et incessante volonté. Je savais que je ne posséderais pas cette jeune cycliste, si je ne possédais aussi ce qu'il y avait dans ses yeux. Et c'était par conséquent toute sa vie qui m'inspirait du désir ; désir douloureux, parce que je le sentais irréalisable, mais enivrant, parce que ce qui avait été jusque là ma vie ayant brusquement cessé d'être ma vie totale, n'étant plus qu'une petite partie de l'espace étendu devant moi que je brûlais de couvrir, et qui était fait de la vie de ces jeunes filles, m'offrait ce prolongement, cette multiplication possible de soi-même, qui est le bonheur. Et, sans doute, qu'il n'y eût entre nous aucune habitude – comme aucune idée – communes, devait me rendre plus difficile de me lier avec elles et de leur plaire. Mais peut-être aussi c'était grâce à ces différences, à la conscience qu'il n'entraînait pas, dans la composition de la nature et des actions de ces filles, un seul élément que je connusse ou possédasse, que venait en moi de succéder à la satiété, la soif – pareille à celle dont brûle une terre altérée – d'une vie que mon âme, parce qu'elle n'en avait jamais reçu jusqu'ici une seule goutte, absorberait d'autant plus avidement, à longs traits, dans une plus parfaite imbibition²³⁸.

Plus loin dans le même livre, un autre extrait renforce cette analyse. A la faveur d'un moment de doute survenu pour le personnage, le narrateur y met en avant, avec beaucoup de lucidité, la dynamique interne de l'amour fusionnel, telle qu'il l'a déjà présentée au début de la partie *Combray* au sujet de sa relation à sa mère, mise en parallèle avec celle de Swann à Odette. Selon cet extrait, c'est l'impression que l'autre est « presque inaccessible à

²³⁸ *Ibid.*, pp. 794-795.

atteindre », qui indépendamment de ce que cet autre est vraiment en lui-même, suscite l'attirance paranoïde. C'est cette nécessaire séparation qui creuse un vide, associé à « tout un processus d'angoisses » qui le rend inacceptable pour celui qui ne peut plus poser de l'autrui : dès lors l'amour se fixe en une tentative fusionnelle en vue de faire disparaître cette angoisse et de retrouver une complétude dans la relation. Le plus intéressant ici est que, selon Marcel, c'est donc davantage ce processus qui cause l'amour que son contenu, c'est-à-dire que le corps (au sens d'organisme physique) de l'autre, mais aussi que la personne véritable dont la reconnaissance de la vraie altérité lui est totalement impossible. C'est l'archétype même de l'amour dans la Recherche : on y retrouve par exemple la logique de l'amour de Swann pour « une femme qui ne [lui] plaisait pas, qui n'était pas [son] genre²³⁹ ». Par ailleurs, cet extrait presque théorique met en évidence le processus de projection lié à cette conception, qui gonfle l'image de l'autre de plein de notions imaginaires, entièrement du « cru » de celui qui les projette. Au final, ce qu'il retrouve en l'autre est moins une autre personne qu'un prolongement de lui-même, aussi variable que l'est la situation dans sa continuité naturelle :

Variation d'une croyance, néant de l'amour aussi, lequel, préexistant et mobile, s'arrête à l'image d'une femme simplement parce que cette femme sera presque impossible à atteindre. Dès lors on pense moins à la femme, qu'on se représente difficilement, qu'aux moyens de la connaître. Tout un processus d'angoisses se développe et suffit pour fixer notre amour sur elle, qui en est l'objet à peine connu de nous. L'amour devient immense, nous ne songeons pas combien la femme réelle y tient peu de place. Et si tout d'un coup, comme au moment où j'avais vu Elstir s'arrêter avec les jeunes filles, nous cessons d'être inquiets, d'avoir de l'angoisse, comme c'est elle qui est tout notre amour, il semble brusquement qu'il soit évanoui au moment où nous tenons enfin la proie à la valeur de laquelle nous n'avons pas assez pensé. Que connaissais-je d'Albertine ? Un ou deux profils sur la mer, moins beaux assurément que ceux des femmes de Véronèse que j'aurais dû, si j'avais obéi à des raisons purement esthétiques, lui préférer. Or, est-ce à d'autres raisons que je pouvais obéir, puisque, l'anxiété tombée, je ne pouvais retrouver que ces profils muets, je ne possédais rien d'autre ? Depuis que j'avais vu Albertine, j'avais fait chaque jour à son sujet des milliers de réflexions, j'avais poursuivi, avec ce que j'appelais elle, tout un entretien intérieur où je la faisais questionner, répondre, penser, agir, et dans la série indéfinie d'Albertines imaginées qui se succédaient en moi heure par heure, l'Albertine réelle, aperçue sur la plage, ne figurait qu'en tête, comme la « créatrice » d'un rôle, l'étoile, ne paraît, dans une longue série de représentations, que dans les toutes premières. Cette Albertine-là n'était guère qu'une silhouette, tout ce qui s'y était superposé était de mon cru, tant dans l'amour les apports qui viennent de nous l'emportent – à ne se placer même qu'au point de vue de la quantité – sur ceux qui nous viennent de l'être aimé²⁴⁰.

L'amour de Marcel pour Albertine connaît des hauts et des bas, de nombreux rebondissements. Dans *Sodome et Gomorrhe*, au moment où Albertine semble s'attacher à lui, Marcel se désintéresse d'elle, dans la mesure où elle lui est acquise, où il n'existe plus de distance, et il séduit nombre de ses amies. Mais l'angoisse s'immisce à nouveau lorsque, suite

²³⁹ *Ibid.*, p. 582.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 858.

à une réflexion de Cottard, Marcel a des doutes sur l'orientation sexuelle d'Albertine, qu'il projette sur elle sans preuve.

Le mal que m'avaient fait ses paroles concernant Albertine et Andrée était profond, mais les pires souffrances n'en furent pas senties par moi immédiatement, comme il arrive pour ces empoisonnements qui n'agissent qu'au bout d'un certain temps²⁴¹.

Et aussi :

A partir du jour où Cottard fut entré avec moi dans le petit casino d'Incarville, sans partager l'opinion qu'il avait émise, Albertine ne me sembla plus la même ; sa vue me causait de la colère. Moi-même, j'avais changé tout autant qu'elle me semblait autre. J'avais cessé de lui vouloir du bien ; en sa présence, hors de sa présence quand cela pouvait lui être répété, je parlais d'elle de la façon la plus blessante²⁴².

A partir de ce moment, la jalousie de Marcel ne cesse de s'exacerber ; elle relève de cette angoisse liée à l'écart créé entre lui et Albertine par ses soupçons, qu'il ressent le besoin de combler pour retrouver une fusion coextensive. La jalousie alterne avec des moments de grandes passions, l'intention de rompre, puis le renoncement à cette intention. Marcel est inconstant et n'est pas en prise sur son désir ; au contraire, il est pris dans la situation de la relation sans pouvoir s'en abstraire.

C'est dans *La prisonnière* que les traits paranoïaques visibles dans la relation entre Marcel et Albertine sont les plus exacerbés. Marcel la surveille sans cesse et la retient chez lui, sa jalousie lui étant devenue insupportable ; il attend de sa part une parfaite transparence :

Je lui demandais où elle comptait aller. « Je crois qu'Andrée veut me mener aux Buttes-Chaumont que je ne connais pas. » Certes il m'était impossible de deviner, entre tant d'autres paroles, si sous celle-là un mensonge était caché. D'ailleurs j'avais confiance en Andrée pour me dire tous les endroits où elle allait avec Albertine²⁴³.

Le titre du tome met d'ailleurs en avant le caractère central de cette réclusion. L'alternance paranoïaque apparaît sous son visage le plus délirant : Marcel est à la fois bourreau complotant pour surveiller Albertine et victime de tous les complots. Ayant assujéti Albertine, ce n'est plus sa différence qu'il cherche à s'approprié (il l'a faite en quelque sorte à son image) ; l'angoisse provient désormais du fait qu'il voudrait la posséder toute et ne peut supporter l'idée de la partager avec un tiers imaginaire sur lequel il projette le désir. Il a par ailleurs parfaitement conscience du caractère malsain de son attachement fusionnel et parle de maladie.

D'Albertine, en revanche, je n'avais plus rien à apprendre. Chaque jour, elle me semblait moins jolie. Seul le désir qu'elle excitait chez les autres, quand, l'apprenant, je recommençais à souffrir et voulais la leur disputer, la hissait à mes yeux sur un haut pavois. Elle était capable de me causer de la souffrance, nullement de la joie. Par la souffrance seule subsistait mon ennuyeux attachement. Dès qu'elle disparaissait, et avec elle le besoin de l'apaiser, requérant toute mon attention comme une distraction atroce, je sentais le néant qu'elle était pour moi, et

²⁴¹ *Ibid.*, t. 2, p. 797.

²⁴² *Ibid.*, p. 803.

²⁴³ *Ibid.*, t. 3, p. 19.

que je devais être pour elle. J'étais malheureux que cet état durât et, par moments, je souhaitais d'apprendre quelque chose d'épouvantable qu'elle aurait fait et qui eût été capable, jusqu'à ce que je fusse guéri, de nous brouiller, ce qui nous permettrait de nous réconcilier, de refaire différente et plus souple la chaîne qui nous liait²⁴⁴.

La dynamique de soumission et de domination (ou protectionnisme) caractéristique de la paranoïa se donne à voir de manière très manifeste tout au long de ce tome. Et Marcel reconnaît que dans le moment même où il dépossède totalement Albertine de son autonomie, il n'en a lui-même aucune, empêtré qu'il est dans sa relation fusionnelle. Il parle dans l'extrait suivant de droits et de devoirs, mais il ne s'agit pas des pouvoirs et des responsabilités relatifs et définis par contrastes, partagés dans le contrat social, mais d'une puissance absolue qui tend à retrouver la génitalité naturelle :

Les robes même que je lui achetais, le yacht dont je lui avais parlé, les peignoirs de Fortuny, tout cela ayant dans cette obéissance d'Albertine, non pas sa compensation, mais son complément, m'apparaissait comme autant de privilèges que j'exerçais ; car les devoirs et les charges d'un maître font partie de sa domination, et la définissent, la prouvent, tout autant que ses droits. Et ces droits qu'elle me reconnaissait donnaient précisément à mes charges leur véritable caractère : j'avais une femme à moi qui, au premier mot que je lui envoyais à l'improviste, me faisait téléphoner avec déférence qu'elle revenait, qu'elle se laissait ramener, aussitôt. J'étais plus maître que je n'avais cru. Plus maître, c'est-à-dire plus esclave²⁴⁵.

Albertine finit par s'enfuir de chez Marcel pour échapper à sa domination, au début de *La Fugitive*. Il apprendra par la suite sa mort accidentelle.

4.2.2. Prisonnier de l'histoire des autres

Comme nous l'avons vu, dans une série de circonstances, Marcel éprouve une difficulté à poser de l'autrui, et plus précisément à fonder le rapport entre les parties sur une analyse en rôles. Autrement dit, il peine à se détacher réellement de l'histoire de ses parents, de ses conquêtes ou de ses amis, sur le plan de la responsabilité, de la légalisation, du contrat social, de la communication qu'il souhaiterait transparente. De plus, pris dans l'histoire des autres, il tend à être balancé d'une à l'autre au gré des différentes figures d'identification que lui offre la situation.

Ce qui pose problème à Marcel, c'est le fait de devenir *acteur* autonome de sa propre histoire ou, métaphoriquement et en ne changeant qu'une lettre, *auteur* de son histoire. Ce concept d'acteur est défini par Brackelaire comme un terme générique pour désigner à la fois le partenaire et la partie, respectivement dans le cadre du lien social et du contrat social, dont ils évoquent le pôle politique au niveau génératif.

Du sujet à l'acteur, il y a la distance qui sépare la vie de l'histoire. L'acteur n'est en effet rien d'autre que celui qui définit historiquement ce qu'il est en se confrontant à l'autre. Et cette

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 28.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 157.

confrontation, on le sait, présuppose les positions qu'elle conteste. Si instantiellement les positions sont chacune totale, unifiant ceux qui « sont », c'est-à-dire ceux qui comptent, en les séparant des autres, qui ne comptent pour rien, performantiellement la connexion consiste en leur partage entre des partenaires qui cherchent chacun, en déterminant ainsi ce qu'il est par rapport à l'autre, à se donner une existence sociale, autrement dit commune, fût-ce dans l'antagonisme. C'est dire que les acteurs, quels qu'ils soient, ne se définissent qu'en contestant le fait d'être écartés ou d'en écarter d'autres d'une position dont ils possèdent, potentiellement, le principe. L'acteur ne recouvrant pas le sujet, on est loin d'une individualisation de la vie sociale²⁴⁶.

Et cela vaut aussi, analogiquement, au niveau de l'institué : la confrontation à autrui présuppose une analyse en rôles, qui sont chacun total et qui unifient plutôt ici ceux qui « sont pour autrui », ceux qui exercent une responsabilité sociale, par opposition à ceux qui n'en exercent pas. Ces rôles sont performantiellement partagés entre les parties, ce qui fonde non plus la connexion, mais la communication. Chaque partie définit par rapport à l'autre ce qu'elle doit faire, sa part limitée de responsabilité. Il y a donc ici aussi une mobilité, l'acteur définissant en permanence sa responsabilité en en écartant un autre d'un rôle ou en contestant d'en être écarté. C'est cette mobilité qu'a perdu Marcel dans ses relations fusionnelles : il ne peut devenir lui-même acteur ou prendre part activement à ce partage dans la mesure où il perd l'accès à cette analyse définissant des rôles limités. Il ne peut que prendre toute la responsabilité sur lui, ou tout remettre sur autrui, de manière changeante en fonction des circonstances.

Cette analyse peut permettre d'éclairer ce que la grand'mère de Marcel a pu entendre par « manque de volonté ». Cela ne se limite bien sûr pas à la peine éprouvée par Marcel à se détacher du rituel du baiser ; il s'agit, bien plus généralement, de cette sorte de paresse, dont Marcel témoigne à de nombreuses reprises, à entreprendre un travail sérieux, un véritable projet. Cette entreprise est ici moins à entendre en rapport avec la volonté (plan IV) qu'avec la contribution à la société. C'est une difficulté à s'engager comme acteur sur la scène de la responsabilité sociale, à s'assumer comme père (et non comme géniteur).

Et le principal projet, cher à Marcel, mais qu'il ne cesse de reporter, est celui de devenir écrivain et poète. Sa déception est telle qu'il en perd confiance dans ses capacités littéraires : cette idée se retrouve par exemple dans *Le Temps retrouvé*, au début de la matinée chez la princesse de Guermantes, passage marqué par le découragement et le renoncement :

Ce n'est vraiment pas la peine de me priver de mener la vie de l'homme du monde, m'étais-je dit, puisque le fameux « travail » auquel depuis si longtemps j'espère chaque jour me mettre le lendemain, je ne suis pas, ou plus, fait pour lui, et que peut-être même il ne correspond à aucune réalité²⁴⁷.

²⁴⁶ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, op. cit. pp. 202-203.

²⁴⁷ PROUST, Marcel, op.cit., t. 3, pp. 856.

Chapitre V : Auteur de son histoire

Dans le chapitre précédent, à travers la notion de « tendance paranoïde », j'ai tenté de mettre en évidence la propension de Marcel à la fusion avec la situation d'échange et avec autrui, allant de la projection bénigne la plus banale à des traits paranoïaques plus inquiétants et aliénants (sans relever pour autant de la pathologie), notamment dans le cadre de ses relations amoureuses. La principale conséquence est qu'il tend à se déposséder totalement et malgré lui de sa propre responsabilité et de son autonomie dans l'autre, ou à l'en déposséder ; par ailleurs, cela perturbe sa capacité à prendre la distance nécessaire pour assumer une tâche de longue portée, telle que le travail littéraire auquel il se destine depuis toujours.

Face à ce problème qui lui échappe en grande partie, Marcel découvre pourtant que des solutions existent. A travers le réceptacle de sa grande sensibilité, il aperçoit que des petits hasards de la vie, en apparence ordinaires et insignifiants, sont susceptibles de l'atteindre profondément dans son être, d'une manière qui ne relève pas d'une adjonction fusionnelle, mais qui au contraire le singularise et renforce son sentiment d'exister. Il met dès lors en place une sorte de méthode permettant d'exploiter ces éléments, qui s'apparente en partie – sans s'y limiter – à cette recherche du temps perdu qui se dérobe par où qu'on le prenne. Il s'agit donc là avant tout d'une quête de soi-même comme personne autonome et responsable, du « moi » qui s'oppose au « toi » grâce à la présence sous-jacente d'un « ego », principe d'altérité. Marcel associe d'ailleurs explicitement la *Recherche* à cet objectif, dans *Le Temps retrouvé* :

[L'être] languit dans l'observation du présent où les sens ne peuvent la lui apporter, dans la considération d'un passé que l'intelligence lui dessèche, dans l'attente d'un avenir que la volonté construit avec des fragments du présent et du passé, auxquels elle retire encore de leur réalité en ne conservant d'eux que ce qui convient à la fin utilitaire, étroitement humaine, qu'elle leur assigne. Mais qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu ou respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée, et notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas entièrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée²⁴⁸.

C'est ainsi que le « vrai moi » se réveille, autant qu'il se révèle à Marcel dans un mouvement d'élévation qui n'est pas sans rappeler la « fureur » d'un Marsile Ficin. J'examinerai successivement dans ce chapitre la nature de ces « révélateurs du moi », la

²⁴⁸ *Ibid.*, t. 3, pp. 872-873.

démarche introspective de Marcel et la portée de ses apports dans le cadre de sa quête d'identité et d'autoréalisation.

5.1. Les révélateurs du moi

L'impression, la sensation : deux mécanismes en apparence très proches, mais qui chez Proust relèvent de définitions bien différenciées. Ainsi, l'impression, dans la *Recherche*, s'apparente en quelque sorte à une forme d'inspiration, à laquelle serait rendue – en toute légitimité – sa pleine immanence ; la sensation, elle, gardienne muette du passé, stimule les réminiscences qui sauvent ce qui est mort de l'oubli. Toutes deux apparaissent néanmoins comme analogues dans l'exploitation littéraire qu'elles permettent et dans l'accès privilégié, bien qu'aléatoire, qu'elles ouvrent à une singularisation du moi.

Ces concepts sont mis en contraste de manière explicite par Marcel dans un passage de la matinée chez la princesse de Guermantes, dans *Le Temps retrouvé*. Il y a, malgré leur différence, un véritable parallèle dans leur nature : quand Marcel compare l'impression à un morceau de musique revenu à la mémoire sans jamais avoir été entendu, c'est presque d'une réminiscence sans souvenir qu'il s'agit :

Cependant, je m'avisai au bout d'un moment, après avoir pensé à ces résurrections de la mémoire, que, d'une autre façon, des impressions obscures avaient quelquefois, et déjà à Combray du côté de Guermantes, sollicité ma pensée, à la façon de ces réminiscences, mais qui cachaient non une sensation d'autrefois mais une vérité nouvelle, une image précieuse que je cherchais à découvrir par des efforts du même genre que ceux qu'on fait pour se rappeler de quelque chose, comme si nos plus belles idées étaient comme des airs de musique qui nous reviendraient sans que nous les eussions jamais entendus, et que nous efforcerions d'écouter, de transcrire²⁴⁹.

Mais avant de les étudier plus en détails, en guise de préambule, je m'attarderai sur l'incipit de la *Recherche*, qui précisément introduit dès les toutes premières pages ce thème central du réveil du « vrai moi », en interprétant la métaphore au pied de la lettre. C'est en effet dans l'expérience du réveil que se joue le redéploiement de l'être à partir du presque néant que constitue le sommeil. Moins exploitable comme méthode que l'impression et la sensation, ce constat n'aura certes pas la même portée structurale ; il constitue néanmoins l'occasion d'un doute initial et d'une prise de conscience des enjeux identitaires qui seront ceux de l'œuvre entière. C'est presque un *cogito* cartésien, affranchi du joug de la pensée et limité au seul plan de l'existence : « j'ai une histoire, donc je suis ».

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 878.

5.1.1. Le réveil comme redéploiement de l'être

Ce n'est pas un hasard si Proust a choisi de commencer son œuvre par une analyse des effets du sommeil, et plus particulièrement de l'expérience du réveil. En effet, le sommeil a ceci de particulier qu'il peut s'apparenter à une forme de mise en veille d'une bonne partie des capacités de l'être (comme de la conscience sur le plan I). C'est d'ailleurs peut-être ce qui pouvait angoisser l'enfant Marcel, en causant une séparation trop perceptible avec sa mère. Le sommeil agit comme une forme d'annulation provisoire de l'identité qui, dans le rêve, peut d'ailleurs complètement se transformer, d'une manière en quelque sorte fusionnelle. Or, Proust présente cet instant du réveil comme un moment de doute ontologique, un court intervalle temporel qui s'ouvre entre cet état de sommeil qui dépossède de soi-même et l'état de veille où l'on dispose pleinement de sa personne, durant lequel l'être hésite avant de se redéployer tel un papillon qui ouvre ses ailes au sortir de sa chrysalide :

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison, mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être aussi pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure²⁵⁰.

Dans le demi-sommeil, même la somasie ne semble plus vraiment s'opérer, le rapport au monde de Marcel retrouve alors ce rapport primordial de participation au monde que j'ai qualifié plus haut de « fonction primaire » : il n'est plus qu'une partie englobée dans un tout.

Je me rendormais, et parfois, je n'avais plus que de courts réveils d'un instant, le temps d'entendre les craquements organiques des boiseries, d'ouvrir les yeux pour fixer le kaléidoscope de l'obscurité, de goûter grâce à une lueur momentanée de conscience le sommeil où étaient plongés les meubles, la chambre, le tout dont je n'étais qu'une petite partie et à l'insensibilité duquel je retournais vite m'unir²⁵¹.

C'est surtout la mise en scène par Proust du processus de situation de l'homme au réveil qui est intéressante, dans une perspective médiationniste, dans la mesure où on y découvre en filigrane l'idée d'une dialectique. En effet, selon lui, si le sommeil désancre l'homme de la réalité, celui-ci retrouve en lui au réveil son passé, structuré en époques, en événements qui s'opposent, mais aussi en lieux et en échange. Ce passé reste en quelque sorte

²⁵⁰ *Ibid.*, t. 1, p. 3 (tout début de la *Recherche*).

²⁵¹ *Ibid.*, p. 4.

présent à titre de potentialité pour fonder le processus, en tant qu'instance : c'est il me semble à une abstraction de cette sorte que Proust se réfère en faisant référence à « l'ordre des années et des mondes ». Il se situe au réveil par rapport à cette analyse ; mais cette orientation ne se fait pas à l'écart du monde : elle repose sur des repères, qui sont manifestement d'ordre corporel, c'est-à-dire, en termes médiationnistes qui relèvent de l'incorporation de la perception, de la reconnaissance d'informations familières. En prolongeant ce raisonnement, Proust imagine une série de cas où une perception inhabituelle (étrangère, non reconnue) perturberait ce processus situationnel et induirait la personne émergeant du sommeil en erreur. L'information nouvelle perçue serait associée à une information mémorisée relevant d'une autre situation et celle-ci serait actualisée erronément, ce qui ferait en quelque sorte voyager la personne dans son passé :

Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. Que vers le matin, après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de se coucher. Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et dans l'espace, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché quelques mois plus tôt dans une autre contrée²⁵².

Proust part du prétexte de cette situation de désorientation pour décomposer l'être en tant qu'il se situe en couches successives. Le point de départ est un dénuement tel qu'il retrouve en quelque sorte la somasie animale (qui, normalement, est biaisée même chez l'enfant, par son rapport à l'histoire du parent) :

Mais il suffisait que, dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi et, quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité première le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes ; [...] ²⁵³.

Ensuite, le « souvenir » de certains lieux potentiellement plausibles apparaît, avant que des éléments perçus permettent d'affiner le processus somatique de situation et de recomposer le moi. On peut y voir comme une instance et une performance, mais pensés ici comme une succession chronologique, plutôt que fonctionnant en permanence en opposition :

[...] mais alors le souvenir – non encore du lieu où j'étais, mais de quelques uns de ceux que j'avais habités et où j'aurais pu être – venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul ; je passais en une seconde par-dessus des siècles

²⁵² *Ibid.*, p. 5.

²⁵³ *Ibid.*

de civilisation, et l'image confusément entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu, recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi²⁵⁴.

Cette dialectique de la situation humaine est encore suggérée dans la suite. Proust distingue un ordre potentiel fait d'éléments en opposition à d'autres, sur les trois coordonnées du milieu (les « choses »), du lieu (les « pays ») et du temps (les « années ») et en même temps un retour au soma pour reconnaître les sensations, les associer à un lieu et de cette manière actualiser un « ainsi », un « ici » et un « maintenant » ceux-ci restant opposés à un « autrement », un « ailleurs » et un « avant/après », virtuellement présents à titre de différence. Cette mémoire du corps, associant une sensation à une autre qu'il a stockée par incorporation, introduit déjà la méthode qui suivra, qui se fondera précisément sur cette mémoire dite « corporelle ».

Peut-être l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elles. Toujours est-il que, quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitait pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps, trop engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres. Et avant même que ma pensée, qui hésitait au seuil des temps et des formes, eût identifié le logis en rapprochant les circonstances, lui, – mon corps, – se rappelait pour chacun le genre du lit, la place des portes, la prise de jour des fenêtres, l'existence d'un couloir, avec la pensée que j'avais en m'y endormant et que je retrouvais au réveil²⁵⁵.

C'est le prétexte pour introduire la chambre de Combray, en contraste avec celle chez Mme de Saint-Loup. L'hésitation a suffi pour insinuer un doute identitaire, matière à de nombreuses rêveries sur le passé, qui mêlent vaguement des souvenirs perceptifs évoqués au réveil et une remémoration plus consciente, relevant de ce que Proust appelle « mémoire volontaire ». Cela constitue le point de départ d'une réflexion sur les différentes situations, les « ailleurs » qui constituent son histoire, qu'il saisit le plus souvent à partir de la coordonnée temporelle, mais toujours en lien avec les deux autres coordonnées :

Certes, j'étais bien éveillé maintenant, mon corps avait viré une dernière fois et le bon ange de la certitude avait tout arrêté autour de moi, m'avait couché sous mes couvertures, dans ma chambre, et avait mis approximativement à leur place dans l'obscurité ma commode, mon bureau, la cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes. Mais j'avais beau savoir que je n'étais pas dans les demeures dont l'ignorance du réveil m'avait en un instant sinon présenté l'image distincte, du moins fait croire la présence possible, le branle était donné à ma mémoire ; généralement, je ne cherchais pas à me rendormir tout de suite ; je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois à Combray chez ma grand'tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore, à me rappeler les lieux, les personnes que j'y avais connues, ce que j'avais vu d'elles, ce qu'on m'en avait raconté²⁵⁶.

²⁵⁴ *Ibid.*, pp. 5-6.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 6.

²⁵⁶ *Ibid.*, pp. 8-9.

5.1.2. L'impression

La première mention du concept d'« impression », dans la *Recherche* apparaît dans la partie *Combray*, au sein de la description du côté de Méséglise. Marcel, après de longues heures de lecture, ne canalise pas ses « idées confuses » enthousiastes quand il sort se promener, et il les évacue rapidement sans les sublimer ou les approfondir. Le narrateur mentionne ainsi la découverte assez précoce, par l'enfant Marcel, d'une inadéquation entre une impression et son expression :

Les murs des maisons, la haie de Tansonville, les arbres du bois de Roussainville, les buissons auxquels s'adosse Montjouvain, recevaient des coups de parapluie ou de canne, entendaient des cris joyeux, qui n'étaient, les uns et les autres, que des idées confuses qui m'exaltaient et qui n'ont pas atteint le repos dans la lumière, pour avoir préféré, à un lent et difficile éclaircissement, le plaisir d'une dérivation plus aisée vers une issue immédiate. La plupart des prétendues traductions de ce que nous avons ressenti ne font ainsi que nous en débarrasser, en le faisant sortir de nous sous une forme indistincte qui ne nous apprend pas à le connaître. Quand j'essaye de faire le compte de ce que je dois au côté de Méséglise, des humbles découvertes dont il fut le cadre fortuit ou le nécessaire inspirateur, je me rappelle que c'est cet automne-là, dans une de ces promenades, près du talus broussailleux qui protège Montjouvain, que je fus frappé pour la première fois de ce désaccord entre nos impressions et leur expression habituelle. Après une heure de pluie et de vent contre lesquels j'avais lutté avec allégresse, comme j'arrivais au bord de la mare de Montjouvain, devant une petite cahute recouverte en tuiles où le jardinier de M. Vinteuil serrait ses instruments de jardinage, le soleil venait de réparaître, et ses dorures lavées par l'averse reluisaient à neuf dans le ciel, sur les arbres, sur le mur de la cahute, sur son toit de tuile encore mouillé, à la crête duquel se promenait une poule. Le vent qui soufflait tirait horizontalement les herbes folles qui avaient poussé dans la paroi du mur, et les plumes de duvet de la poule, qui, les unes et les autres, se laissaient filer au gré de son souffle jusqu'à l'extrémité de leur longueur, avec l'abandon de choses inertes et légères. Le toit de tuile faisait dans la mare, que le soleil rendait de nouveau réfléchissante, une marbrure rose, à laquelle je n'avais encore jamais fait attention. Et voyant sur l'eau et à la face du mur un pâle sourire répondre au sourire du ciel, je m'écriai dans tout mon enthousiasme, en brandissant mon parapluie refermé : « Zut, zut, zut, zut. » Mais en même temps je sentis que mon devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et de tâcher de voir plus clair dans mon ravissement²⁵⁷.

L'impression est donc, avant toute chose, une idée qui s'imprime en lui-même, venue certes de l'extérieur, mais liée à sa propre perception et interprétée par le prisme de sa propre sensibilité (qui y inscrit une idée de plaisir). C'est en cela que j'ai parlé plus haut d'inspiration immanente : elle n'a plus rien du réel brut et relève entièrement de la subjectivité de Marcel, notamment de son émerveillement, qui semble constituer un caractère commun aux diverses impressions décrites par le narrateur. Elle est en outre – et c'est là tout son intérêt – dotée d'un potentiel esthétique, et notamment, comme nous le verrons plus loin, littéraire, à condition toutefois de l'exploiter, de le sublimer en quelque sorte dans l'expression²⁵⁸, ce que manque précisément Marcel dans cet extrait. En effet, à ce stade « brut », l'impression relève

²⁵⁷ *Ibid.*, pp. 154-155.

²⁵⁸ Bien que Gagnepain rejette la hiérarchisation des contenus qui sous-tend ce concept de sublimation, son utilisation me semble pertinente dans la mesure où cette hiérarchisation est clairement présente dans les attentes de Marcel vis-à-vis de lui-même.

du percept et du désir, elle est proprement impensable et donc par conséquent incommunicable par la langue parce qu'elle se situe en-deçà de toute mise en mot, de toute conceptualisation.

Marcel explique dans un autre extrait sa difficulté à traduire ces impressions en mots, son incapacité à les expliquer. Il les reconnaît certes par le plaisir qu'elles lui causent ainsi que par le caractère inexplicable de ce plaisir, mais il ne parvient pas à percer ce mystère en se concentrant sur la perception, dans la mesure où c'est en lui-même que les choses se passent, et non pas, comme il le croit encore, en l'objet extérieur qui a suscité l'impression.

Alors, bien en dehors de toutes ces préoccupations littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher, au delà de ce que je voyais, quelque chose qu'ils invitaient à venir prendre et que malgré mes efforts, je n'arrivais pas à découvrir. Comme je sentais que cela se trouvait en eux, je restai là, immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au-delà de l'image ou de l'odeur. Et s'il me fallait rattraper mon grand-père, poursuivre ma route, je cherchais à les retrouver en fermant les yeux ; je m'attachais à me rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre, qui, sans que je pusse comprendre pourquoi, m'avaient semblé pleines, prêtes à s'entr'ouvrir, à me livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle²⁵⁹.

Marcel confesse qu'il n'approfondit pas ces sensations par une sorte de paresse de l'esprit, en se cherchant de fausses excuses, à cause de la concentration nécessaire, de la difficulté du problème à résoudre. Il se contente alors de les stocker dans un coin de sa mémoire, où il atermoie sans cesse leur étude, et elles finissent par perdre leur épaisseur et leur intérêt :

Mais le devoir de conscience était si ardu, que m'imposaient ces impressions de forme, de parfum ou de couleur – de tâcher d'apercevoir ce qui se cachait derrière elles, que je ne tardais pas à me chercher à moi-même des excuses qui me permissent de me dérober à ces efforts et de m'épargner cette fatigue. Par bonheur, mes parents m'appelaient, je sentais que je n'avais pas présentement la tranquillité nécessaire pour poursuivre utilement ma recherche, et qu'il valait mieux n'y plus penser jusqu'à ce que je fusse rentré, et ne pas me fatiguer d'avance sans résultat. Alors, je ne m'occupais plus de cette chose inconnue qui s'enveloppait d'une forme ou d'un parfum, bien tranquille puisque je la ramenaient à la maison, protégée par le revêtement d'images sous lesquelles je la retrouverais vivante, comme les poissons que, les jours où on m'avait laissé aller à la pêche, je rapportais dans mon panier, couverts par une couche d'herbe qui préservait leur fraîcheur. Une fois à la maison je songeais à autre chose et ainsi s'entassaient dans mon esprit (comme dans ma chambre les fleurs que j'avais cueillies dans mes promenades ou les objets qu'on m'avait donnés) une pierre où jouait un reflet, un toit, un son de cloche, une odeur de feuilles, bien des images différentes sous lesquelles il y a longtemps qu'est morte la réalité pressentie que je n'ai pas eu assez de volonté pour arriver à découvrir²⁶⁰.

Par ailleurs, il juge à ce moment – idée sur laquelle il changera d'opinion par la suite – que ces impressions ne peuvent constituer un sujet littéraire valable, dans la mesure où elles sont « toujours liées à un objet particulier dépourvu de valeur intellectuelle et ne se rapportant

²⁵⁹ *Ibid.*, pp. 178-179.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 179.

à aucune vérité abstraite²⁶¹ ». Elles servent tout au plus à lui donner « un plaisir irraisonné, l'illusion d'une sorte de fécondité²⁶² », en lui faisant oublier « l'ennui, [le] sentiment de [son] impuissance à chaque fois [qu'il avait] cherché un sujet philosophique pour une grande œuvre littéraire²⁶³ ». On voit que ses attentes en matière de littérature sont, d'une part, tributaires d'une certaine conception de cette littérature, qui est héritée de son entourage et qu'il ne s'est pas véritablement appropriée à ce stade et, d'autre part, qu'elles sont très élevées, au point d'en devenir inatteignables. C'est probablement là un trait paranoïaque que cette sorte de mégalomanie consistant à se donner une responsabilité totale vis-à-vis de l'autre, de s'imaginer comme le grand Ecrivain, tâche impossible à laquelle il renoncera.

5.1.3. La sensation

Avant de définir le rôle de la sensation dans la démarche de Marcel, je vais revenir sur la distinction que Proust propose entre mémoire de l'intelligence et mémoire du corps afin de tenter de situer ces concepts dans une perspective médiationniste.

5.1.3.1. Mémoire de l'intelligence vs mémoire du corps

Dans un extrait déjà évoqué plus haut pour indiquer l'absence de l'« ailleurs » dans certains souvenirs de Marcel, Proust évoque les limites de la « mémoire volontaire » : celle-ci serait « la mémoire de l'intelligence » et trahiraient le passé. Il ne précise cependant pas en quoi consiste cette infidélité :

A vrai dire, j'aurais pu répondre à qui m'eût interrogé que Combray comprenait encore autre chose et existait à d'autres heures. Mais comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela était en réalité mort pour moi. Mort à jamais ? C'était possible²⁶⁴.

A l'opposé, j'appelle « mémoire du corps » l'autre type, en référence à cette même mémoire qui, au moment du réveil, gardait une trace des sensations corporelles liées aux différents lieux possibles. Son domaine peut être étendu à l'ensemble de ce qui ne concerne pas la mémoire de l'intelligence : il y a une complémentarité entre les deux.

Dans une perspective médiationniste, bien entendu, les deux types de mémoires relèvent du cumul que permet le corps. Mais l'interprétation de la différence qui les oppose peut prêter à confusion. En effet, porte-t-elle sur le principe qui les fonde ou sur leur

²⁶¹ *Ibid.*

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ *Ibid.*

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 44.

contenu ? En d'autres termes, la mémoire dite « volontaire » pourrait-elle consister en une volonté de mémoire, un contrôle de celle-ci ? A mon sens, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il me paraît plus fidèle à la pensée de l'auteur de voir plutôt la différence des mémoires au niveau du contenu incorporé. Dans les concepts de « mémoire de l'intelligence » et de « mémoire du corps », il faut dès lors entendre le « de » comme objectif et non subjectif : la première porte sur l'incorporation du concept, de la pensée, résultat de la dialectique du signe linguistique, la seconde sur l'incorporation de la perception (gestaltisation) et de la sensation (fonction primaire). On peut également étendre leur portée respective à l'habitude (plan II) et à la contention (plan IV). Par exemple, l'habitude corporelle que Marcel a d'ouvrir sa porte : « Ce bouton de la porte de ma chambre, qui différait pour moi de tous les autres boutons de porte du monde, en ceci qu'il semblait ouvrir tout seul, sans que j'eusse besoin de le tourner, tant le maniement m'en était devenu inconscient²⁶⁵ ». Ou encore, le désir qu'il se rappelle très bien avoir éprouvé pour sa mère, ou l'angoisse de l'attente du baiser.

Dès lors, l'idée que la mémoire de l'intelligence ne conserve rien du passé devient compréhensible en mettant en évidence le nécessaire biais causé par le passage par l'impropriété du langage et par la réduction du monde en concepts pour le causer : si ce déterminisme permet de comprendre le passé, de le trier et de le résumer, il ne le sauvegarde pas dans toute sa richesse et sa vie, il y a une perte. Il passe de plus par une langue, qui est partagée avec d'autre ce qui implique une autre trahison à un certain niveau, pour définir ce qui est propre dans les souvenirs avec des mots communs.

Marcel trouve qu'il y a une plus grande authenticité dans la mémoire du corps, qui ne peut pas vraiment être pensée à ce niveau « brut » et pré-conceptuel, mais qui préserve, à travers le temps, le contenu incorporé de ce double biais (pourvu que celui-ci ne soit pas purement et simplement effacé, ce qui n'est pas le cas pour Marcel). La sensation, niveau le plus fondamental de la représentation, est dans cette perspective préférée à la perception elle-même, dans la mesure où la gestaltisation opère déjà une réduction du réel perçu en fonds et formes. Seule la sensation peut vraiment ramener le réel dans toute sa vie, au point de donner l'illusion de le faire revivre.

5.1.3.2. La présence du passé

Le premier passage où l'effet de la sensation se donne à voir est celui qui met en scène la célèbre madeleine de Proust. Ce passage est d'une importance capitale : il constitue

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 10.

une clé d'interprétation du mécanisme par lequel la sensation rappelle le passé au présent d'une manière vivante. Ce fonctionnement est par ailleurs confirmé, approfondi et systématisé dans le cadre des réminiscences successives qui surviennent pendant la matinée chez la princesse de Guermantes, dans *Le Temps retrouvé*. Je serai donc souvent amené à consulter ces passages, tout au long de ce chapitre.

Dans le début de l'extrait, Marcel est absorbé dans une sorte de fonctionnement automatique, préoccupé par les vicissitudes de la vie et par sa brièveté. Non seulement, il s'achemine tristement vers la mort, mais en plus le temps paraît s'effacer au fur et à mesure qu'il passe. Il y a une perte dans la mémoire conceptuelle, qui éloigne de lui son passé : le reste de Combray, ce dont il ne s'est pas souvenu, est mort pour lui, selon ses propres dires. La mort est donc des deux côtés, et entre les deux, le présent n'est qu'une routine décevante, et il se laisse emporter par la continuité de la situation sans vraiment s'en distancier. Cependant, le contact avec la madeleine change tout, son effet est décrit comme « extraordinaire » : il s'inscrit directement en rupture avec cet ordinaire lassant. Soudain, cette angoisse existentielle mêlée d'ennui est remplacée par un sentiment de bonheur dont la cause échappe à Marcel :

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt, cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel²⁶⁶.

Marcel s'interroge sur l'origine de ce mystérieux plaisir, et se rend compte qu'elle n'est pas à chercher dans l'objet extérieur, la madeleine, mais à l'intérieur de lui-même. Autrement dit, le contact de cet objet a seulement déclenché l'éveil de quelque chose qui était déjà présent en lui :

D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas

²⁶⁶ *Ibid.*, pp. 44-45.

interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif²⁶⁷.

Plus loin, Marcel précise la nature de ce qu'il sent remonter peu à peu en lui : il s'agit d'un ensemble de sensations très lointaines, dépourvues encore de la moindre mise en forme, antérieures donc au percept lui-même. Ces sensations (uniquement visuelles dans cette extrait) semblent mobilisées par association à la saveur, unies dans un même contexte. Elles sont explicitement reliées au passé : il s'agit d'un « souvenir visuel », non conceptuel : ce sont des éléments incorporés inconsciemment, que la réduction du passage par le langage n'a pas pris en compte. Inaccessibles à la pensée, ils sont restés en dehors des souvenirs conscients, et relèvent donc de ce qui du passé était perdu.

Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit²⁶⁸.

Suite au constat d'un lien entre saveur et sensations visuelles, Marcel met clairement en évidence le fait que celui-ci repose sur une première association, cette fois non plus en fonction du contexte mais, dans deux contextes complètement différents, en fonction de la ressemblance sensorielle :

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi²⁶⁹ ?

D'un point de vue médiationniste, le principe qui conditionne ce double processus d'association se situe bien au niveau du corps. Nous avons vu en effet que celui-ci constitue une permanence dans le changement. D'une part, par cumul, il fixe des éléments de la situation en les associant au contexte qui les englobe (sans pour autant créer un rapport d'ordre discret entre les contextes, ce qui relèverait de la personne). D'autre part, en corollaire, dans le mouvement même de l'incorporation qui sépare le soi du non-soi, il distingue les éléments nouveaux, étrangers, des éléments familiers, déjà en mémoire. La réminiscence proustienne fonctionne donc comme une reconnaissance, stimulée par un élément extérieur (la madeleine) : une sensation est reconnue et reliée au contexte associé à cet élément familier, qui d'une certaine manière est rappelé à la perception et vient donc se superposer au contexte actuel également perçu. Et, comme l'était l'impression, ce retour du

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 45.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 46.

²⁶⁹ *Ibid.*

passé stimulé par la sensation est à ce stade encore « brut », il échappe à la « claire conscience ».

Dans *Le Temps retrouvé*, Marcel résume et illustre avec beaucoup de finesse ce double processus par la métaphore des « vases clos » : tout un entourage de parfums, d'idées, de désirs se trouve inconsciemment lié à chacune de nos actions. L'intelligence, pragmatique, s'est passée de ces détails « pour les besoins du raisonnement », mais ils sont restés stockés dans ces vases clos, répartis en continus sur la durée de notre existence, opposés les uns aux autres ne serait-ce que par leur « distance », qui résulte du changement permanent de la personne et du sujet.

Tout au plus notais-je accessoirement que la différence qu'il y a entre chacune des impressions réelles — différences qui expliquent qu'une peinture uniforme de la vie ne puisse être ressemblante — tenait probablement à cette cause que la moindre parole que nous avons dite à une époque de notre vie, le geste le plus insignifiant que nous avons fait était entouré, portait sur lui le reflet des choses qui logiquement ne tenaient pas à lui, en ont été séparées par l'intelligence qui n'avait rien à faire d'elles pour les besoins du raisonnement, mais au milieu desquelles — ici reflet rose du soir sur le mur fleuri d'un restaurant champêtre, sensation de faim, désir des femmes, plaisir du luxe ; là volutes bleues de la mer matinale enveloppant des phrases musicales qui en émergent partiellement comme les épaules des ondines — le geste, l'acte le plus simple reste enfermé comme dans mille vases clos dont chacun serait rempli de choses d'une couleur, d'une odeur, d'une température absolument différentes ; sans compter que ces vases, disposés sur toute la longueur de nos années pendant lesquels nous n'avons cessé de changer, fût-ce seulement de rêve et de pensée, sont situés à des altitudes bien diverses, et nous donnent la sensation d'atmosphères singulièrement variées. Il est vrai que, ces changements, nous les avons accomplis insensiblement ; mais entre le souvenir qui nous revient brusquement et notre état actuel, de même qu'entre deux souvenirs d'années, de lieux, d'heures différentes, la distance est telle que cela suffirait, en dehors même d'une originalité spécifique, à les rendre incomparables les uns aux autres²⁷⁰.

D'après les propos de Marcel, ce processus semble par ailleurs soumis à une série de conditions pour pouvoir s'opérer, ce qui expliquerait sa rareté. Il les développe dans son analyse des effets de la madeleine. Il faut tout d'abord que l'élément perçu ne renvoie qu'à une seule situation bien précise dans le passé ; cela implique donc qu'il se situe nécessairement en rupture avec toute habitude actuelle ou récente, comme c'est le cas dans l'extrait ci-dessous, où Marcel accepte exceptionnellement un thé. Marcel fait l'hypothèse que ce soit une des raisons pour lesquelles la vue de la madeleine, assez banale, ne lui a pas permis de retrouver la situation. En outre – et c'est sa seconde hypothèse – l'élément déclencheur de la réminiscence doit être si possible en-deçà de toute mise en forme perceptive. On peut comprendre cette idée à partir de la première : en effet, en faisant entrer la représentation primaire dans le moule de la gestaltisation, celle-ci, rapportant une forme à une autre, fait de ce fait perdre à la représentation son caractère d'unicité primordial. Notons toutefois que même le niveau primaire constitue une réfraction par rapport à la chose :

²⁷⁰ *Ibid.*, t. 3, pp. 869-870.

l'unicité n'est donc pas totalement absolue, sans quoi une reconnaissance serait impossible. En bref, pour Marcel, c'est la sensation qui a le plus de chance d'entraîner ce processus de réminiscence, et même, de préférence, celles parmi les sensations qui sont décrites comme « plus immatérielles ». On peut entendre par là celles qui n'ont pas par ailleurs donné naissance à un percept ou à un concept, qui n'ont pas été intellectualisées : il s'agit donc plus fréquemment de l'odeur et du goût, mais cela peut aussi bien être un son entendu ou une sensation liée au toucher (le bruit de la cuiller ou la sensation du pavé mal équarri dans *Le Temps retrouvé*).

La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir²⁷¹.

Dans *Le Temps retrouvé*, Marcel propose une troisième condition : il est nécessaire que la distance soit maintenue entre le souvenir et le moment actuel pour que l'effet de la sensation ait lieu (cette distance passant notamment par l'absence de rappels). Ainsi, c'est de la séparation créée par l'oubli lui-même, éloignant le souvenir de l'époque actuelle, que provient la sensation de nouvelle fraîcheur apportée par le retour du passé.

Oui, si le souvenir, grâce à l'oubli, n'a pu contracter aucun lien, jeter aucun chaînon entre lui et la minute présente, s'il est resté à sa place, à sa date, s'il a gardé ses distances, son isolement dans le creux d'une vallée ou à la pointe d'un sommet, il nous fait tout à coup respirer un air nouveau, précisément parce que c'est un air qu'on a respiré autrefois, cet air plus pur que les poètes ont vainement essayé de faire régner dans le Paradis et qui ne pourrait donner cette sensation profonde de renouvellement que s'il avait été respiré déjà, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus²⁷².

5.1.4. Le hasard

Pour Marcel, aussi bien l'impression que la sensation ressentie (y compris au moment du réveil) relèvent du hasard. Il est inutile de chercher par soi-même à provoquer ces phénomènes : le point de départ est nécessairement extérieur. Ainsi l'impression trouve son origine dans la mise au dedans d'un dehors soumis à la contingence de la situation. Quant à la perception qui entraîne la réminiscence, on comprend, d'après le mécanisme qui la fonde, qu'il est inutile de chercher à la provoquer : elle se rencontre également de manière fortuite.

²⁷¹ *Ibid.*, t. 1, p. 47.

²⁷² *Ibid.*, t. 3, p. 870.

On comprend mieux dès lors la nuance pressentie par Marcel entre les concepts de « mémoire de l'intelligence » et « mémoire volontaire » : l'idée de volonté n'évoque pas tant ici un contenu conceptuel – même si elle s'y associe, d'où le lien entre les deux que pose Marcel –, qu'une tentative de provoquer la réminiscence, vouée à l'échec.

Marcel explique métaphoriquement le hasard de la sensation en mentionnant une « croyance celtique », dans laquelle une rencontre fortuite peut ramener à l'existence un être cher et disparu. Par ailleurs, cette métaphore suggère que la sensation ne se limite pas à faire remonter le passé à la surface : il y a une véritable résurrection en jeu. C'est la résurrection du moi qui retrouve son histoire, ou du moins une part de celle-ci qui le singularise :

[...] Tout cela était en réalité mort pour moi.

Mort à jamais ? C'était possible.

Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier.

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel) que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas²⁷³.

Toutefois, si le déclenchement des processus qui s'articulent à l'impression et à la sensation dépend bien d'un hasard, de la contingence de la situation extérieure, ce n'est pas l'extérieur qui les fonde, qui les rend possibles. Marcel sent bien que leur vérité, ce qui cause cette jouissance qu'il ressent, doit être recherchée en lui-même – dans sa sensibilité ou bien dans sa mémoire. C'est donc, en ce sens, un processus immanent. Et c'est précisément cette immanence qui fondera la singularité et la créativité de la démarche introspective de Marcel.

5.2. La démarche introspective

Aussi bien dans le cas de l'impression que dans celui de la sensation, le contenu pressenti par Marcel lui reste partiellement inaccessible. C'est qu'à ce niveau « brut », préconscient, il demeure impensable, de l'ordre du sensoriel. Marcel est face à un choix : soit remettre à plus tard l'éclaircissement de ce mystère ou éventuellement s'en débarrasser en canalisant sa pulsion dans tout autre chose, comme dans l'extrait analysé au sujet de l'impression, soit, d'une manière plus légitime, selon son opinion, se lancer dans un travail

²⁷³ *Ibid.*, p. 44.

introspectif délicat dans le but de parvenir à faire remonter la sensation jusqu'à sa « claire conscience », autrement dit de la faire entrer dans des formes et surtout dans le prisme du langage afin de pouvoir la penser. Marcel décrit bien cette idée dans *Le Temps retrouvé*, au moment où il met impression et sensation en parallèle :

Sans doute ce déchiffrement [de l'impression] était difficile, mais seul il donnait quelque vérité à lire. Car les vérités que l'intelligence saisit directement à claire-voie dans le monde de la pleine lumière ont quelque chose de moins profond, de moins nécessaire que celles que la vie nous a malgré nous communiquées en une impression, matérielle parce qu'elle est entrée par nos sens, mais dont nous pouvons dégager l'esprit. En somme dans un cas comme dans l'autre, qu'il s'agit d'impressions comme celle que m'avait donnée la vue des clochers de Martinville, ou de réminiscences comme celle de l'inégalité des deux marches ou le goût de la madeleine, il fallait tâcher d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées, en essayant de penser, c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel²⁷⁴.

Mais cette mise en mots ne suffit pas à empêcher l'impression et le retour du passé de perdre l'essence dont ils semblent porteurs ou de sombrer dans l'oubli. Il s'agit dès lors de fixer l'impression, la sensation, d'une manière ou d'une autre. Pour Marcel, le seul moyen de concrétiser cette inspiration est de réaliser une œuvre d'art. Et bien sûr, conformément à ses attentes vis-à-vis de lui-même, le support que choisira Marcel est l'écriture. On notera que dans l'extrait suivant, toujours issu du même passage du dernier tome de la *Recherche*, Marcel met en évidence l'acte de création authentique que constitue ce passage à l'écriture. Cela met bien en évidence ce que j'ai suggéré plus haut, à savoir l'immanence de cet acte ; c'est bien plus qu'un simple recopiage de la réalité : l'impression se trouve, dans l'art, réinterprétée à travers la subjectivité de l'artiste qui lui confère, par la singularité de sa personne, son caractère de nouveauté.

[...] ce moyen qui me paraissait le seul, qu'était-ce autre chose que faire une œuvre d'art ? [...] Quant au livre intérieur de signes inconnus (de signes en relief, semblait-il, que mon attention, explorant mon inconscient, allait chercher, heurtait, contournait, comme un plongeur qui sonde), pour la lecture desquels personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut nous suppléer ni même collaborer avec nous. Aussi, combien se détournent de l'écrire²⁷⁵ !

5.2.1. L'approfondissement de l'impression

La démarche permettant d'interpréter l'impression commence par une traduction de ses « hiéroglyphes » en concepts, processus difficile et contraignant. C'est le passage mettant en scène les clochers de Martinville, dans la partie *Combray*, qui constitue le meilleur exemple de ce travail de l'impression, qui est sculptée comme de la terre glaise. Marcel est d'abord tenté de renoncer à éclaircir le mystère de ces clochers, découragé par l'ampleur de la

²⁷⁴ *Ibid.*, t. 3, pp. 878-879.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 879.

tâche. Finalement, contraint par une situation où toute fuite dans la conversation est impossible, il réussit à aboutir à une « pensée » qui passe très manifestement par une formulation en mots, et qui a pour effet de multiplier son plaisir :

Je ne savais pas la raison du plaisir que j'avais eu à [...] apercevoir [les clochers] à l'horizon et l'obligation de chercher à découvrir cette raison me semblait bien pénible ; j'avais envie de garder en réserve dans ma tête ces lignes remuantes au soleil et de n'y plus penser maintenant. Et il est probable que, si je l'avais fait, les deux clochers seraient allés à jamais rejoindre tant d'arbres, de toits, de parfums, de sons, que j'avais distingués des autres à cause de ce plaisir obscur qu'ils m'avaient procuré et que je n'ai jamais approfondi. [...] Le cocher qui ne semblait pas disposé à causer ayant à peine répondu à mes propos, force me fut, faute d'autre compagnie, de me rabattre sur celle de moi-même et d'essayer de me rappeler mes clochers. Bientôt leurs lignes et leurs surfaces ensoleillées, comme si elles avaient été une sorte d'écorce, se déchirèrent, un peu de ce qui m'était caché en elles m'apparut, j'eus une pensée qui n'existait pas pour moi l'instant avant, qui se formula en mots dans ma tête, et le plaisir que m'avait fait tout à l'heure éprouver leur vue s'en trouva tellement accru que, pris d'une sorte d'ivresse, je ne pus plus penser à autre chose²⁷⁶.

La vérité cachée dans la sensation semble surtout d'ordre esthétique : l'objet n'a pas beaucoup d'importance ; c'est d'ailleurs ce qui rebutait Marcel dans un des extraits cités plus haut, dans la mesure où il le jugeait trop peu intellectuel. Le message, avant tout d'ordre poétique, tend également vers une visée scientifique dans la mesure où il s'agit d'exprimer le plus fidèlement possible une impression inscrite dans la singularité de Marcel (notamment dans son propre désir) : celui-ci agit donc sur le langage pour l'adapter à son objet, ce qui se manifeste par une singularisation de la langue.

Dans ce cadre, exprimer une impression intime et inconsciente, c'est la traduire en somme dans une belle tournure qui lui plaise, ce que le narrateur comprend a posteriori. Pour ce faire, Marcel réclame directement du papier pour l'écrire et le fixer, car ce travail esthétique est plus commode à concrétiser par écrit :

Sans me dire que ce qui était caché derrière les clochers de Martinville devait être quelque chose d'analogue à une jolie phrase, puisque c'était sous la forme de mots qui me faisaient plaisir que cela était apparu, demandant un crayon et du papier au docteur, je composai malgré les cahots de la voiture, pour soulager ma conscience et obéir à mon enthousiasme, le petit morceau suivant que j'ai retrouvé depuis et auquel je n'ai eu à faire subir que peu de changements [...] ²⁷⁷ ».

Le travail fini, présenté dans cette partie, se distingue dès lors par une singularisation stylistique très marquée, formant presque une poésie en prose, sur un sujet en apparence des plus banals. Il utilise beaucoup de métaphores, des personnifications des clochers (en les comparant à des oiseaux, puis à des jeunes filles) : des images parlantes et esthétiques qui sont autant d'idées stimulées par l'impression, et qui permettent à Marcel de s'approprier vraiment la langue.

²⁷⁶ *Ibid.*, t. 1, pp. 180-181.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 181.

A la suite de sa rédaction, Marcel évoque un sentiment d'accomplissement qui le satisfait bien mieux que toute extériorisation spontanée de son enthousiasme :

Je ne repensai jamais à cette page, mais à ce moment-là, quand, au coin du siège où le cocher du docteur plaçait habituellement dans un panier les volailles qu'il avait achetées au marché de Martinville, j'eus fini de l'écrire, je me trouvai si heureux, je sentais qu'elle m'avait si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux, que comme si j'avais été moi-même une poule et si je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête²⁷⁸.

5.2.2. L'exploration de la sensation

Le processus de réminiscence, permis par la reconnaissance d'une sensation déjà vécue dans le passé et associée à son contexte, doit faire l'objet d'un travail d'interprétation plus complexe : il s'agit en effet à la fois d'identifier précisément à quelle situation il se rapporte et de pouvoir le penser conceptuellement parlant. Le lien à l'écriture n'est pas aussi évident que dans le cas de l'impression : il apparaît surtout dans *Le Temps retrouvé*, autant comme un moyen de fixer le passé que comme un procédé littéraire.

5.2.2.1. La révélation du passé

Alors que dans *Le Temps retrouvé*, l'identification et la formulation des différentes réminiscences qui se produisent à répétition semblent ne poser aucune difficulté, cette démarche donne lieu au contraire à un harassant travail introspectif dans le passage de la madeleine, la première manifestation du phénomène, chronologiquement parlant.

Après avoir compris que la vérité qu'il recherche ne se trouve pas dans la tasse de thé, mais bien en lui-même, il ressent une difficulté analogue à celle qu'il éprouve quand il cherche à éclaircir ses impressions, et ne sait pas par où commencer. Il note, ici encore qu'il s'agit bien d'une démarche créative. Cette tentative de formulation constitue certes un nouveau biais et une forme de reconstruction basée en partie sur l'imagination.

Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière²⁷⁹.

Mais il s'aperçoit que plus il s'efforce de trouver la solution, plus celle-ci lui échappe, et plus la sensation du passé perd de sa réalité. Il cherche à se souvenir mentalement du moment où il a pris la cuillerée, puis à se préserver des pensées parasites et du bruit ambiant, mais toujours sans succès. Le problème semble résider dans le fait qu'il projette

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 182.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 45.

volontairement sa pensée conceptuelle sur ses vagues sensations qui, à ce stade, ne peuvent rien lui apprendre d'autre que ce qu'elles sont. Dans un premier temps, il s'agit moins de mettre en forme et de conceptualiser ces sensations que de faire émerger les formes et concepts qui y étaient associés : d'où la nécessité de vider plutôt son esprit, d'éviter une concentration volontairement dirigée, pour laisser toute la place à la sensation préconsciente. A ce stade-là, il n'y a donc pas encore vraiment de créativité : celle-ci résidera dans la glose de l'ensemble de la représentation qui émerge (également donc de la sensation et de la perception), et dans sa formulation en texte continu. C'est seulement par cette méthode qu'il arrive à « désancrer » le souvenir, à permettre que des liens apparaissent avec les éléments du contexte.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence, de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de se ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis, une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je mets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais pas ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées²⁸⁰.

Le souvenir finit par s'imposer brusquement, comme une évidence, et avec beaucoup de détails :

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul²⁸¹.

Dès lors qu'il est identifié avec certitude, la traduction en langage se fait sans difficulté. Elle s'articule autour d'éléments divers identifiés toujours par association à d'autres souvenirs liés au même contexte : la sensation de départ amène des perceptions et des idées datant authentiquement de l'époque évoquée, que Marcel relie sous forme de texte. De là, le souvenir se débloque tout entier, constituant une sorte d'unité. Tout l'univers de Combray, dont l'abondance est mise en scène dans l'extrait par le procédé stylistique de polysyndète, se déploie avec la plus grande précision, si bien qu'il peut l'admirer de nouveau par le prisme subjectif de ses yeux d'enfant.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 46.

²⁸¹ *Ibid.*, pp. 46-47.

pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leur petit logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé²⁸².

5.2.2.2. L'écriture du souvenir

L'écriture du souvenir – notamment celui qui surgit de la madeleine – n'est pas mentionnée dans la partie *Combray*. En revanche, dans *Le Temps retrouvé*, Marcel indique le caractère fugitif des réminiscences, qu'il faut absolument trouver le moyen de fixer, d'autant plus qu'elles représentent le seul plaisir fécond et véritable :

De sorte que ce que l'être par trois et quatre fois ressuscité en moi venait de goûter, c'était peut-être bien des fragments d'existence soustraits au temps, mais cette contemplation, quoique d'éternité, était fugitive. Et pourtant je sentais que le plaisir qu'elle m'avait, à de rares intervalles, donné dans ma vie, était le seul qui fût fécond et véritable. [...] Aussi, cette contemplation de l'essence des choses, j'étais maintenant décidé à m'attacher à elle, à la fixer, mais comment ? par quel moyen²⁸³ ?

Par ailleurs, Marcel désire exploiter ce qu'il a en lui, interpréter sa propre sensibilité. Il compare le bonheur qu'il éprouve grâce à ses réminiscences, et le bonheur éprouvé par Swann en écoutant la phrase musicale de Vinteuil, qui relève de l'impression. Le point commun, c'est qu'il s'agit d'une jouissance féconde qui s'oppose aux plaisirs futiles de la vie mondaine et à la déception causée par les lieux et par les relations amoureuses de Marcel, qui provient en partie du fait qu'il peine à s'y retrouver lui-même, qu'il a tendance à s'y aliéner. Swann s'est selon lui trompé en faisant de la petite phrase le symbole de son amour pour Odette, quand ce n'était pas là que se trouvait le bonheur plus profond qu'elle lui proposait, mais en lui-même. Pour Marcel, ce plaisir plus légitime est lié à la création artistique : il voit en cette découverte un véritable appel à l'écriture, à condition d'en avoir les capacités.

Je sentais bien que la déception du voyage, la déception de l'amour n'étaient pas des déceptions différentes, mais l'aspect varié que prend, selon le fait auquel il s'applique, l'impuissance que nous avons à nous réaliser dans la jouissance matérielle, dans l'action effective. Et, repensant à cette joie extratemporelle causée, soit par le bruit de la cuiller, soit par le goût de la madeleine, je me disais : « Était-ce cela, ce bonheur proposé par la petite phrase de la sonate à Swann qui s'était trompé en l'assimilant au plaisir de l'amour et n'avait pas su le trouver dans la création artistique, ce bonheur que m'avait fait pressentir comme plus supra-terrestre encore que n'avait fait la petite phrase de la sonate, l'appel rouge et mystérieux de ce septuor que Swann n'avait pas pu connaître, étant mort comme tant d'autres avant que la vérité faite pour eux eût été révélée ? D'ailleurs, elle n'eût pu lui servir, car cette phrase

²⁸² *Ibid.*, pp. 47-48.

²⁸³ *Ibid.*, t. 3, pp. 875-876.

pouvait bien symboliser un appel, mais non créer des forces et faire de Swann l'écrivain qu'il n'était pas²⁸⁴. »

En ce qui concerne la réalisation concrète de cette écriture du souvenir, elle n'est pas vraiment mise en scène, sinon à travers l'œuvre elle-même, par une habile mise en abyme. Dans cette idée, il semble intéressant de se pencher sur le passage narratif directement consécutif à la découverte de l'effet de la madeleine. On observe qu'il suit exactement le schéma proposé dans l'extrait précédent : parti de la sensation de goût, il la relie à un contexte qui est de plus en plus élargi, toujours par association d'idées. Il commence ainsi par décrire la chambre de sa tante et la raison de sa venue, puis ayant parlé de la messe, il élargit son propos à l'église et à ce contexte ; l'analyse s'ouvre de plus en plus, englobe la journée du dimanche, puis les autres jours.

Après une courte présentation globale du contexte général associé à la reconnaissance du goût, le début de cette partie se construit autour de la tasse de thé et de la madeleine, selon une alternance de descriptions sensorielles – qui sont en quelque sorte premières, comme gage de l'authenticité de la démarche et du propos –, de passages explicatifs, de l'ordre du conceptuel, qui s'y articulent afin de structurer cet univers, et de passages narratifs (ou de dialogues) qui ajoutent une temporalité à l'action.

Ainsi, dans cet extrait, Marcel s'appuie sur le souvenir du bruit de voix de sa tante dans la pièce voisine, du dessèchement des tiges de tilleul, de leur apparence (et des impressions qu'elles lui donnaient à l'époque), en mentionnant le détail pour rendre la description plus crédible, puis il évoque le goût de la tisane et de la madeleine. A ces sensations et perceptions sont étroitement imbriqués des éléments qui les développent et les expliquent (précisant par exemple pourquoi la tante parle à mi-voix), et de courtes phrases qui rendent sa dynamique à la scène (Marcel entre l'embrasser, la tante boit sa tisane) :

Dans la chambre voisine, j'entendais ma tante qui causait toute seule à mi-voix. Elle ne parlait jamais qu'assez bas parce qu'elle croyait avoir dans la tête quelque chose de cassé et flottant qu'elle eût déplacé en parlant trop fort [...]

Au bout d'un moment, j'entrais l'embrasser ; Françoise faisait infuser son thé ; ou, si ma tante se sentait agitée, elle demandait à la place sa tisane, et c'était moi qui était chargé de faire tomber du sac de pharmacie dans une assiette la quantité de tilleul qu'il fallait mettre ensuite dans l'eau bouillante. Le dessèchement des tiges les avait incurvées en un capricieux treillage dans les entrelacs duquel s'ouvraient les fleurs pâles, comme si un peintre les eût arrangées, les eût fait poser de la façon la plus ornementale. Les feuilles, ayant perdu ou changé leur aspect, avaient l'air des choses les plus disparates, d'une aile transparente de mouche, de l'envers blanc d'une étiquette, d'un pétale de rose, mais qui eussent été empilées, concassées ou tressées comme dans la confection d'un nid. Mille petits détails inutiles – charmante prodigalité du pharmacien – qu'on eût supprimés dans une préparation factice, me donnaient, comme un livre où on s'émerveille de rencontrer le nom d'une personne de connaissance, le plaisir de comprendre que c'étaient bien des tiges de vrais tilleuls, comme ceux que je voyais avenue de la Gare, modifiées, justement parce que c'étaient non des doubles, mais elles-mêmes

²⁸⁴ *Ibid.*, pp. 877-878.

et qu'elles avaient vieilli. [...] Bientôt, ma tante pouvait tremper dans l'infusion bouillante dont elle savourait le goût de feuille morte ou de fleur fanée une petite madeleine dont elle me tendait un morceau quand il était suffisamment amolli²⁸⁵.

5.3. L'aboutissement de la recherche

La méthode précédemment décrite permet à Marcel d'exploiter pleinement l'apport des impressions qu'il ressent soudainement et des sensations fortuites qui lui rendent une part de son passé. En conséquence, il retire de ce travail de nombreux bénéfices. En premier lieu, Marcel réalise son rêve de produire une œuvre littéraire : non seulement il trouve la force de s'y engager, la possibilité, comme on l'a vu plus haut, de s'appropriier la langue dans une perspective esthétique, mais en plus il sort du conformisme paranoïde et affirme vraiment sa propre conception de la littérature, en opposition à d'autres conceptions dont il tient néanmoins compte ; il assume dès lors une position tout à fait singulière dans un champ littéraire. Ensuite, sa démarche a un effet en retour sur lui-même et il atteint en quelque sorte son autre objectif : retrouver le Temps perdu, s'affirmer comme un être singulier caractérisé par sa propre histoire et, sur le plan de la responsabilité sociale, devenir enfin pleinement acteur de cette histoire.

5.3.1. L'œuvre littéraire

Suite à sa meilleure compréhension du processus à l'origine de ses réminiscences, dans *Le Temps retrouvé*, Marcel ressent, outre la félicité particulière déjà décrite, une sorte de force, inexpliquée à ce stade, qui lui manquait auparavant et qui le rend prêt à entreprendre une œuvre littéraire, malgré les difficultés que celle-ci représente, notamment au niveau stylistique :

Et au passage, je remarquais qu'il y aurait là, dans l'œuvre d'art que je me sentais prêt déjà, sans m'y être consciemment résolu, à entreprendre, de grandes difficultés. Car j'en devrais exécuter les parties successives dans une matière qui serait bien différente de celle qui conviendrait aux souvenirs de matins au bord de la mer ou d'après-midi à Venise, si je voulais peindre ces soirs de Rivebelle où, dans la salle à manger ouverte sur le jardin, la chaleur commençait à se décomposer, à retomber, à déposer, où une dernière lueur éclairait encore les roses sur les murs du restaurant tandis que les dernières aquarelles du jour étaient encore visibles au ciel, – dans une matière distincte, nouvelle, d'une transparence, d'une sonorité spéciales [sic], compacte, fraîchissante et rose²⁸⁶.

Il s'agit donc non seulement pour Marcel de s'appropriier la langue, dans un mouvement général de singularisation par rapport à celle des autres personnes (qui évidemment donne lieu par ailleurs à un partage), mais également de l'adapter à la singularité

²⁸⁵ *Ibid.*, t. 1, pp. 50-52.

²⁸⁶ *Ibid.*, t. 3, pp. 870-871.

de chaque situation, chacune étant bien différenciée des autres implicitement, par une mise à distance et une analyse différentielle.

Par ailleurs, ce n'est pas la seule difficulté à laquelle il se trouve confronté. La seconde provient de la caractéristique même des impressions et sensations qui constituent le nécessaire point de départ de sa démarche : elles dépendent uniquement du hasard, leur accès est totalement interdit à la volonté qui en pervertirait le sens. Mais pour Marcel, ce caractère fortuit est au contraire un gage d'authenticité, et même une signature : la vérité des impressions ou des souvenirs s'impose d'elle-même par sa spontanéité et sa sincérité. Ce n'est pas un artifice de l'esprit, puisqu'elle provient au départ des sensations les plus profondément ancrées en soi-même, inconnues de l'intelligence qui trahit les nuances du réel.

Et déjà, les conséquences se pressaient dans mon esprit ; car qu'il s'agît de réminiscences dans le genre du bruit de la fourchette ou du goût de la madeleine, ou de ces vérités écrites à l'aide de figures dont j'essayais de chercher le sens dans ma tête où, clochers, herbes folles, elles composaient un grimoire compliqué et fleuri, leur premier caractère était que je n'étais pas libre de les choisir, qu'elles m'étaient données telles quelles. Et je sentais que ce devait être la griffe de leur authenticité. Je n'avais pas été chercher les deux pavés inégaux de la cour où j'avais buté. Mais justement la façon fortuite, inévitable, dont la sensation avait été rencontrée, contrôlait la vérité du passé qu'elle ressuscitait, des images qu'elle déclenchait, puisque nous sentons son effort pour remonter vers la lumière, que nous sentons la joie du réel retrouvé. Elle est le contrôle aussi de la vérité de tout le tableau, fait d'impressions contemporaines qu'elle ramène à sa suite avec cette infaillible proportion de lumière et d'ombre, de relief et d'omission, de souvenir et d'oubli que la mémoire ou l'observation conscientes ignoreront toujours²⁸⁷.

C'est à partir de cette légitimité des impressions et sensations ressenties, face au mensonge d'une pensée qui s'émancipe de cette origine, que Marcel développe sa propre position sur le champ littéraire, prenant le contrepied des doutes que, par conformisme, il avait émis dans *Combray* à propos de l'intérêt littéraire de ces impressions. Il oppose une littérature fondée sur une démarche similaire à la sienne, une démarche d'interprétation de ce qui se trouve imprimé au fond de soi-même, à une littérature d'idées qui serait la voie de la facilité, une mauvaise excuse qui cacherait selon lui un manque d'« instinct ». Cette notion d'instinct est identifiée explicitement au « génie » : cela désigne pour lui cette capacité propre à l'artiste d'être attentif en lui-même à l'impression qui s'y est faite de la réalité, qu'il manifeste cependant par sa propre créativité, comme nous l'avons vu précédemment. Il jette le doute sur les « idées formées par l'intelligence » : rien ne prouve qu'elles soient vraies, et leur choix est arbitraire. Seule l'impression spontanée est garante de cette vérité, la seule, qui est celle du vécu, et peut dès lors amener l'« esprit » à un accomplissement :

Que de tâches n'assume-t-on pas pour éviter celle-là ! Chaque événement, que ce fût l'affaire Dreyfus, que ce fût la guerre, avait fourni d'autres excuses aux écrivains pour ne pas déchiffrer ce livre-là ; ils voulaient assurer le triomphe du Droit, refaire l'unité morale de la nation,

²⁸⁷ *Ibid.*, t. 3, p. 879.

n'avaient pas le temps de penser à la littérature. Mais ce n'était que des excuses, parce qu'ils n'avaient pas, ou plus, de génie, c'est-à-dire d'instinct. Car l'instinct dicte le devoir et l'intelligence fournit les prétextes pour l'éluder. Seulement les excuses ne figurent point dans l'art, les intentions n'y sont pas comptées : à tout moment l'artiste doit écouter son instinct, ce qui fait que l'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de la vie, et le Vrai Jugement dernier. Ce livre, le plus pénible de tous à déchiffrer, est aussi le seul que nous ait dicté la réalité, le seul dont « l'impression » ait été faite en nous par la réalité même. De quelque idée laissée en nous par la vie qu'il s'agisse, sa figure matérielle, trace de l'impression qu'elle nous a faite, est encore le gage de sa vérité nécessaire. Les idées formées par l'intelligence pure n'ont qu'une vérité logique, une vérité possible, leur élection est arbitraire. Le livre aux caractères figurés, non tracés par nous, est notre seul livre. Non que ces idées que nous formons ne puissent être justes logiquement, mais nous ne savons si elles sont vraies. Seule l'impression, si chétive qu'en semble la matière, si insaisissable la trace, est un critérium de vérité, et à cause de cela, mérite seule d'être appréhendée par l'esprit, car elle est seule capable, s'il sait en dégager cette vérité, de l'amener à une plus grande perfection et de lui donner une pure joie²⁸⁸.

Marcel résume cette idée dans une formule générale : « L'impression est pour l'écrivain ce qu'est l'expérimentation pour le savant, avec la différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après²⁸⁹. » Autrement dit, comme celle du scientifique, la démarche de l'écrivain (et plus largement de l'artiste) se fonde sur une méthode, l'approfondissement de l'impression. Mais contrairement à celle-ci, elle trouve son critère d'authenticité dans la non-maîtrise des conditions de départ, dans le hasard qui les inspire, hors de toute conceptualisation :

Ce que nous n'avons pas eu à déchiffrer, à éclaircir par notre effort personnel, ce qui était clair avant nous, n'est pas à nous. Ne vient de nous-même que ce que nous tirons de l'obscurité qui est en nous et que ne connaissent pas les autres²⁹⁰.

Cette distinction revient pratiquement à faire sortir la littérature d'idées du champ littéraire, en la renvoyant à un autre domaine : la science ou la politique. Parmi cette littérature qu'il critique, il s'attaque particulièrement au réalisme et, en filigrane, au naturalisme qui opèrent sur la réalité une projection conceptuelle réductrice, qui y est à force assimilée. Il réfute l'argument des réalistes selon lequel il faut s'engager et non rester isolé du monde sur une « tour d'ivoire » : pour lui, dans l'art, il y a bien un engagement de départ et une vérité, mais elle est au dedans.

Mais cette découverte que l'art pourrait nous faire faire, n'était-elle pas, au fond, celle de ce qui devrait nous être le plus précieux, et qui nous reste d'habitude à jamais inconnu, notre vraie vie, la réalité telle que nous l'avons sentie et qui diffère tellement de ce que nous croyons, que nous sommes emplis d'un tel bonheur, quand un hasard nous apporte le souvenir véritable ? Je m'en assurais par la fausseté même de l'art prétendu réaliste et qui ne serait pas si mensonger si nous n'avions pris dans la vie l'habitude de donner à ce que nous sentons une expression qui en diffère tellement, et que nous prenons au bout de peu de temps pour la réalité même. Je sentais que je n'aurais pas à m'embarrasser des diverses théories littéraires qui m'avaient un moment troublé – notamment celles que la critique avait développées au moment de l'affaire Dreyfus et avait reprises pendant la guerre, et qui tendaient à « faire sortir l'artiste de sa tour d'ivoire », et à traiter des sujets non frivoles ni sentimentaux, mais peignant de grands

²⁸⁸ *Ibid.*, pp. 879-880.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 880.

²⁹⁰ *Ibid.*

mouvements ouvriers, et, à défaut de foules, à tout le moins non plus d'insignifiants oisifs [...], mais de nobles intellectuels, ou de héros²⁹¹.

Il critique par ailleurs dans ces courants le fait de revendiquer et proclamer l'utilité de l'art et ses bienfaits, comme un manque de modestie qui « dénote une qualité morale inférieure à la bonne action pure et simple, qui ne dit rien²⁹² ». Il accuse aussi les écrivains qui s'y attachent de mal soigner leur langage, de méconnaître l'importance du travail esthétique, d'être incapables d'apprécier une belle image et donc d'y préférer la valeur d'une œuvre intellectuelle, directement perceptible. Ils se contentent donc de décrire la réalité extérieure. Pour Marcel, ce n'est qu'un vain vagabondage qui trahit une incapacité à s'efforcer d'écouter et de traduire les impressions.

Mais inversement à cette qualité du langage dont croient pouvoir se passer les théoriciens, ceux qui admirent les théoriciens croient facilement qu'elle ne prouve pas une grande valeur intellectuelle, valeur qu'ils ont besoin, pour la discerner, de voir exprimée directement et qu'ils n'induisent pas de la beauté d'une image. D'où la grossière tentation pour l'écrivain d'écrire des œuvres intellectuelles. Grande indécatesse. Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix. On raisonne, c'est-à-dire, on vagabonde, chaque fois qu'on n'a pas la force de s'astreindre à faire passer une impression par tous les états successifs qui aboutiront à sa fixation, à l'expression²⁹³.

5.3.2. L'affirmation de la personne

Marcel tire aussi et avant tout parti de sa méthode pour lui-même. Au terme de sa quête, il semble retrouver le Temps perdu, ainsi que le principe de l'ego qui lui faisait défaut pour se poser dans sa singularité ; en outre, devenant dans un même mouvement auteur et acteur de son histoire, c'est sa paternité qu'il retrouve. Il ne faudrait pas voir dans ces résultats trois modalités différentes et séparées ; ce n'est au fond le reflet que d'une seule chose : l'affirmation de la personne de Marcel qui, affermissant sa singularité et parvenant mieux à poser de l'autrui, met un terme aux dynamiques paranoïdes dans lesquelles il se trouvait pris, dans certaines situations.

5.3.2.1. Hors de la situation : le Temps retrouvé

Dans *Le Temps retrouvé*, Marcel, désillusionné, décide de résister à la tentation de retourner sur les lieux évoqués dans ses réminiscences afin de les revoir. Il sait qu'ils ne sont pas conformes à son imagination, aux attentes qu'il projetait sur eux. Il a pris conscience du fait que ce qu'il recherchait en eux n'est présent qu'en lui-même, et que c'est uniquement sur lui-même que doit s'exercer le travail d'approfondissement. Mais le « Temps perdu » ne se

²⁹¹ *Ibid.*, p. 881.

²⁹² *Ibid.*

²⁹³ *Ibid.*, p. 882.

réfère pas uniquement au gaspillage de sa vie en vains voyages et en amours fusionnelles qui l'ont entraîné de déception en déception. Il désigne également, plus largement, les situations (temps, espace et milieu) disparues de son histoire, parfois emportées par la morne successivité des jours, dont Marcel peine à se distancer (dans ce cas, l'histoire n'en est plus vraiment une), parfois tout de même érigées en dates par sa personne mais asséchées et dépourvues de ce qui constitue leur valeur singulière. Et il y a un lien entre les deux ou, du moins, une ambiguïté certaine.

J'avais trop expérimenté l'impossibilité d'atteindre dans la réalité ce qui était au fond de moi-même ; que ce n'était pas plus sur la place Saint-Marc que ce n'avait été à mon second voyage à Balbec, ou à mon retour à Tansonville pour voir Gilberte, que je retrouverais le Temps perdu, et que le voyage, qui ne faisait que me proposer une fois de plus l'illusion que ces impressions anciennes existaient hors de moi-même, au coin d'une certaine place, ne pouvait être le moyen que je cherchais. Et je ne voulais pas me laisser leurrer une fois de plus, car il s'agissait pour moi de savoir enfin s'il était vraiment possible d'atteindre ce que, toujours déçu comme je l'avais été en présence des lieux et des êtres, j'avais (bien qu'une fois la pièce pour concert de Vinteuil eût semblé me dire le contraire) cru irréalisable. Je n'allais donc pas tenter une expérience de plus dans la voie que je savais depuis longtemps ne mener à rien. Des impressions telles que celles que je cherchais à fixer ne pouvaient que s'évanouir au contact d'une jouissance directe qui a été impuissante à les faire naître. La seule manière de les goûter davantage, c'était de tâcher de les connaître plus complètement, là où elles se trouvaient, c'est-à-dire en moi-même, de les rendre claires jusque dans leurs profondeurs²⁹⁴.

Retrouver ce Temps perdu, quête principale de Marcel, passe donc par une démarche introspective autour des impressions et des sensations qu'il ressent au fond de lui-même. Il note que leurs manifestations respectives s'accompagnent toujours d'un sentiment de bonheur très spécial, mais il ne peut en comprendre la cause. Dans l'épisode mettant en scène la madeleine, il atermoie l'analyse de cette jouissance : « quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait heureux²⁹⁵ ». Ce passage renvoie en fait à un autre, dans *Le temps retrouvé*, qui se situe pendant la matinée chez la princesse de Guermantes. Ayant éprouvé à plusieurs reprises une joie similaire à celle apportée par la madeleine après d'autres réminiscences survenues coup sur coup, Marcel s'efforce d'en déterminer la cause, dans un passage d'une importance capitale :

Je glissais rapidement sur tout cela, plus impérieusement sollicité que j'étais de chercher la cause de cette félicité, du caractère de certitude avec lequel elle s'imposait, recherche ajournée autrefois. Or cette cause, je la devinais en comparant ces diverses impressions bienheureuses et qui avaient entre elles ceci de commun que je les éprouvais à la fois dans le moment actuel et dans un moment éloigné, jusqu'à faire empiéter le passé sur le présent, à me faire hésiter à savoir dans lequel des deux je me trouvais ; au vrai, l'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand, par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il pût vivre, jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en dehors du temps. Cela expliquait que mes inquiétudes au sujet de ma mort eussent cessé au moment où j'avais reconnu inconsciemment le goût de la petite madeleine, puisqu'à ce moment-là l'être que j'avais été était un être extra-temporel, par

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 877.

²⁹⁵ *Ibid.*, t. 1, p. 47.

conséquent insoucieux des vicissitudes de l'avenir. Cet être-là n'était jamais venu à moi, ne s'était jamais manifesté, qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait fait échapper au présent. Seul, il avait le pouvoir de me faire retrouver les jours anciens, le temps perdu, devant quoi les efforts de ma mémoire et de mon intelligence échouaient toujours²⁹⁶.

L'analyse de cet extrait constitue véritablement le point central de mon argumentation. Marcel y met en opposition deux formes d'êtres : d'une part, un être extra-temporel né de la superposition du passé et du présent, et d'autre part un être pris dans l'« action », dans la « jouissance immédiate ». Ce qui les différencie, c'est la présence ou non d'une dialectique.

Si la jouissance est immédiate, ce n'est pas à cause de l'absence de médiation de la norme, nous l'avons vu ; c'est bien plutôt parce que, dans son rapport à l'être, elle n'est pas médiatisée par le principe de la personne, qui la mettrait à distance de cette « action », c'est-à-dire de la situation. En d'autres termes, elle ne connaît pas d'« ailleurs », ou plutôt en l'occurrence d'autre temps, elle n'est que le passage continu d'un avant à un après (sur la coordonnée du temps, mais cette analyse concerne également les deux autres coordonnées). On y retrouve là les traits paranoïaques qui caractérisent Marcel dans certaines situations (pas toutes néanmoins, d'après la formule employée : « Cet être [extra-temporel] n'était jamais venu à moi [...] qu'en dehors de l'action », ce qui laisse entendre qu'il en ait déjà fait l'expérience dans des situations non-paranoïdes, comme l'épisode de la madeleine, et prouve, si tant est que ce soit nécessaire, l'absence de pathologie).

A l'opposé, la mise en parallèle par incorporation de deux sensations identiques, dont l'une renvoie contextuellement à un passé oublié, ramène celui-ci à la surface et permet de le ressentir avec une précision telle qu'elle fait littéralement « empiéter le passé sur le présent ». Dès lors, cette sensation semble perçue aux deux moments simultanément, autrement dit en dehors du continuum temporel qui, lui, poursuit naturellement son cours. Il y a réellement en ceci une contradiction dialectique, une mise à distance du monde et de la situation, une essentialisation de l'être. Le terme d'« essence » est d'ailleurs souvent utilisé par Proust pour décrire cet état, comme dans le passage de la madeleine (« [le morceau de madeleine] m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes [...] en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi²⁹⁷ ») ou encore dans ce dernier extrait (« l'essence des choses »). On y reconnaît, dans le cadre de la théorie de la médiation, l'instance ethnique, pôle de l'analyse de la condition par le principe rationnel de la personne. Et Gagnepain dit bien de la personne qu'elle dépasse les contours du sujet, qu'elle le précède et lui survit ; elle nie la vie animale par une sorte de mort qui a tout de la vie

²⁹⁶ *Ibid.*, t. 3, p. 871.

²⁹⁷ *Ibid.*, t. 1, p. 45.

éternelle désincarnée. C'est en ce sens semble-t-il qu'il faut entendre l'être extra-temporel, totalement en dehors, à ce niveau instantiel, des vicissitudes de la vie, de l'inquiétude de la mort.

Mais un tel être désincarné n'existe pas, Marcel le sait bien. Le réinvestissement n'est pas explicitement mentionné dans l'extrait cité plus haut, sans doute pour la commodité de l'analyse. Mais un autre passage le met en évidence au sein même de cette superposition du passé et du présent. En effet, si celle-ci suppose une mise hors du temps, elle ne s'y fixe nullement, sauf en cas de tendance schizoïde, ce qui ne semble pas être le cas ici :

[...] j'avais un tel appétit de vivre maintenant que venait de renaître en moi, à trois reprises, un véritable moment du passé.

Rien qu'un moment du passé ? Beaucoup plus, peut-être ; quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent, est beaucoup plus essentiel qu'eux deux. Tant de fois, au cours de ma vie, la réalité m'avait déçu parce qu'au moment où je la percevais, mon imagination, qui était mon seul organe pour jouir de la beauté, ne pouvait s'appliquer à elle, en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent. Et voici que soudain, l'effet de cette dure loi s'était trouvé neutralisé, suspendu, par un expédient merveilleux de la nature, qui avait fait miroiter une sensation – bruit de la fourchette et du marteau, même titre de livre, etc. – à la fois dans le passé, ce qui permettait à mon imagination de la goûter, et dans le présent où l'ébranlement effectif de mes sens par le bruit, le contact du linge, etc. avait ajouté aux rêves de l'imagination ce dont ils sont habituellement dépourvus, l'idée d'existence, et, grâce à ce subterfuge, avait permis à mon être d'obtenir, d'isoler, d'immobiliser – la durée d'un éclair – ce qu'il n'appréhende jamais : un peu de temps à l'état pur²⁹⁸.

Tout d'abord, cet appétit de vivre contraste avec la sorte de vie éternelle (ou absence, mort, au sens de mise à distance de la vie) qu'instaure instantiellement la personne : de fait, la continuité de la situation, le changement, sont inscrits normalement dans la vie. De plus, Marcel parle de « renaissance », ce qui place bien cette vie en parallèle avec l'existence antérieure à la dialectique, tout en soulignant leur différence. C'est donc bien de la vie performantielle qu'il s'agit.

La suite de l'extrait, clarifie grandement l'analyse, et met en évidence une remarquable intuition du mouvement dialectique : en effet, bien plus qu'un simple moment du passé, ce que fait remonter la sensation, c'est une essence commune aux deux, qui contredit le présent. Grâce à sa méthode, il arrive à en prendre conscience, à l'identifier malgré le caractère implicite de cette contradiction dialectique, mais il ne demeure pas en dehors de la réalité : il ne fait qu'« isoler » ce temps pur, absolu pendant « la durée d'un éclair ». Il y a donc bien réinvestissement, puisque l'effet de la sensation permet d'évoquer le passé, par l'« imagination », tout en restant dans le présent, qui lui confère « l'ébranlement effectif [des] sens », ce qui donne l'impression que les souvenirs évoqués sont « réels sans être actuels²⁹⁹ ». En fait, cette superposition du passé et du présent suppose à la fois la mise à distance et le

²⁹⁸ *Ibid.*, t. 3, p. 872.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 873.

retour à l'existence. Le « maintenant » qui s'écoule ne cesse pas d'être, il est seulement structuré de l'intérieur par cette opposition discrète entre un passé et un présent, qui crée du jeu entre ce continuum et la personne, c'est-à-dire qui l'en détache et lui donne véritablement prise sur lui. C'est là très précisément ce que Gagnepain désigne sous le terme d'insistence, structuration interne de l'existence par le biais de l'instance ethnique.

Ceci met en évidence tout l'enjeu de la recherche du temps perdu, bien au-delà du retour du passé : il s'agit d'être en prise sur le temps, par la médiation de ce « toujours » qui permet à Marcel de s'émanciper de cette sorte de prison paranoïde, de ce rapport aliénant à la situation, qui le privait non pas de sa liberté, mais de sa pleine autonomie.

Un autre passage, lié à une nouvelle réminiscence, montre encore ce processus : la résistance du présent actuel, face au retour du passé, qui ne peut s'imposer que grâce à sa différence et l'opposition discrète implicite qui les sépare. L'intérêt de ce passage est qu'il met en évidence les qualités esthétiques que Marcel trouve à ce passé idéalisé, qui ouvrent la voie à son exploitation en littérature :

Ce n'était d'ailleurs pas seulement un écho, un double d'une sensation passée que venait de me faire éprouver le bruit de la conduite d'eau, mais cette sensation elle-même. Dans ce cas-là comme dans tous les précédents, la sensation commune avait cherché à recréer autour d'elle le lieu ancien, cependant que le lieu actuel qui en tenait la place s'opposait de toute la résistance de sa masse à cette immigration dans un hôtel de Paris d'une plage normande ou d'un talus d'une voie de chemin de fer. [...] Toujours, dans ces résurrections-là, le lieu lointain engendré autour de la sensation commune s'était accouplé un instant comme un lutteur au lieu actuel. Toujours le lieu actuel avait été vainqueur ; toujours c'était le vaincu qui m'avait paru le plus beau, si bien que j'étais resté en extase sur le pavé inégal comme devant la tasse de thé, cherchant à maintenir aux moments où ils apparaissaient, à faire réapparaître dès qu'ils m'avaient échappé, ce Combray, cette Venise, ce Balbec envahissants et refoulés qui s'élevaient pour m'abandonner ensuite au sein de ces lieux nouveaux, mais perméables pour le passé³⁰⁰.

5.3.2.2. L'appropriation de l'histoire : l'ego retrouvé

Marcel parvient donc à se détacher de la situation naturelle par une sorte d'essentialisation qui résulte de la superposition de deux sensations, l'une dans le présent et l'autre évoquée du passé, ainsi que des contextes qu'elles entraînent ; mais cette émancipation ne se limite pas à la vie et aux coordonnées de temps, espace et milieu. Par la même occasion, Marcel s'affranchit également de l'histoire de l'autre, instaurant là aussi une distance à l'antipode de toute dépendance fusionnelle paranoïde. Ceci suppose la présence d'un « ego » qui n'est plus tant ici cet être supra-temporel dont parle Marcel qu'un principe structural d'altérité, permettant de se distancier des autres performantiellement, et d'acquérir une

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 874-875.

autonomie limitée ; de sorte que la communication et l'échange sont à nouveau sous-tendus par cette séparation discrète.

On voit dans *Le Temps retrouvé* que le premier autre qui frappe Marcel, au moment où il parvient enfin à s'expliquer le fonctionnement de ses réminiscences, c'est celui qu'il est lui-même. L'ego, en effet, lui permet de se détacher de son propre « moi », et notamment de considérer comme autre celui qu'il était : comme un « toi » ou un « lui », voire, projectivement et avec l'aide des souvenirs corporellement inscrits en lui, comme un « moi », distinct de celui qu'il est actuellement, en posant alors celui-ci comme « lui ». Ainsi, l'extrait suivant, issu d'une autre réminiscence, met Marcel face à l'enfant qu'il était et à la différence des souvenirs et des impressions qui les séparent, qu'il est pourtant capable d'éprouver de nouveau.

C'était une impression d'enfance bien ancienne, où mes souvenirs d'enfance et de famille étaient tendrement mêlés et que je n'avais pas reconnue tout de suite. Je m'étais au premier instant demandé avec colère quel était l'étranger qui venait me faire mal, et l'étranger c'était moi-même, c'était l'enfant que j'étais alors, que le livre venait de susciter en moi, car de moi ne connaissant que cet enfant, c'est cet enfant que le livre avait appelé tout de suite, ne voulant être regardé que par ses yeux, aimé que par son cœur et ne parler qu'à lui³⁰¹.

Dès lors que Marcel n'est plus pris dans l'histoire des autres, il se met au contraire en prise sur sa propre histoire dont il devient pleinement acteur. Ceci implique un mouvement de singularisation d'autant plus vaste pour lui qu'il tendait auparavant à effacer dans la fusion toute divergence par rapport à autrui. Il est désormais à nouveau capable de négocier performantiellement ces frontières de liens et surtout de responsabilités, ses convergences et ses divergences : cela passe par un partage des positions entre partenaires et des rôles entre parties.

Dans la perspective de cette singularisation de sa personne (qui par ailleurs reste toujours performantiellement liée à un tel partage), l'approfondissement de ses impressions et de ses sensations joue un double rôle. Tout d'abord, il lui permet de s'approprier les différents événements (moments, lieux et milieux) de son histoire, pour en faire des « faits historiques ». C'est ce qui sous-tend cette précieuse et impressionnante collection de souvenirs d'époques et d'impressions, qui se donne à voir dans la *Recherche* : ce sont autant d'éléments qui lui appartiennent et le distinguent. En somme, retrouver le temps perdu consiste pour lui, par un renversement remarquable, à transmuter l'échec des situations paranoïdes en singularités propres à son histoire personnelle. Ensuite, puisque ce travail éphémère doit être fixé et qu'il possède un potentiel artistique qui tient justement de sa valeur singulière, il incite Marcel à le poursuivre par l'écriture et, pour ce faire, à s'approprier la langue à son tour.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 884.

5.3.2.3. Le métier d'écrivain : la paternité retrouvée

Si l'analyse des événements de sa vie permet à Marcel de s'en distancier, d'être en prise sur son histoire, et notamment d'accéder au principe de l'autrui, de cette analyse en rôles qui fonde le partage du devoir entre les parties, c'est l'écriture qui lui permet de manifester cette paternité, cette prise de responsabilité, et de lui donner de la substance, une solidité qu'elle n'avait pas.

Il y a dans la *Recherche* une sorte d'articulation entre l'art et une forme de dette : Marcel ne répète-t-il pas à plusieurs reprises qu'il se doit d'approfondir telle impression que lui donne un paysage, une œuvre d'art, un morceau de musique ? J'ai chaque fois relié ce sentiment à un processus de légitimation du désir, ce dont il relève de plein droit. Il semble néanmoins que ce processus s'articule autour d'une loi : l'effet de bonheur amené par l'impression entraîne un devoir dont la structure est semblable à la dette éternelle qui résulte du meurtre du père et fonde la responsabilité sociale. D'une certaine manière, ce sentiment d'art qu'est l'impression s'hérite et demande un approfondissement qui est une authentique et singulière recreation. De ce point de vue, l'art entraîne l'art comme la dette en génère une autre, sans fin ; la différence étant que la nécessité d'approfondissement du sentiment artistique semble se limiter à son propre domaine.

Dans un extrait déjà cité, Marcel, venant d'écrire l'impression qu'il a ressentie au sujet des clochers de Martinville, indique ainsi que la rédaction l'a « débarrassé » de ces clochers qui l'obsédaient. On peut y voir la satisfaction provisoire et nécessairement éphémère d'une dette, ce qu'il concrétise justement par une référence à la paternité (« pondre un œuf »).

Je ne repensai jamais à cette page, mais à ce moment-là, quand, au coin du siège où le cocher du docteur plaçait habituellement dans un panier les volailles qu'il avait achetées au marché de Martinville, j'eus fini de l'écrire, je me trouvai si heureux, je sentais qu'elle m'avait si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux, que comme si j'avais été moi-même une poule et si je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête³⁰².

C'est exactement en cela que l'écriture lui confère une forme de paternité : ne dit-on pas « pondre un livre » ou bien « être le père d'un personnage » ? Il assume dès lors une véritable responsabilité vis-à-vis d'autrui, et participe à la société, dans la mesure où le livre est publié et lié à des ambitions littéraires qui lui sont propres. Il est alors capable de négocier ces ambitions, qui sont autant de responsabilités relatives, avec d'autres parties au sein du champ littéraire, comme nous l'avons vu.

Cette paternité de l'écrivain se donne donc à voir en dehors de son œuvre, mais pas uniquement. Si maintenant on se penche sur le contenu de cette œuvre, en posant qu'il y a une

³⁰² *Ibid.*, p. 182.

mise en abyme, et que le livre qu'on lit est celui de Marcel et non uniquement celui de Proust, on peut y retrouver la même évolution, qui atteste le fait que le narrateur pose bien l'autrui. Tout d'abord, les éléments associés à la méthode de Marcel sont visibles dans l'œuvre : un travail autour de sensations et d'impressions, mettant en scène leurs processus dans tout leur dynamisme, et associé par ailleurs à un travail esthétique et une appropriation de la langue. En outre, les souvenirs sont systématiquement analysés depuis une position d'altérité, avec d'ailleurs une distance critique et analytique bien visible, et une telle précision dans la narration que le narrateur Marcel parvient à faire ressortir les mécanismes paranoïdes dans l'après-coup. Enfin, comme j'ai tenté de le mettre en évidence dans le chapitre III, le roman ne se centre pas uniquement sur Marcel : par le prisme de son unique point de vue, il fait ressortir ceux des autres, il donne au monde social toute son épaisseur. Les personnages sont pris dans des réseaux complexes d'appartenances et de responsabilités, dont ils renégocient en permanence les frontières constitutives. Ce procédé, que j'ai appelé « interpersonnalité », constitue selon moi, dans un mouvement opposé à la projection fusionnelle, une façon pour Marcel de rendre a posteriori aux personnages, dans la narration, toute l'autonomie dont il a pu les déposséder, toute l'indépendance qu'il ne leur reconnaissait pas.

Conclusion

La théorie de la médiation présente-t-elle un intérêt pour l'interprétation d'une œuvre littéraire ? J'en suis convaincu, et j'espère que mon analyse de la *Recherche* de Proust l'aura montré à suffisance. Bien que les concepts proposés par Gagnepain soient assez difficiles à manier de prime abord, à cause de leur abondance et parfois de leur opacité apparente, leur articulation rigoureuse autour des notions centrales de dialectique, de plans, de faces et d'axes confère au modèle une très grande cohérence, en même temps qu'un intérêt heuristique certain. En effet, de ce classement issu de l'expérimentation clinique résultent des distinctions et des relations conceptuelles insoupçonnées et inédites, garantes de l'originalité de toute démarche qui s'en inspire. Evidemment, dans le cadre d'une analyse esthétique de l'œuvre de Proust, il n'était pas question de projeter ces concepts, mais d'y voir un moyen privilégié d'orienter l'analyse et d'éclairer sous un jour nouveau des thématiques centrales présentes dans le roman, déjà abondamment exploitées en analyse littéraire. Si j'ai choisi de me focaliser avant tout sur *Combray*, la première partie de *Du côté de chez Swann*, c'est parce que j'ai senti que s'y jouait, dans un cadre restreint propice à une exploitation plus approfondie, l'émergence de grands enjeux structuraux concernant l'œuvre à son niveau le plus global. J'en ai relevé trois, étroitement liés à la question de l'être et de la société (plan III) : les dynamiques sociales dans lesquelles l'enfant Marcel est impliqué, son attitude fusionnelle et sa méthode introspective fondée sur les processus de perception et d'impression.

Dans la première partie de l'analyse de *La Recherche*, j'ai présenté le contexte social de Combray, qui forme l'entourage dont s'imprègne l'enfant Marcel. Je me suis attaché à y faire apparaître les mécanismes constitutifs de la socialité humaine, d'abord au niveau du noyau familial de Marcel, puis à celui plus large de la société bourgeoise dans laquelle la famille de Marcel s'inscrit. Dans cette perspective, j'ai mis en évidence le mouvement dialectique omniprésent entre singularisation et universalisation, ainsi que la permanente négociation des frontières d'appartenances, principalement, mais aussi, par contribution, des frontières de devoirs. Cette dialectique et cette négociation qui en résulte confèrent au social toute sa dynamique, ce qui, entre autres, se manifeste concrètement dans *Combray* par des processus d'exclusion ou d'intégration sur base des critères les plus variés (par exemple les

bonnes manières et le devoir de ne frayer qu'avec ceux de son rang). Cette analyse, approfondie par une étude biaxiale plus systématique, a montré la complexité structurale sous-jacente à cette société ainsi que la précision incroyable avec laquelle Proust la dépeint dans toute sa richesse. J'ai d'ailleurs proposé le concept d' « interpersonnalité » pour désigner ce procédé littéraire consistant à révéler, à travers le point de vue unique d'un personnage, la singularité de tous les autres qui l'entourent.

Dans la suite, j'ai mis en lumière la difficulté éprouvée par l'enfant Marcel à affirmer sa personne et à prendre son indépendance. Au contraire, j'ai pointé sa dépendance au rituel du baiser qu'il a instauré avec sa mère : celui-ci, corrélé à une forte angoisse, m'a paru relever d'un désir fusionnel, contre lequel le code mis en place par ses parents est censé le prémunir. Mais en analysant les réactions de son père, j'ai fait apparaître la présence de contradictions paranoïdes dans la politique éducative de celui-ci, qui se manifestent notamment par un non respect de ce code, ainsi que par une attitude parfois dominatrice ou protectionniste. Dès lors, celui-ci tend à oblitérer le meurtre du fils, la castration, de sorte que Marcel est à son tour incapable de tuer le père et de revendiquer son autonomie : il reste donc dans une sorte de fusion paranoïde dans la relation à sa mère, ce qui explique que son désir pour elle demeure pris dans un ici sans « ailleurs ». Ces traits paranoïques ont en outre une portée beaucoup plus large, dans la *Recherche*, que la seule relation avec sa mère : ils touchent également son rapport à la situation et à autrui, et se manifestent surtout dans le cadre de ses relations amoureuses avec Gilberte et Albertine. Dans ce cadre, j'ai montré que Marcel reste prisonnier de l'histoire de l'autre, qu'il ne parvient pas à s'en distancier et à se singulariser.

Le dernier chapitre de ce mémoire était consacré à la présentation des solutions mises en place par Marcel afin de résoudre ce problème d'adhérence fusionnelle à la situation, qui l'a conduit à de nombreuses déceptions. Ces solutions reposent sur deux processus corporels naturels capables de causer un bonheur authentique, dont la survenue ne dépend que du hasard : « l'impression » et « la sensation ». En me basant sur la théorie de la médiation, j'ai proposé de définir l'impression comme une inspiration dépendant de la conjugaison d'éléments perceptifs et pulsionnels incorporés. Quant aux réminiscences, je les ai plutôt pensées comme une double association de sensations : par le mécanisme de reconnaissance du familier que permet le corps, la sensation actuelle s'assimile à une sensation passée incorporée, qui elle-même appelle tout son contexte (entre autres perceptif et conceptuel) : le passé semble alors revenir dans le présent. Comme telles, ni l'impression, ni la réminiscence cachée derrière la sensation ne peuvent être directement interprétées par Marcel, dans la mesure où ces processus naturels sont antérieurs au langage. Mais, pour cultiver le bonheur

qu'elles suscitent en lui, Marcel est amené à les formuler en concepts, ainsi qu'à les fixer par l'écriture. J'ai analysé la mise « hors du temps » qui résulte des réminiscences du passé amenées dans le présent par la sensation, comme une essentialisation correspondant à une analyse instantielle de la situation. Celle-ci structure de l'intérieur l'existence de Marcel, pour en faire une insistance qui lui rend une pleine emprise sur sa vie, et notamment la capacité d'évoquer librement un ailleurs ou un passé : il a dès lors retrouvé le temps perdu. Cette emprise acquise grâce à la sensation (mais aussi par la sublimation artistique de l'impression) permet également à Marcel de structurer son rapport à autrui défectueux par l'intermédiaire de l'ego et de se singulariser, afin d'y instaurer dans la performance une séparation discrète empêchant la fusion paranoïde. Par ailleurs, il retrouve pleinement sa paternité grâce à l'écriture : père de son livre, il peut désormais être l'acteur de son histoire en étant l'auteur, que ce soit en entrant en négociation avec d'autres parties dans le cadre du champ littéraire, ou en allant jusqu'à inscrire l'interpersonnalité au cœur de son roman.

Arrivé à la fin de mon analyse, j'espère avoir fait plus qu'enfoncer des portes ouvertes, avoir pu approfondir certaines questions nouvelles, proposer quelques rapports originaux, autour de ces sujets déjà tant étudiés. C'est loin d'être évident, avec un écrivain tel que Proust. Il reste que mon analyse n'était qu'un commencement, quelques pistes proposées, une modeste invitation à la découverte de cet imposant chef-d'œuvre qu'est la *Recherche*. C'était aussi un premier jalon jeté sur la voie de l'exploitation en littérature de la théorie de la médiation, du moins dans une telle perspective. Je pense que cette théorie pourrait enrichir la compréhension d'un grand nombre d'œuvres, littéraires ou même cinématographiques, dans la mesure où, comme ces œuvres, et comme d'autres théories, c'est quelque chose de vrai sur l'humain qu'elle cherche à atteindre. Est-il dès lors étonnant que littérature et sciences de l'humain se rejoignent parfois sur certains points ? Proust l'a bien montré, leur méthode sont radicalement opposées : en tant qu'écrivain, il part du dedans et extériorise son impression en la traduisant en concepts ; à l'inverse, dans la théorie de la médiation, le travail des concepts précède en partie l'expérimentation qui le vérifie. Mais dès lors, quand ils se rejoignent, n'est-il pas permis d'y pressentir la présence de quelque vérité ?

Annexe

VISEE	Rhétorique	Industrielle	Politique	Morale
REALISTE	scientifique	empirique	synallactique [contestataire]	casuiste
FORMALISTE	mythique	magique	anallactique [réactionnaire]	ascétique
ESTHÉTIQUE	poétique	plastique	chorale	héroïque

Tableau 1³⁰³ : les visées du réinvestissement

³⁰³ PLEITINX, Renaud, *op.cit.*, p. 12.

Plans	I CONSCIENCE SAVOIR	II CONDUITE FAIRE	III CONDITION ÊTRE	IV COMPORTEMENT VOULOIR
Fonction primaire Gestaltisation Traitement sériel	Sensation (esthésie) Perception (gnose) OBJET Symbolisation INDICE - SENS	Action (cinésie) Geste (praxie) TRAJET Instrumentation MOYEN - FIN	Individu Corporéité (somasie) SUJET Spéciation SEXUALITÉ - GÉNITALITÉ	Émotion Pulsion (boulie) PROJET Valorisation PRIX - BIEN
INSTANCE Analyse	Signe (phasie) Grammaire (signification) Phonologie Sémiologie SIGNIFIANT SIGNIFIÉ	Outil (technie) Technique (fabrication) Mécanologie Téléologie FABRICANT FABRIQUÉ	Personne Ethnique (institution) Ontologie Déontologie INSTITUANT INSTITUÉ	Norme Éthique (réglementation) Timologie Chronotologie RÉGLEMENTANT RÉGLEMENTÉ
PERFORMANCE Réinvestissement	Langage Rhétorique (conceptualisation) Phonétique Sémantique	Art Industrie (production) Mécanique Téléotique	Société Politique (convention) Ontique Déontique	Droit Moral (habilitation) Timétique Chronématique
C U L T U R E				

Tableau 2 : présentation globale de la théorie de la médiation

	<i>Nature</i>		<i>Culture</i>
	Règne végétal « sentir »	Règne animal « gestaltisation »	Humanité rationalité
	Individu (organisme)	Sujet (corps)	Personne
Processus constitutif	Individuation	Socialisation	Appropriation - Négociation
Moment d'accès pour l'homme	Naissance	Stade du miroir ? (6-18 mois) Peur de l'étranger ? (9 mois)	Vers 12 ans : puberté
Type de frontière en jeu	Frontière entre l'unité vivante biologique et son milieu de vie	Frontière entre un intérieur (soi) et un extérieur (non-soi, environnement) → Somasie	Frontières différentielles et segmentaires entre soi et l'autre : l'ego est le principe d'altérité
Rapport au monde, mode d'être	<i>Etre-là immédiat</i> Participation au monde → Consistance	<i>1^e médiatisation</i> Dasein, permanence du sujet, décentration par rapport au 3 coordonnées de l'environnement : le monde peut être évoqué indépendamment de sa présence immédiate (incorporation) → Existence	<i>2^e médiatisation</i> Dialectique de l'absence et de la présence (rupture avec le dasein, analyse et réinvestissement) : accès à l'autonomie et à l'historicité → Insistence
Type d'échange avec l'extérieur	Echange incessant de matière, d'énergie et d'informations avec le milieu	Intégration dans un groupe, imprégnation, intérieurisation, cumul ; projection	Dialectique de l'appropriation et de la désappropriation, du conflit et de la convention
Type d'autonomie	Autonomie de fonctionnement biologique	Autonomie par rapport au monde extérieur, permanence dans le changement	Emancipation par rapport à son entourage, à sa famille, capacité de se régir par sa propre loi
Mode situationnel (temps, espace, milieu)	Coïncidence totale avec la situation : impossibilité de changement sous peine de disparaître soi-même	Continuité de la situation : successivité de l'avant et de l'après, passage d'un lieu à un autre, glissement d'un échange à un autre	Sortie de la situation pour l'assumer toujours à nouveau à partir d'un point de vue propre, où le moi est point de repère absolu : dates, sites, états

Tableau 3 : Les trois niveaux de la condition humaine

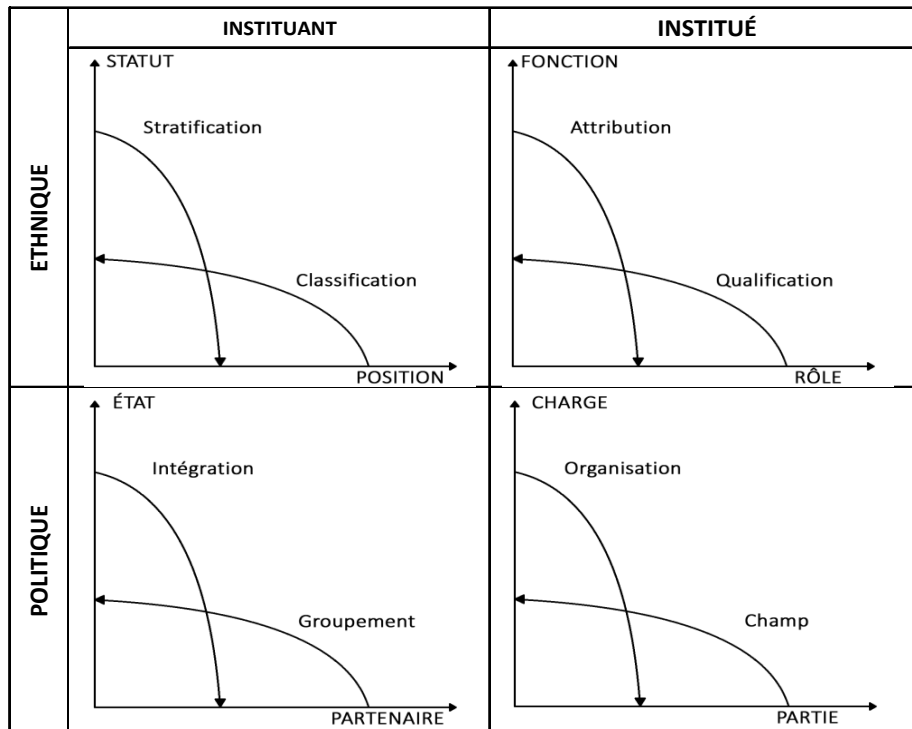


Schéma 1³⁰⁴ : biaxialité sur le plan III

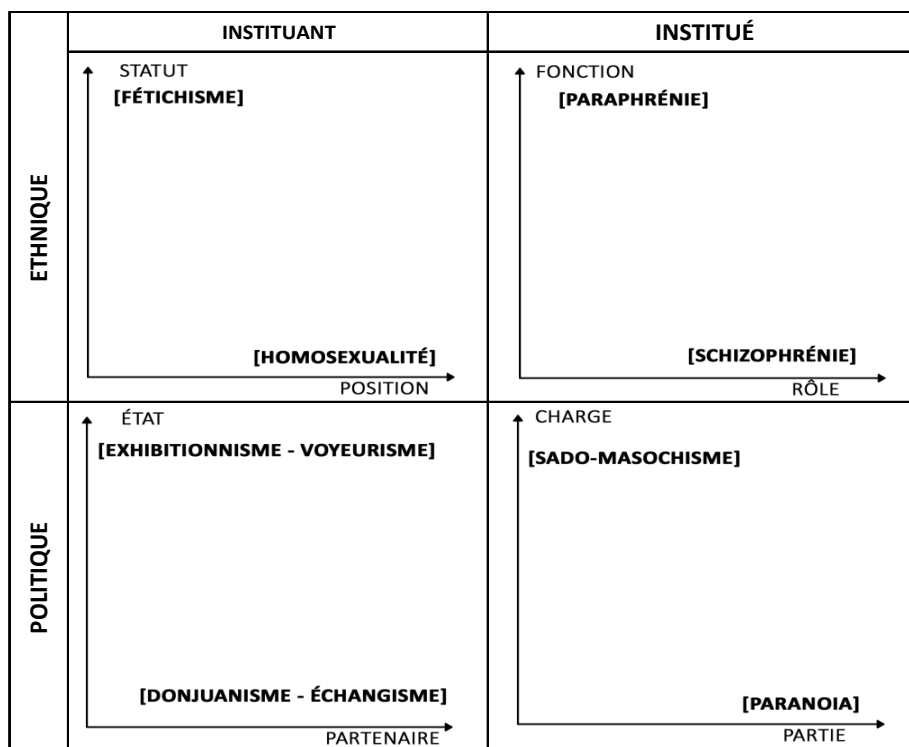


Schéma 2³⁰⁵ : troubles de la personne

³⁰⁴ BRACKELAIRE, Jean-Luc, *op. cit.*, p. 189.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 212.

Bibliographie

BALUT, Pierre-Yves et BRUNEAU, Philippe, *Artistique et archéologie*, Paris, Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997.

BRACKELAIRE, Jean-Luc, *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1995.

BRACKELAIRE, Jean-Luc, « Le corps en personne... à la frontière naturelle de la sociologie », in *Anthropo-logique* (n°3 : *En corps le langage*), Louvain-la-Neuve, Peeters, 1991.

DARRIULAT, Jacques, *Marcel Proust. « A la Recherche du temps perdu » : propositions pour une chronologie* [en ligne], 2012, <http://www.jdarriulat.net/Auteurs/Proust/ChronoProust.html> (consulté le 13 août 2016).

GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, t. 1, *Du signe, de l'outil.*, Paris, Livre & communication, (1982) 1990.

GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, t. 2, *De la personne, de la norme.*, Paris, Livre & communication, (1982) 1990.

GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, t. 3, *Guérir l'homme. Former l'homme. Sauver l'homme*, Paris, Livre & communication, (1982) 1990.

GAGNEPAIN, Jean, *Huit leçons d'introduction à la Théorie de la Médiation*, Matecoulon-Monpeyroux, Institut Jean Gagnepain, (1994) 2010.

LAISIS, Jacques, « Introduction à la sociolinguistique et à l'axiolinguistique » (cours donné en 1996 à l'université de Rennes 2), in *Ecole de Rennes* [en ligne], 2016, http://www.rennes-mediation.fr/bmedia/wp-content/files/Laisis_Introduction__la_sociol.pdf (consulté le 9 juillet 2016).

LAMOTTE, Jean-Luc, *Introduction à la théorie de la médiation. L'anthropologie de Jean Gagnepain*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2001, coll. « Raisonances ».

LAMOTTE, Jean-Luc, *Propos sur l'homme. L'anthropologie de Jean Gagnepain*, Rennes, Editions du Promontoire, 2010.

LE BOT, Jean-Michel, *Aux fondements du « lien social ». Introduction à une sociologie de la personne*, Paris, L'Harmattan, 2002, coll. « Logiques sociales ».

LE BOT, Jean-Michel, « Renouveler le regard sur les mondes animaux. De Jacob von Uexküll à Jean Gagnepain » in *Tétralogique* (n°21 : *Existe-t-il un seuil de l'humain ?*) [en ligne], 2016, <http://www.ressources.univ-rennes2.fr/ciaphs/tetralogiques/spip.php?article36> (consulté le 3 août 2016), pp. 195-218.

LE POUPON-PIRARD, Jeanine, *L'éthique hors la loi : questions pour la psychanalyse*, Paris-Bruxelles, De Boeck & Larcier, 1997, coll. « Raisonances ».

LIPPIA, Silvia, « Introduction », in *Transgressions. Bataille, Lacan* [en ligne], Toulouse, ERES, 2008, <http://www.cairn.info/transgressions--9782749209753-page-11.htm> (consulté le 18 mai 2017), p. 11-14.

PIRET, Pierre (cours), *LR0M2710 – Question d'esthétique littéraire*, I, 2014-2015, Université Catholique de Louvain.

PLEITINX, Renaud, *Morphogénèse et cosmogonie*, Bruxelles, conférences de la faculté LOCI, 2012.

PROUST, Marcel, *A la recherche du temps perdu*, 3 t., Paris, Gallimard, 1954, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

QUENTEL, Jean-Claude, « Le concept d'enfant ou l'enfant, dimension de la personne », in *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain* (n°46), 1989, Louvain-la-Neuve, Peeters, pp. 261-272.

QUENTEL, Jean-Claude, *Le parent. Responsabilité et culpabilité en question* (2^e éd.), Bruxelles, De Boeck, 2008, coll. « Raisonances ».

QUENTEL, Jean-Claude, « La paternité en question – A propos d'un cas de paranoïa », in *Tétralogique* (n°12 : *Paternité et langage*), 1999, Rennes, PUR & LIRL, pp. 107-139.

SABOURAUD, Oliver, e. a., « Une nouvelle théorie de l'esprit : la médiation », dossier in *Le débat*, n°140, 2006, pp. 66-151.

Table des matières

Remerciements	3
Introduction	4
Chapitre I : La théorie de la médiation	7
1.1. Ce que la théorie de la médiation n'est pas	7
1.2. Les concepts fondamentaux	11
1.2.1. La dialectique	11
1.2.2. La déconstruction en quatre plans	14
1.2.4. La bifacialité	18
1.2.5. La biaxialité	19
1.3. Considérations épistémologiques	20
1.3.1. La clinique expérimentale	20
1.3.2. Le principe d'analogie	22
1.3.3. L'interaction des plans : principe et processus vs contenu	23
1.3.4. Une théorie scientifique des sciences humaines	24
Chapitre II : De la théorie de la médiation à l'analyse littéraire	26
2.1. La littérature dans la théorie de la médiation	26
2.1.1. Les visées du réinvestissement	26
2.1.2. La conception de la littérature	28
2.1.3. Le rôle de la critique littéraire selon Gagnepain	31
2.1.4. La critique littéraire médiationniste : l'axiologique	31
2.2. Etude de <i>A la recherche du temps perdu</i> de Proust	33
2.2.1. Un objet d'étude incomplet	33
2.2.2. Les difficultés d'une approche axiologique	34
2.2.3. Un regard thématique sur l'œuvre	35
2.2.4. Considérations méthodologiques	37
2.3. Les trois niveaux de la condition humaine	37
2.3.1. L'individu	38
2.3.2. Le corps-sujet	40
2.3.2.1. La frontière du dehors et du dedans	40
2.3.2.2. La situation : rendre l'étranger familier	41
2.3.2.3. Les coordonnées de la situation	43
2.3.2.4. La projection	45
2.3.2.5. L'incorporation comme cumul : mémoire, habitude et contention	46
2.3.2.6. La grégarité	47
2.3.3. La personne	49
2.3.3.1. L'histoire	49
2.3.3.2. La société	52
2.3.4. Le cas de l'enfant	57
2.3.4.1. L'émergence à la rationalité	57
2.3.4.2. L'imprégnation	58

2.3.4.3. L'enfant, dimension de la personne.....	59
Chapitre III : Dans l'histoire des autres	61
3.1. Les trois Marcel.....	62
3.2. Le noyau familial.....	63
3.3. La respectabilité bourgeoise.....	65
3.3.1. La logique de caste.....	65
3.3.1.1. Swann, personnalité déchirée.....	66
3.3.1.2. Legrandin, le snob.....	70
3.3.1.3. L'oncle Adolphe.....	72
3.3.2. Les bonnes manières.....	73
3.3.2.1. Vinteuil.....	73
3.3.2.2. Bloch.....	74
3.4. La « personnalité sociale ».....	75
3.5. Une étude biaxiale.....	77
3.5.1. La biaxialité sur l'instituant.....	78
3.5.1.1. Sur le pôle de l'instance.....	79
3.5.1.1. Sur le pôle de la performance.....	81
3.5.2. La biaxialité sur l'institué.....	83
3.5.2.1. Sur le pôle de l'instance.....	83
3.5.2.2. Sur le pôle de la performance.....	85
3.6. L'interpersonnalité.....	87
Chapitre IV : Prisonnier de l'histoire des autres	89
4.1. Un rapport fusionnel aux parents.....	89
4.1.1. Le baiser maternel.....	90
4.1.2. Le code des parents.....	92
4.1.3. L'autorité parentale.....	94
4.1.3.1. La désobéissance de Marcel.....	94
4.1.3.2. La conception médiationniste de la paranoïa.....	96
4.1.3.3. Un dysfonctionnement non pathologique de la dialectique.....	98
4.1.3.4. Un père paranoïde.....	100
4.1.4. Le désir du fils pour la mère.....	102
4.1.4.1. Un contexte familial défavorable à la castration.....	102
4.1.4.2. La déconstruction du désir de l'Autre.....	103
4.1.4.3. Une tendance à la fusion paranoïde.....	106
4.1.4.4. Swann, alter ego de Marcel.....	110
4.1.4.5. Mlle Vinteuil, miroir de Marcel.....	112
4.2. Un rapport à autrui problématique.....	114
4.2.1. Une tendance à la projection.....	115
4.2.2. Un petit ami accaparant.....	117
4.2.2.1. Gilberte.....	118
4.2.2.2. Albertine.....	120
4.2.2. Prisonnier de l'histoire des autres.....	124
Chapitre V : Auteur de son histoire	126
5.1. Les révélateurs du moi.....	127
5.1.1. Le réveil comme redéploiement de l'être.....	128
5.1.2. L'impression.....	131
5.1.3. La sensation.....	133
5.1.3.1. Mémoire de l'intelligence vs mémoire du corps.....	133

5.1.3.2. La présence du passé	134
5.1.4. Le hasard	138
5.2. La démarche introspective	139
5.2.1. L'approfondissement de l'impression.....	140
5.2.2. L'exploration de la sensation	142
5.2.2.1. La révélation du passé	142
5.2.2.2. L'écriture du souvenir	144
5.3. L'aboutissement de la recherche.....	146
5.3.1. L'œuvre littéraire	146
5.3.2. L'affirmation de la personne.....	149
5.3.2.1. Hors de la situation : le Temps retrouvé.....	149
5.3.2.2. L'appropriation de l'histoire : l'ego retrouvé.....	153
5.3.2.3. Le métier d'écrivain : la paternité retrouvée	155
Conclusion	157
Annexe	160
Bibliographie	164
Table des matières	166